



Trois récits où les songes,
l'amour et la magie
font et défont princes et royaumes...

La légende des royaumes

MERCEDES LACKEY
CATHERINE ASARO
RACHEL LEE

LUNA



Résumé :

Trois récits où les songes, l'amour et la magie font et défont princes et royaumes...

La chambre ensorcelée de Mercedes Lackey

Mariée de force au seigneur Britannie, Gwenhyver prépare un sortilège afin d'échapper à l'emprise de son cruel époux. Mais il lui faudra, pour réussir, accepter l'aide du valeureux Atremus, ancien écuyer de son père.

La clé de Morgania de Rachel Lee

Pour sauver le royaume de son père, la princesse Drusilla doit retrouver la clé magique de Morgania. Au cours de sa quête, elle rencontre un mystérieux chevalier mais, persuadée de l'avoir déjà vu dans une autre vie, elle hésite à accepter son aide...

La magicienne de Catherine Azaro

Apprentie magicienne, Iris entre un jour en contact mental avec le prince héritier du Val d'Aron, que tout le monde croyait mort. Quand celui-ci est retrouvé aveugle, sourd et muet, elle entreprend de briser la malédiction qui l'a privé de ses sens et d'inventer pour lui le langage qui le ramènera à la vie...

La chambre ensorcelée

de

Chapitre 1 :

Le corbeau lança un cri morose. Il s'était éloigné de sa volée, attiré par un objet brillant enfoui sous les feuilles mortes. Le trésor entrevu s'était révélé n'être qu'un vieux morceau de glace, et à présent, l'oiseau était seul ; il avait froid, et il était affamé.

L'automne tirait à sa fin : la forêt était presque dénudée. En équilibre sur une haute branche, le corbeau balaya du regard les arbres nus et le sol tapissé de feuilles. Avant de rejoindre ses semblables, il voulait trouver quelque chose à manger. Les écureuils n'avaient fait qu'une bouchée des glands et des noix ; même s'il en restait encore parmi les feuilles pourrissantes, il était dangereux de s'attarder sur le sol.

Pendant qu'il évaluait le risque lié à cette périlleuse incursion, l'oiseau perçut une rumeur lointaine. Étirant le cou, il scruta, entre les branches squelettiques, la large piste qui traversait sa forêt — une piste faite par les hommes. Ce n'était pas, toutefois, la saison des voyageurs. Sans doute s'agissait-il de ces cerfs roux qui s'aventuraient parfois sur la piste. Il inclina la tête pour mieux écouter. Au loin, de nombreuses créatures faisaient bruisser le tapis de feuilles. Il y avait également d'autres bruits qui n'appartenaient à aucun animal sauvage. On aurait plutôt dit une foule d'hommes accompagnés de leurs bêtes. Ce qui signifiait, en général, de la nourriture en abondance.

Le corbeau tendit encore le cou et attendit l'apparition du troupeau. Son impatience se doublait d'une grande paresse : il n'était pas disposé à voler en direction de ces hommes qui, d'eux-mêmes, avançaient vers lui... Quand il les aperçut enfin, il lança un cri de dédain et de déception.

Il connaissait cette sorte d'hommes, et n'en espérait rien. Pas la moindre miette ne s'échappait jamais de ces hommes-carapaces aux peaux dures et brillantes, aux bâtons pointus et volants. Tout le contraire des hommes en chariot, qui semaient constamment de la nourriture sur leur passage. Ils étaient huit, plus deux qui ne portaient pas de carapace. Ces deux-là se tenaient au milieu du convoi, avec quatre hommes devant eux, quatre derrière. Il y avait également quatre bêtes chargées de ballots. Des ballots soigneusement ficelés, dont aucune victuailles ne pouvait s'échapper. Le corbeau examina avidement les deux silhouettes sans carapace... Non, c'était sans espoir. Elles ne tenaient entre leurs griffes que des ficelles reliées aux museaux des chevaux.

Et pourtant... Le corbeau réfléchit en agitant nerveusement les ailes. C'étaient tout de même des hommes, négligents par nature, laissant toujours des détritrus dans leur sillage. En remontant leur trace jusqu'à l'endroit où ils avaient niché la nuit d'avant, il trouverait sûrement quelque chose à manger.

De toute façon, il n'était pas prudent de s'attarder à proximité des hommes carapaces. Ils avaient la fâcheuse habitude de lancer leurs bâtons sur tout ce qui bougeait, y compris les gentils corbeaux qui ne leur avaient rien fait. L'oiseau poussa un nouveau cri rageur à l'intention de ces rustres qui l'avaient dérangé sans rien lui donner à manger. Puis, agitant frénétiquement les ailes, hurlant des

insultes, il battit en retraite dans la direction d'où les hommes étaient venus, avec l'espoir de trouver leur gîte avant les autres membres de sa nombreuse volée.

Le bruit des sabots était légèrement estompé par le tapis de feuilles, mais les soldats, eux, faisaient un vacarme infernal, tandis qu'ils avançaient au milieu des tas écarlates, or et bruns. L'air était imprégné du parfum acre et mélancolique des feuilles mortes.

Entendant un cri de corbeau, Gwenhyver leva la tête et mit la main au-dessus des yeux. Entre les branchages nus, l'oiseau se découpa un instant sur le ciel gris et sinistre qu'éclairait faiblement le pâle halo du soleil.

— *Un corbeau, chagrin*, murmura-t-elle tandis que son palefroi marchait à l'amble devant elle, s'enfonçant jusqu'aux jarrets dans un grand tas de feuilles sonores.

Jamais, depuis le début de ce voyage qui la conduisait vers son nouvel époux, le moral de la jeune femme n'avait été aussi bas. Elle était lasse de chevaucher depuis l'aube jusqu'au couchant, lasse d'avoir toujours froid. Tous les soirs, c'était la même chose... Elle attendait sur sa monture pendant qu'un garde en livrée, armé jusqu'aux dents, montait une petite tente en toile. Puis elle descendait de selle et dînait d'un morceau de pain rassis et d'un ragoût insipide, dans lequel on retrouvait le gibier abattu le jour même. Ensuite, elle se glissait sous des couvertures glacées étendues à même le sol, dormait par intermittence jusqu'à l'aube, se réveillait pour déjeuner du même ragoût et du même pain sec, et remontait en selle.

Pour l'instant, elle n'avait envie que d'une seule chose : avoir chaud. Elle aurait pu se recroqueviller près du feu, comme les hommes, mais elle n'aimait pas leurs regards froids et indifférents. Ses pieds et ses mains étaient aussi glacés que ceux d'une morte

; c'était à se demander s'ils reprendraient un jour leur température normale. Quant à la saleté... Elle se retint de baisser les yeux vers sa robe et sa cape de laine brune. Elle ne s'était pas déshabillée depuis une semaine ; elle n'avait même pas eu l'occasion de se laver les mains ou le visage. Au moins était-elle relativement bien coiffée, grâce à sa fidèle servante, Robin. Toute seule, Gwen n'eût jamais réussi à dompter ses longs cheveux.

Robin, qui scrutait les broussailles d'un air méfiant, n'avait pas vu le corbeau. Elle devait souffrir autant que sa maîtresse du froid et de la fatigue, mais elle n'en laissait rien paraître.

— Que dites-vous, dame Gwenhyver ? Demanda-t-elle en serrant sa robe grise autour d'elle. Vous avez du chagrin ?

— C'est une vieille rengaine, Robin. Une façon de prédire l'avenir en comptant les corbeaux.

Gwenhyver parlait à voix si basse que personne, en dehors de sa servante, ne pouvait l'entendre. De fait, elle n'avait pas envie que les gardes surprennent leur conversation.

— Un corbeau, chagrin ; deux, contentement ; trois, un mariage ; quatre, une naissance...

Elle poussa un soupir.

— J'avoue que ce mauvais présage me trouble... même s'il n'est guère surprenant.

— Une chose est sûre en tout cas : vous ne risquez pas de voir trois corbeaux, dame Gwen, car vous êtes déjà mariée... pour ainsi dire.

Robin jeta un regard vers le coussin de velours rouge que Gwenhyver portait sur le pommeau de sa selle. Un coussin somptueux, rembourré de plumes d'oie, sur lequel reposait un seul gant — un gant aussi étincelant que les vêtements des voyageuses étaient sales. A son tour, Gwen posa les yeux sur ce gant qu'elle avait évité de regarder depuis le départ.

En cuir fin écarlate, façonné comme un gant de fauconnier, son revers était frappé de l'emblème d'un sanglier, symbole de son nouvel époux et maître... qu'elle n'avait jamais rencontré. Le même sanglier bleu ornait les manteaux des huit gardes qui l'escortaient, et s'étalait sur le devant et le dos de leurs tuniques écarlates, lesquelles contrastaient vivement avec les tenues sombres de Gwen et de sa servante.

— Et, tout bien considéré, il est un peu tôt pour une naissance à la citadelle de Clawcrag, plaisanta Gwen pour repousser l'angoisse qui l'étreignait.

Mais Robin n'avait pas le cœur à rire.

— Pas si l'on en croit tout ce qu'on nous a dit sur le seigneur Brittanie, dit-elle avec gravité.

Gwenhyver se mordit la lèvre pour réprimer une réplique acerbe. Le seigneur Brittanie avait mauvaise réputation — elle ne le savait que trop, hélas, mais elle n'avait pas eu d'autre choix que l'épouser. C'était le seul moyen dont disposait son père pour les mettre à l'abri des desseins expansionnistes de leur plus proche voisin.

Ainsi que de l'ire de Sa Majesté, car ce mariage avait été décidé par le Conseil du roi. Celui-ci désirait fortement que la fortune héritée par Gwenhyver de sa mère —

les vignes, les tanneries ainsi que les immenses richesses tirées des nombreux biens qu'elle possédait en ville et à la campagne — aille à quelqu'un dont on pouvait acheter l'appui avec une dot généreuse.

— Peu importe, dit Gwen d'un ton résigné. Qui se soucie de la réputation d'un homme habile et fort en poigne ? Et puis, mauvaise réputation ou pas, mon père a besoin du roi pour le protéger contre le baron Anghus.

— Et vous aussi, ma dame. Je suis heureuse de vous savoir à l'abri de ce fou enragé, dit Robin avec une résignation égale. Cela fait des années qu'il vous épie et tend vers vous ses doigts avides. Seulement... ne vaut-il pas mieux un mal que l'on connaît plutôt qu'une menace inconnue ?

— Arrête de te tourmenter. Tu ne sais rien, pas plus que moi. La mauvaise réputation de Sa Grâce

peut être due à l'envie ou à la malveillance, répliqua Gwen. Il suffit d'un seul courtisan mal intentionné pour noircir votre nom...

Les deux femmes chevauchèrent un instant en silence, chacune dans ses pensées.

— Dame Gwen... si vous aviez eu le choix... y a-t-il quelqu'un que vous auriez aimé épouser ? demanda Robin à brûle-pourpoint.

Gwen cligna des yeux, prise au dépourvu.

— Non, rétorqua-t-elle très vite.

C'était évidemment un mensonge, pensa-t-elle. Mais elle ne voulait pas donner à Robin une nouvelle raison de la plaindre. Et puis, pourquoi évoquer ce qui ne serait jamais ? Certes, il s'agissait de son premier amour. Mais elle n'avait pas revu cet homme depuis plus d'une décennie. Elle n'était qu'une enfant alors. Ce qui ne l'avait pas empêchée de tomber follement amoureuse. Un attachement qui avait dû paraître à celui qui en était l'objet bien ridicule et bien embarrassant, même s'il n'en avait rien laissé paraître ! Après tout, séduire une fillette de cinq ans n'était guère flatteur, pour un chevalier d'une vingtaine d'années...

Mais le seigneur Atremus réunissait des qualités irrésistibles, aux yeux d'une enfant bercée par les légendes du roi Arthur et de ses chevaliers. Grand, fort, fine lame, il s'était montré invariablement charmant et attentionné envers la fille de son ami, si capricieuse et importune qu'elle eût été.

Soupirant de nouveau, Gwen ôta son propre gant et se massa les yeux. Le gant sentait le cheval et la fumée, sa main aussi. Sans doute était-ce une chance de ne rien sentir de plus dégoûtant. Une chance, aussi, que l'infusion de menthe pouillot, dont elle s'était généreusement aspergée avant le départ, eût réussi jusque-là à la protéger contre les puces. Si seulement elle avait pu trouver une potion qui repoussât le baron Anghus ! Même s'il n'avait pas été aussi grossier, aussi colérique, aussi repoussant, aucune femme saine d'esprit n'eût accepté de le côtoyer. Il avait déjà enterré trois épouses, mortes dans des circonstances mystérieuses, et Gwen n'avait eu aucune envie d'être traînée, bâillonnée et ligotée jusqu'à l'autel de cette même chapelle où il les avait successivement épousées. C'était en effet par cette méthode coercitive que le baron avait « conquis » sa première et sa troisième femme.

— Je me souviens encore de ce qui est arrivé à sa première femme, murmura Robin avec un à-propos remarquable.

Frissonnante, la servante jeta autour d'elle un regard circonspect, au cas où l'on écouterait leur conversation. Ses yeux noirs étaient ronds et perçants comme ceux d'un oiseau.

Gwen inclina la tête en silence. La troisième femme du baron était à peine enterrée qu'Anghus lui envoyait déjà des présents, du gibier, et un héraut pour s'enquérir de sa santé. Lorsque le roi avait proposé ce mariage avec le seigneur Brittanie, le père de Gwen avait bondi sur l'occasion, avec tout le désespoir d'un homme cerné par une horde de loups. Pour Gwen, la proposition représentait à la

fois le moyen d'échapper à Anghus et de protéger son père contre lui.

Ce n'est *qu'après* avoir accepté le mariage, une fois la bénédiction du roi obtenue et les contrats signés, que Gwen s'était demandé si elle ne tombait pas de Charybde en Scylla. C'est à ce moment-là, en effet, qu'elle avait entendu les premières rumeurs au sujet de son fiancé. On parlait de nombreuses maîtresses, issues de tous les rangs de la société, et d'enfants illégitimes par dizaines. On disait par ailleurs que si le roi avait eu besoin d'acheter la loyauté de Bretagne, en dépit de l'allégeance jurée par ce dernier à son souverain, c'était mauvais signe.

Mais le roi avait besoin du soutien de Bretagne pour réprimer la révolte des seigneurs de la frontière. Et le père de Gwen avait besoin du soutien du roi pour empêcher Anghus de s'approprier son domaine. Or Gwen représentait la solution à tous ces besoins.

Quant à elle, qui se souciait de ses besoins ? Et peu importait, au fond. Ses rêves d'amour inspirés des chants de ménestrels n'avaient aucun rapport avec la réalité. Si son mari lui offrait respect et protection, à défaut de l'aimer, ce serait déjà beaucoup.

Après tout, elle s'était engagée dans cette affaire de son propre gré, en connaissance de cause. Avec son père, ils avaient cherché d'autres solutions possibles, et n'en avaient trouvé aucune.

— La peste, avait suggéré son père d'un air vague. Tu pourrais feindre d'avoir la peste, non ? Ou bien la vérole. Anghus ne voudra pas d'une femme vérolée...

Mais Gwen avait secoué la tête.

— Père, avait-elle dit avec douceur, vous savez que j'aurais beau loucher, boiter, perdre toutes mes dents, Anghus insisterait quand même pour m'épouser. Et vous savez ce que l'on dit : qu'il s'aide de la magie noire pour parvenir à ses fins.

Son père avait frémi ; il savait qu'elle avait raison.

Robin laissa échapper un soupir.

— A quoi pensez-vous, dame Gwen ?

— A Bretagne. Quoi que l'on dise à son sujet, au moins personne ne l'a jamais accusé de magie noire.

Gwen avait parlé d'une voix presque imperceptible. Robin était à son service depuis dix ans, et elle était autant son amie et confidente que sa servante. Elle n'était pas une domestique ordinaire, mais la demi-sœur de Gwen, née d'une liaison de son père, au cours de la période de désœuvrement et de solitude qui avait suivi la mort de sa femme. Gwen ne tenait pas rigueur à son père de s'être consolé en compagnie d'une femme de basse extraction ; elle savait, mieux que personne, qu'il n'avait jamais cessé de pleurer sa mère. Au contraire, c'était une chance pour Gwen d'avoir Robin, une personne de confiance, au sein de sa maisonnée. La jeune femme ne lui cachait aucun de ses secrets.

Robin frissonna, elle aussi, songeant sans doute aux pouvoirs occultes d'Anghus.

— Non, dit-elle, et c'est déjà ça. Et puis, maintenant que vous êtes loin, Anghus n'a plus de flèches dans son carquois. Il ne peut rien contre votre père, tant que celui-ci reste sur ses terres. Et lorsqu'il apprendra votre départ, vous serez déjà hors d'atteinte.

Pas vrai ?

— Pour autant que je sache, oui. Ne possédant aucun objet à moi, il peut difficilement me jeter un sort à distance.

Depuis le début, Gwen avait fait preuve d'une vigilance constante à cet égard.

— Et s'il tente de me retrouver et de me ramener de force, ajouta-t-elle, il verra vite que le bras du roi est plus long dans les Marches que dans la Frontière. Brittanie n'a pas la réputation de renoncer à ses possessions de bonne grâce, et le roi ne tolérera pas qu'on enlève la fiancée de son vassal. Au moindre faux pas, Anghus trouvera tous les soldats du roi à sa porte — et tous ses prêtres aussi. Qu'il essaie donc sa magie noire sur eux !

Un sourire amer flotta sur les lèvres de Gwen.

— Les prêtres du roi connaissent les procédés des sorciers, et ils seraient sans doute ravis de trouver une excuse pour régler son compte à Anghus.

— Mais, dit Robin d'un air dubitatif, et votre père ?

Elle fronça ses épais sourcils noirs.

— Il est toujours en danger, ajouta-t-elle, et maintenant, il est seul.

— Ma mère a donné sa vie pour garantir la sécurité de mon père.

Gwen avait parlé d'une voix si douce que seul un être doué d'une ouïe anormalement fine aurait pu distinguer ses paroles. Robin baissa les yeux, impressionnée.

— Tant qu'il restera sur notre domaine, acheva Gwen, la terre le protégera.

Un long silence s'écoula, troublé seulement par le craquement des feuilles et le bruit étouffé des sabots sur l'herbe.

— On dit que vous ressemblez beaucoup à votre mère, chuchota enfin Robin. On dit qu'elle avait la beauté des fées et la bonté des anges. D'après maman, ses yeux étaient vert feuille, comme les vôtres, madame. Et comme vous, ses cheveux blonds étaient si longs qu'elle pouvait marcher dessus...

Gwen eut un petit sourire triste ; des larmes picotèrent ses yeux.

— C'est vrai. Elle était très belle, et très noble. Tu l'aurais adorée, si tu l'avais connue ; nous l'adorions tous. Je ne serai jamais aussi belle...

Elle laissa échapper un rire teinté d'amertume.

— Et je suis bien trop coléreuse pour être aussi gentille.

Robin ne répondit pas.

— Cependant, continua Gwen d'un ton déterminé, il y a un côté par lequel je ressemble à ma mère. Je suis prête à tout pour protéger mon père. Je lui dois tant !

Comparé à cette dette, mon sacrifice d'aujourd'hui est sans importance. Au fond, toutes les femmes depuis Ève n'endurent-elles pas la même chose ? Et puis rien ne nous dit que ces rumeurs sont vraies.

— Et si elles l'étaient ?

Le père de Gwen lui avait posé la même question, la veille de son départ.

— Et s'il n'était pas seulement débauché, mais cruel et violent ?

Robin baissa encore d'un ton :

— Et s'il vous réservait le même sort qu'Anghus à ses femmes ?

— Alors, dit Gwen d'un ton résolu, toi et moi ferions ce qu'exige la justice... et la nécessité.

Regardant sa maîtresse bien en face, Robin hocha lentement la tête.

— Mais tout cela n'est que suppositions. D'ailleurs, ajouta Gwen, s'il était aussi redoutable qu'on le dit, comment attirerait-il toutes ces femmes dans son lit ? Les hommes qui déciment leurs maîtresses se retrouvent vite à dormir seul. Je doute que nous ayons à craindre cela — et quant au reste, je suis prête à l'affronter.

Au fond, c'était bien d'une bataille qu'il s'agissait. Une bataille aussi cruciale que toutes celles livrées par les soldats en armes. Gwen et son père se battaient pour défendre leurs terres, pour défendre tous les gens placés sous leur protection — peut-

être même pour défendre leurs propres vies. Et si ce combat prenait place devant l'autel et dans le lit nuptial, plutôt que sur un champ de bataille, au moins, pour une fois, Gwen pourrait y participer plutôt que de rester sur les remparts, en spectatrice impuissante. Elle n'était pas encore de taille à affronter Anghus et ses sombres pouvoirs ; peut-être ne le serait-elle jamais. Mais, quoi qu'il en soit, il était trop tard pour réfléchir. Elle avait déjà accepté la main du baron Brittanie de Clawcrag — ou plus exactement son gant. Et l'engagement était aussi irrévocable que si son époux avait assisté à la cérémonie. Elle serait donc l'épouse de Brittanie pour le meilleur ou pour le pire. Ensuite, ce qu'il adviendrait de ce mariage ne dépendait plus d'elle mais du destin.

Son cœur se serra à la pensée de tout ce qu'elle laissait. Déjà, avant même d'apercevoir ce maudit corbeau, elle avait le cœur plein d'appréhension.

Une fois leur union décrétée, en effet, Brittanie lui avait fait parvenir un message peu engageant : elle ne devait amener aucun garde ni serviteur avec elle, à l'exception de sa seule femme de chambre.

« *La vie ici est celle d'une forteresse et vous n'aurez nul besoin d'un cortège de domestiques.* »

Le père de Gwen n'avait pas osé protester. D'abord, parce qu'il aurait été bien en peine de lui affecter une escorte digne de ce nom, le peu d'hommes dont il disposait étant nécessaire à la défense du château. D'autre part et surtout, parce qu'il n'avait plus aujourd'hui les moyens de dicter sa volonté. Son état n'avait pas changé, au cours des quatre dernières années. Le côté gauche de son visage était affaissé et inerte, sa main paralysée ; l'une de ses jambes aussi. Il était incapable de se défendre contre le baron Anghus, incapable de se défendre contre quiconque. A présent, Gwen n'était plus seulement son héritière, mais aussi sa protectrice.

Depuis le début du voyage, les huit gardes aux mines renfrognées ne lui avaient pas adressé plus de quelques mots par jour. D'emblée, ces hommes avaient déplu à Gwen, et cela ne s'était pas amélioré au fil des jours. Elle avait bien vu les regards concupiscent qu'ils posaient sur Robin. On aurait dit des chiens prêts à s'entre-tuer pour un os. C'était tout à fait le genre d'hommes dont on sentait qu'ils auraient pu commettre les pires vilenies s'ils n'avaient trouvé plus fort et plus impitoyable qu'eux pour les commander. Heureusement, Robin n'était pas belle, avec son corps maigre et plat, et son long visage chevalin.

Certes, jusqu'ici les gardes s'étaient toujours montrés très polis envers Gwen. Si l'on excluait quelques regards prédateurs, ils n'avaient pas non plus manqué de respect à Robin. C'est pourquoi, en dépit du mauvais présage du corbeau, Gwen avait encore de l'espoir. D'autant que pour gagner cette bataille, elle s'était elle-même forgé une arme. Une arme sur laquelle elle savait pouvoir compter, le moment venu.

Cette arme, c'était sa volonté de s'accommoder de la situation. Une volonté farouche, opiniâtre, qui tenait plus de la détermination que de l'intention. Elle était déterminée à transformer ce mariage de convenance en union véritable. Qui sait si elle ne réussirait pas à toucher cet homme, à gagner son cœur, à le séduire ?

En tout cas, elle allait essayer. Sa propre mère n'avait-elle pas épousé un inconnu ?

Elle aussi était venue rejoindre son mari dans ces Marches lointaines, sans la moindre idée de ce qui l'y attendait. On disait que le père de Gwen n'avait pas été particulièrement tendre ; mais la beauté et la douceur de son épouse, et surtout sa volonté d'attiser l'amour là où elle n'en avait pas trouvé, avaient brisé ses défenses.

— Capitaine, dit-elle à l'homme qui chevauchait devant elle, hier soir vous *m'avez* dit que Clawcrag n'était plus très loin. A quelle distance sommes-nous, au juste ? Y

arriverons-nous aujourd'hui ?

L'homme se tourna pour la regarder par-dessus son épaule. Gwen ne vit pas son visage, mais seulement l'éclat de ses yeux dans les fentes de son heaume bombé.

— Nous y serons avant le coucher du soleil, dame Gwen, répondit-il.

Puis il reposa son attention sur la route devant eux.

« Avant le coucher du soleil ! » : Gwen se sentit tout à la fois transportée et consternée.

— Et... ferons-nous une pause avant d'arriver ? demanda-t-elle, décidée à arracher quelques précisions. J'aimerais me préparer en l'honneur de mon seigneur.

Cette fois, l'homme ne prit pas la peine de se retourner.

— Non, madame, dit-il d'une voix inamicale, j'ai reçu des ordres. Interdiction de nous arrêter avant la nuit, sauf cas d'extrême urgence. Si vous tenez vraiment à vous apprêter, vous devrez le faire en selle.

Gwen déglutit. Ce n'était pas la première fois, depuis le début du voyage, qu'elle avait demandé à faire une halte, ni la première fois qu'elle essayait un refus, sans qu'on daigne lui expliquer le motif de ces curieuses précautions. Et voilà qu'on lui interdisait même une toilette sommaire avant son arrivée. Que penserait son mari en posant les yeux sur elle ? Elle n'était pas vraiment à son avantage !

Se présenter ainsi, sale et mal vêtue, devant son époux et ses gens n'était guère respectueux... ni idéal pour capturer le cœur de son futur mari. En la voyant paraître ainsi devant lui, il aurait l'impression d'avoir épousé une femme indigne de lui.

Au moins, se dit-elle pour se consoler, ce soir, elle dormirait dans un vrai lit.

Certes, mais elle n'y serait pas seule.

Elle réprima une vague de panique. Elle savait, bien sûr, ce qui se passait entre un homme et une femme mariés... mais elle ne s'était jamais sentie concernée par ce genre de choses. A vrai dire, depuis le départ, elle avait soigneusement évité d'y penser. Et elle allait continuer à l'éviter.

— Je me doutais que ce serait ainsi, dit Robin avec une expression courroucée mêlée d'une pointe de satisfaction. Heureusement, j'ai pris mes précautions. Dans le sac que voilà, j'ai un linge propre, un onguent pour votre visage, du parfum, votre belle cape de mariée et même quelques bijoux.

Gwen en eut le souffle coupé.

— Incroyable. Tu ne te laisses jamais surprendre. Tu devrais être chef d'armée, dit-elle enfin.

— Je le serai peut-être un jour, répondit sa servante en clignant de l'œil. En attendant, je commande

qui je peux.

Elle redressa la tête et lança d'une voix rude et impérieuse :

— Hé, capitaine ! Ayez au moins la courtoisie de nous avertir, quand nous serons à une lieue de Clawcrag. En tout cas, je vous préviens : si jamais l'apparence de ma maîtresse déplaît à son nouveau maître, je ferai en sorte qu'il sache ce qui s'est passé, et *qui* en est responsable.

— Robin ! souffla Gwen, effrayée par sa témérité.

Mais lorsque le capitaine se retourna pour foudroyer Robin du regard, Gwen vit passer dans ses yeux un éclair qui ressemblait peu ou prou à de l'admiration.

— Entendu, la fille, à condition que vous cessiez de brailler ainsi. Les corbeaux ont des voix plus plaisantes que la vôtre.

Gwen se mordit la lèvre en espérant que Robin ignorerait l'insulte. Mais elle avait tort de s'inquiéter : sa servante n'était pas stupide. Elle se contenta de toiser le soldat jusqu'à ce qu'il lui tourne le dos, puis elle émit un discret toussotement de mépris.

— Vous auriez dû leur montrer qui était le chef depuis le début, dit-elle doucement à sa maîtresse. Ces chiens-là n'obéissent qu'au fouet et au bâton.

— Si je l'avais fait, croyez-vous qu'ils nous auraient pour autant permis de faire des pauses pendant le voyage ?

— Eh bien... peut-être pas, reconnut Robin. Votre époux leur a donné l'ordre de ne s'arrêter qu'à la nuit tombée. C'est ce qu'ils ont fini par me dire, rappelez-vous, quand je les ai harcelés. Notez qu'ils n'ont pas voulu dire pourquoi ; nous devrions tout de même être en sécurité, ici, sur les terres de notre seigneur... Mais peut-être y a-t-il des dangers que j'ignore.

— Crois-tu qu'ils auraient été plus courtois, si je les avais injuriés ? continua Gwen.

Et s'ils avaient dit au baron que sa nouvelle femme était une harpie, une mégère qui ne cesse de se plaindre et de lancer des ordres ? Je préfère qu'ils nie croient douce, féminine et soumise, et qu'ils le lui répètent.

— Hum, je vois, dit Robin en levant un sourcil. Eh bien, moi, ils me prennent pour une harpie et une mégère, et je ne compte pas les détromper. Cela me convient parfaitement.

Sa compagne acquiesça en silence. Les deux femmes s'étaient comprises. Gwen se ferait passer pour une jeune ingénue, afin de dissimuler à Brittanie sa force et son intelligence réelles. Si nécessaire, Robin, elle, parlerait haut et fort, exigeant ce qui était dû à sa maîtresse. Chacune jouerait son rôle. Gwen serait protégée par son rang ; Robin, par sa physionomie ingrate et sa langue effilée. Et si, finalement, certaines actions s'imposaient, Gwen aurait la voie libre : personne ne devinerait qu'elle

était assez audacieuse ou assez intelligente pour cela. Certes, il leur faudrait ruser et cacher leur secret. Mais plus la jeune mariée paraissait frêle et sensible, plus on trouverait normal qu'elle s'enferme dans sa chambre des heures durant...

On verrait toutefois ce que l'avenir lui réservait. *Cette solution-là* ne constituait qu'un dernier recours. Car, après cela, il ne lui resterait plus aucune chance de salut.

Gwen frissonna, et ce n'était pas à cause du vent glacé. Certes, ces actes-là étaient légitimes, se dit-elle, mais très contestés, et uniquement justifiés en cas de danger mortel. Pour en arriver à cette extrémité, elle devrait se trouver dans une situation aussi désespérée que si elle était restée entre les mains d'Anghus.

Elle priait pour ne pas en arriver là.

Chapitre 2 :

Bien que totalement dénuée d'utilité pratique, la cape de mariée était un vêtement somptueux : en satin bleu profond, doublé de lin teinté au pastel, elle avait été tissée et cousue par la grand-mère de Gwen. La jeune femme l'avait déjà revêtue le jour où elle avait uni son destin à celui du seigneur Brittanie.

La robe de mariée assortie était en laine d'agneau du même bleu ; des bandes de broderie en ourlaient les manches, la jupe et les pattes de boutonnage. La mère de Gwen l'avait portée, elle aussi, le jour de son mariage, et les bandes de broderie avaient été cousues et décousues sur des robes par des générations successives de mariées. Malheureusement, il était hors de question d'enfiler cette robe par-dessus la tenue de voyage de Gwen.

Cependant, Robin et elle avaient fait de leur mieux, dans les circonstances, pour que Gwen fût resplendissante. Son visage avait été nettoyé et sa peau gercée adoucie par un onguent ; un collier d'ambre et d'argent cerclait son cou, une bague assortie parait sa main gantée. Elle s'était mordu les lèvres et pincé les joues pour les rendre plus rosés, et un parfum de fleurs venait s'ajouter à ceux de la fumée et du cheval.

Soudain, au détour du chemin, la forteresse de Clawcrag apparut au loin. C'était la première fois que Gwen voyait sa nouvelle demeure et, malgré ses réticences, elle fut impressionnée.

La citadelle se dressait, implacable, dominant l'horizon de ses hautes tours qui lui donnaient l'apparence d'une immense et puissante griffe tendue vers le ciel, illustrant de façon saisissante le nom de Clawcrag. Pas une feuille de lierre, pas une touffe de mousse ne venait adoucir les angles du bâtiment. On ne pouvait imaginer construction plus formidable, plus martiale. C'était une véritable forteresse, conçue pour être imprenable. Elle se dressait au sommet d'une pente escarpée, dominant de toute sa hauteur le village qui s'étendait à ses pieds. On ne distinguait pas de douves ; les pentes et la falaise abrupte qui l'entouraient les rendaient manifestement inutiles.

Les remparts extérieurs s'élevaient sur trois étages, et paraissaient en parfait état ; il faudrait à coup

sûr plus d'une catapulte pour briser ces épais murs de pierre. La tour intérieure, qui dominait les remparts de deux étages supplémentaires, semblait tout aussi indestructible ; elle ne comportait aucune fenêtre, mais seulement des meurtrières. Nul doute qu'on y fût en sécurité ; seulement, il devait y faire sombre comme dans une grotte, même en pleine journée.

Une jeune femme plus naïve que Gwen eût été horrifiée. Car ainsi entrevue de loin, Clawcrag semblait aussi cruelle que son nom : une pointe noire et désolée, dressée contre le ciel gris, une citadelle isolée aux tours inébranlables et inhospitalières. Ce n'était pas un château enchanté comme en décrivent les ménestrels, avec des tours blanches et des balcons aux ferronneries ouvragées.

Non, c'était une forteresse conçue pour la guerre. Du reste, Gwen n'était pas étonnée de ce qu'elle découvrait. Brittanie était connu et apprécié du roi pour le talent qu'il montrait à la guerre, et non pour ses goûts artistiques. Cette citadelle avait été construite pour protéger la frontière, non seulement contre l'ennemi étranger, mais aussi contre les seigneurs voisins, dont la loyauté envers le roi demeurait incertaine. Il suffisait d'une poignée d'hommes et d'un chef efficace pour défendre une citadelle ainsi conçue, surtout si celle-ci disposait de son propre puits.

Cependant, il y avait tout de même quelque chose qui troublait Gwen : le silence qui régnait sur le village. Elle l'aurait cru désert si quelques volets ne s'étaient furtivement entrouverts sur le passage du convoi.

Le cortège avançait dans la rue principale, à présent, sans que personne ne sorte pour l'accueillir. Pas de guirlandes aux maisons, pas d'enfants pour courir au-devant d'eux : rien n'indiquait pourtant qu'aujourd'hui n'était pas une journée ordinaire.

Arrivée à la place centrale, Gwen comprit que personne ne sortirait pour la saluer.

Les maisons aux toits de chaume grisonnants lui parurent aussi implacables que la tour au-dessus, aussi inamicales que les gardes du baron derrière leurs heaumes de fer. Les rares paysans qui se trouvaient dans la rue s'écartaient vivement à la vue des soldats, sans un regard pour la jeune mariée. Quel contraste avec les adieux que lui avait faits le village de son père, au pied de son château ! Là-bas, les rues avaient été recouvertes de feuilles jaunes et rouges, les maisons ornées de houx et de lierre, et les enfants étaient sortis chanter une chanson de leurs voix tremblotantes...

Robin fronça les sourcils en silence. Puis, comme on dépassait les dernières maisons du village pour s'engager sur un sentier qui montait en lacets vers les remparts de la tour, elle déclara avec réticence :

— Évidemment, ils ne pouvaient pas savoir que nous arriverions aujourd'hui.

C'était vrai, du reste. Pourtant, Gwen ne pouvait s'empêcher de penser qu'en pareilles circonstances, son père aurait envoyé un éclaireur au-devant du convoi, et demandé aux villageois de se tenir prêts à accueillir la nouvelle maîtresse des lieux.

Cela dit, c'était la Frontière, ici ; sans doute n'avait-on ni le temps ni le personnel nécessaires pour

des fantaisies de ce genre. Et la région devait être assez agitée pour qu'on craigne de donner aux voisins l'occasion d'attaquer le village en pleine célébration.

Néanmoins, du haut de la forteresse, on avait certainement suivi la progression du convoi depuis des lieues. Et le sentier menant jusqu'à l'entrée était long et tortueux. Si personne ne les attendait, lorsqu'ils arriveraient à la porte, ce serait un très mauvais signe.

Se rappelant le présage du corbeau, Gwen se demanda si elle arrivait à un mauvais moment. Et si quelqu'un était mort ? Impossible, se dit-elle : dans ce cas, le drapeau du baron, qui flottait en haut de la tour, eût été retourné. Mais quelqu'un du village, plutôt que de la citadelle, pouvait être mort. Un représentant des paysans, ou une autre personne de quelque importance. Voilà qui expliquerait l'aspect fermé des maisons.

Le chemin virait tantôt à gauche, tantôt à droite. C'était une longue ascension épuisante, que ne compensait en rien le paysage. La vue était vaste et sans doute magnifique à la belle saison ; mais, à présent, le village qui s'étendait à leurs pieds était gris, les champs au-delà brunis, la forêt qui l'entourait sans feuilles. Plus loin encore, c'étaient des collines tout aussi brunes et grises, couvertes d'herbe morte et d'arbres squelettiques. Tout était morne et glacé. Le vent froid qui les avait fouettés au cours du voyage hurlait autour des falaises de la citadelle.

Le convoi arriva au sommet au moment où le soleil, pâle disque à peine visible, plongeait derrière l'horizon. Il fallut encore contourner les remparts jusqu'au portail.

Des gardes étaient sûrement perchés en haut de ces grands murs, mais depuis le chemin, on ne les voyait pas, et ils ne se manifestèrent pas aux voyageurs. Le portail apparut devant eux, désert. Bien sûr, il n'y avait guère de place pour accueillir les visiteurs. La fonction de ce portail était visiblement dissuasive : c'est à peine si un chariot aurait eu la place de manœuvrer pour y entrer. Une armée attaquante n'aurait pu en forcer l'entrée, même dotée d'un bélier. L'entrée était terrible à voir : une porte de bois d'un pied d'épaisseur, devant laquelle s'abaissait une grille en fer terminée par des piques acérées. Comme le convoi tournait abruptement pour entrer dans le tunnel conduisant vers cette porte, Gwen laissa soudain échapper un soupir de soulagement.

Quelqu'un était venu les accueillir, après tout. De nombreuses torches éclairaient le bout du tunnel et, à présent, on entendait enfin autre chose que les gémissements du vent : des pas d'hommes, des murmures étouffés.

Le convoi passa sous les remparts et surgit dans une cour pavée. Les sabots des chevaux résonnaient avec fracas. Le long des murs s'alignaient des hommes armés, tous vêtus de manteaux ornés de l'emblème du sanglier bleu. Et, sur les marches du bâtiment intérieur, un homme attendait.

En approchant, Gwen sentit son cœur flancher.

Celui qui se tenait sur les marches avait presque l'âge de son père. Il était vêtu d'un manteau rouge foncé quasiment miteux, brodé de l'emblème du baron. Bien qu'il portât la ceinture blanche des chevaliers, il n'arborait ni chaînes dorées, ni couronne.

Il ne paraissait guère plus riche que les gardes du convoi, et beaucoup plus vieux.

Était-ce lui, l'homme qu'elle avait épousé ?

Les gardes s'écartèrent, laissant Gwen et Robin continuer droit vers les marches. En boitant, le chevalier s'avança vers elles et tendit la main à Gwen pour l'aider à descendre de cheval.

Elle accepta sa main et se laissa glisser de la selle, en prenant soin de ne pas abîmer sa cape, pour atterrir sur les pavés de la cour. Heureusement que la pénombre dissimulait ses chaussures et sa robe de voyage crasseuses ! Quand elle fut descendue de cheval, le chevalier se pencha, lui baisa la main, puis se redressa pour la regarder en souriant. A travers son gant, Gwen sentait la chaleur de sa main.

Vaguement émue, elle leva la tête vers lui, le cœur soudain plein d'espoir. Il était rasé de près, ses tempes étaient grisonnantes ; son nez avait été cassé et mal remis, et sa peau était tannée par le grand air. Ses yeux d'un bleu magnifiques étaient empreints d'une vague tristesse. Chose curieuse, ils lui semblaient familiers, sans qu'elle pût dire pourquoi. Lorsqu'il parla, sa voix profonde et mélodieuse éveilla aussitôt en elle des souvenirs enfouis.

— Dame Gwenhyver, dit-il, j'ai l'honneur de vous souhaiter la bienvenue à Clawcrag.

— Tout l'honneur est pour moi, seigneur Brittanie...

— Hélas, madame ! l'interrompit-il. Je n'ai pas la chance d'être cet homme. Vous ne me reconnaissez pas, et cela n'a rien d'étonnant car les années écoulées n'ont pas été tendres envers l'ami de votre père. Je suis le chevalier Atremus. Vous souvenez-vous de moi ? A notre dernière rencontre, vous n'étiez qu'une enfant.

Gwen porta la main à sa bouche. Comment ne l'avait-elle pas reconnu ?

Évidemment, c'était la dernière personne qu'elle s'attendait à rencontrer ici... Sans quoi elle eût certainement reconnu l'homme dont elle était tombée follement amoureuse à l'âge de cinq ans, et qu'elle avait juré d'épouser lorsqu'elle serait adulte !

Elle lui avait même fait promettre de l'attendre... Et lui, avec la galanterie qui le caractérisait, avait aussitôt accepté.

Son cœur bondit dans sa poitrine, puis se serra de douleur. Si seulement elle avait pu l'épouser, lui, tout eût été tellement différent ! Elle le savait bon, courageux, noble et patient ; et digne en tout point de l'amour d'une femme mûre...

Mais elle avait épousé son suzerain. Aussi lui rendit-elle un sourire hésitant, puis, s'efforçant de prendre une voix ferme, déclara :

— Seigneur Atremus, je vous prie de me pardonner. Je n'ai jamais oublié l'ami le plus fidèle de mon père, et c'est uniquement parce que je ne m'attendais pas à vous trouver ici que je ne vous ai pas

reconnu. Je suis ravie de cette bonne surprise, et flattée que vous vous souveniez de moi. Je suis très heureuse de voir un visage familier, celui d'un ami, parmi tous ceux qui me sont inconnus.

— Et moi...

Sa voix s'enroua, mais il se reprit aussitôt, serrant sa main autour de celle de Gwen.

— Vous pourrez toujours compter sur mon amitié, dame Gwen. Je vous aurais reconnue entre mille : vous êtes le portrait de madame votre mère.

Pour la première fois depuis deux semaines, elle eut chaud, trop chaud ; elle se sentit rougir, et craignit de s'embraser.

L'instant d'après, cependant, elle était parcourue par un frisson glacé.

Elle aurait retiré sa main si le chevalier Atremus ne l'avait tenue aussi fermement.

Avec une courtoisie chevaleresque et une grâce étonnante — pour quelqu'un qui boitait — il se tourna, monta les marches, et fit franchir à Gwen l'entrée massive de la tour. Ils débouchèrent aussitôt dans la grande salle commune, laquelle, malgré les dizaines de torches et les deux feux brûlant dans les grandes cheminées aux extrémités de la pièce, était sombre, enfumée, et presque aussi froide que la cour.

Le plafond devait se trouver à une quinzaine de mètres de hauteur : lorsque Gwen leva la tête, elle aperçut à peine les poutres de la charpente. La fumée flottait en nappes épaisses au-dessus de sa tête, et lui brûlait les yeux.

Dans l'assistance, tous s'étaient tournés vers elle

— les habitants du château, réunis pour le repas du soir.

Il semblait à Gwen qu'il y en avait des centaines. Une longue allée centrale traversait le milieu de la pièce, entourée de quatre rangées de tables bondées. Des domestiques faisaient le service et se relayaient devant les deux foyers, pour remplir les bols de soupe ou découper les cochons qui tournaient sur les rôtissoires au-dessus des flammes.

Sans trop savoir comment, Gwen réussit à garder la tête haute et les idées claires, tandis qu'Atremus la guidait entre les deux premières tables, où se regroupaient domestiques, hommes d'armes et autres gens de rang inférieur. Il lui semblait marcher sur des joncs ; pourtant, elle ne distinguait pas la senteur fraîche des joncs propres et des herbes aromatiques. Sans doute y avait-il très longtemps qu'on ne les avait pas changés. L'air était chargé de fumée, d'odeurs de viande et de graisse brûlées, ainsi que de sueur. Partout traînaient des chiens de chasse de toutes tailles, depuis les bassets aux oreilles tombantes jusqu'à un limier géant qui se leva pour la dévisager gravement.

Les deux tables suivantes étaient tout aussi bondées mais, ici, il s'agissait de nobles de bas rang,

d'hommes d'Église aux regards fuyants, d'intendants de la citadelle. Tous avaient les yeux rivés sur elle et se turent lorsqu'elle arriva à leur hauteur, bien que le brouhaha tout autour fût assourdissant. S'armant de courage, Gwen fixa son regard sur la grande table, au loin, sur l'estrade, et le siège au centre de cette table. Siège qui, par sa hauteur et sa splendeur, était aussi près d'un trône qu'on pouvait le concevoir sans offenser le roi.

Si Gwen gardait les yeux obstinément fixés sur l'homme qui y était installé, c'était pour ne pas les poser sur la femme qui se tenait à sa droite. Une grande femme rousse à la poitrine abondante, assise à la place normalement réservée à la femme du baron

— celle qui aurait dû revenir à Gwen. Mais celle-ci refusait de lui accorder ne serait-ce qu'un regard, niant l'existence de cette somptueuse robe de velours écarlate, de ces éclats dorés au cou et aux doigts de l'inconnue... Elle refusait de voir ces choses, de les admettre, car cela serait revenu à s'incliner devant cette femme, qui ne pouvait être que la maîtresse du baron. Or, cette maîtresse occupait la place de l'épouse légitime, en dépit du fait que chacun devait savoir, depuis plus d'une heure, que l'épouse était sur le point d'arriver.

Elle gardait donc les yeux rivés sur l'homme. *Son mari*. Un homme terrifiant.

Non qu'il fût plus grand ou plus fort que les hommes autour de lui. Sa tenue elle-même n'était pas imposante : il portait une simple tunique de cuir noir brodée d'un sanglier bleu et, pour tout ornement, sa couronne de baron et une bague avec un sceau. Son apparence n'était pas repoussante. A vrai dire, beaucoup auraient trouvé plaisants son visage encadré de barbe et de cheveux noirs, ses traits marqués et réguliers, ses yeux sombres et ses mâchoires saillantes. Non, ce qu'il avait d'effrayant, c'était son regard. Le regard d'un gourmand devant un chapon rôti, d'un usurier s'appêtant à recevoir une coquette somme d'or, d'un berger examinant la toison du mouton qu'il va tondre. Un regard froid, calculateur, qui jauge un objet pour en connaître la valeur.

Un objet qui, en l'occurrence, n'était autre qu'elle-même.

Atremus la conduisit jusqu'au pied de l'estrade et s'inclina. Le silence se fit autour d'eux ; les chiens eux-mêmes ne faisaient plus un bruit.

— Votre Grâce, dit-il, puis-je vous présenter dame Gwenhyver, votre épouse ?

Brittanie se leva, posa une main puissante sur la table... et l'enjamba. L'instant d'après, il avait sauté de l'estrade et se laissait tomber lourdement près de Gwen.

— Vous voilà enfin arrivée, ma femme. M'en voilà ravi.

Avant qu'elle ait pu répondre; Brittanie la renversa en arrière et plaqua sa bouche sur la sienne. Gwen se pétrifia d'horreur. Une langue au goût amer se força un passage entre ses dents et explora sa bouche, tandis que le baron l'étouffait de ses bras puissants. Dans la salle, les rires et les acclamations fusèrent.

Gwen ferma les yeux et s'ordonna de ne pas mordre, de rester inerte, de respirer par le nez. C'était certainement une épreuve. Il la testait pour voir si elle répugnait à le toucher, à être caressée par lui. Elle ne regrettait pas, à présent, l'absence de sa robe de mariée ; celle-ci aurait été gâtée. Son époux se serrait contre elle, pressant dans sa chair les clous qui ornaient son vêtement de cuir. Elle fut prise de vertige ; ses genoux ployèrent sous elle.

Enfin, Brittanie la releva et la libéra. Résistant à l'envie de s'essuyer la bouche du revers de la main, refoulant une vague de nausée, elle se força à sourire.

Son époux lui sourit aussi, mais ses yeux étaient toujours aussi froids et calculateurs.

— Bien, monsieur..., déclara Gwen avec une gaieté feinte. Je craignais que vous ne soyez réticent à enterrer votre vie de célibataire. Si j'avais su que vous me réserveriez un accueil aussi ardent, j'aurais demandé à vos hommes de presser l'allure !

Le baron rejeta la tête en arrière et partit d'un rire tonitruant. Autour de lui, ses hommes riaient eux aussi de bon cœur.

— Bien répondu, femme !

Puis, soulevant Gwen par la taille, comme si elle ne pesait rien, il la déposa sur l'estrade et bondit à son côté. Elle craignit qu'il ne saute encore pardessus la table, mais ce ne fut pas le cas : il se dirigea tout droit vers la femme rousse et l'expulsa du siège qu'elle n'avait pas eu l'esprit de libérer.

— Bartholomé ! rugit-il.

A l'autre bout de la grande table, un gros moine tonsuré sursauta, écarquilla les yeux et regarda le baron.

— Installe-toi à la table d'en bas ! Ursula, va là-bas.

Il la poussa sans ménagement en direction du tabouret libre. La femme rousse trébucha, lança un regard torve en direction du baron et de sa nouvelle épouse, puis s'éloigna. Le baron installa Gwen dans la chaise de sa maîtresse et se laissa tomber à côté d'elle.

— Ursula gouvernait la maisonnée, tant que je n'étais pas marié, annonça-t-il avec aplomb. Maintenant que vous êtes arrivée, bien sûr, vous prendrez sa place. Elle vous remettra les clés de la citadelle demain matin.

— Très bien, monsieur, murmura Gwen en baissant la tête.

Évidemment, chacun savait qu'Ursula occupait une tout autre fonction que celle de gouvernante. D'ailleurs, personne ne paraissait se soucier de l'intendance, en quelques minutes, Gwen avait eu le temps de remarquer des signes de négligence absolue.

S'il y avait réellement une personne compétente ici, pour tenir la maison, Robin saurait la dénicher...

Robin ! Mais où était-elle passée ? Gwen l'avait perdue de vue à l'instant où elle avait passé la porte de la citadelle.

Elle parcourut la salle du regard et vit qu'Atremus avait pris Robin sous son aile. Il lui avait trouvé une place à une table, et s'était installé à côté d'elle pour mieux la protéger. Malgré son soulagement, Gwen fut profondément peinée de voir le chevalier traité ainsi. Dès l'instant où Brittanie avait pris possession de sa nouvelle épouse, il avait totalement ignoré Atremus. Et à présent, le chevalier dînait avec les domestiques.

D'un geste de la main, un valet balaya la tranche de pain sur laquelle Ursula avait mangé, et en plaça une nouvelle devant Gwen. Au moins ne lui demandait-on pas de manger dans le tranchoir de sa rivale...

En revanche, elle était censée boire dans le verre de son époux. A la première gorgée de cette bière qu'il affectionnait visiblement, l'amertume du houblon étrangla la jeune femme et lui amena des larmes aux yeux. Brittanie sembla trouver cela très drôle. Puis commença le repas de noces. Du moins si l'on pouvait parler de repas.

Gwen eût difficilement pu concevoir un menu aussi répugnant. Ce fut d'abord une tranche de porc à moitié crue, qu'elle renvoya sans l'avoir touchée. Quelques instants plus tard, un page faisait tomber dans son tranchoir un pigeon à moitié brûlé. Certes, mieux valait manger brûlé que cru, songea-t-elle pour se consoler, mais, en plus d'être carbonisée, la bête était complètement froide.

Gwen picora à peine dans son assiette, pendant que Brittanie mangeait et buvait pour trois. Le plat suivant, une tourte à la pâte dure et cassante, contenait une farce liquide et salée, où flottaient du cartilage et des légumes à peine cuits. Néanmoins, c'était mangeable, et presque chaud. Après la tourte, il y eut un brochet rôti qui, malgré ses nombreuses arêtes, avait quelque saveur. Malheureusement, il y en avait très peu. Le fromage fut enfin servi : il était couvert de moisissures.

Une sorte de divertissement s'organisa au centre de la pièce : deux hommes, torse nu, luttèrent quelques instants dans l'allée centrale. Puis on fit avancer à coups de pied un pauvre idiot en livrée de bouffon, qui gémit et pleurnicha jusqu'à ce que la compagnie s'en lasse, et lui permette de reprendre sa place habituelle au coin du feu.

Enfin, quelqu'un se leva pour entonner une chanson paillardes que tous semblaient connaître, car ils reprirent le refrain en chœur.

C'était interminable. Gwen aurait donné n'importe quoi pour un verre d'eau fraîche, de cidre, de vin... ou même de bière buvable. Elle était complètement épuisée, elle avait mal à la tête, et la fumée lui brûlait les yeux. Mais la soirée n'était pas terminée, loin de là. On servit enfin la « douceur » : un grand plat de pommes cuites au miel, recouvertes d'une pâte sucrée en forme de sanglier. Du moins, c'était censé être un sanglier. En réalité, cela ressemblait plutôt à un ours mal léché. Mais c'était mangeable. Pendant que les hommes organisaient un combat de chiens dans l'allée centrale, Gwen

entreprit de se nourrir un peu. Le jus des pommes apaisa sa soif, leur chair, sa faim, et le miel nettoya quelque peu son palais, chargé du goût des plats précédents.

Réchauffée et revivifiée par le dernier plat, elle lécha le miel resté sur ses doigts.

On ne lui avait pas donné de couverts. Le combat de chiens était terminé. D'un coup, Brittanie se leva. Aussitôt, le silence se fit. Brittanie porta son regard vers l'autre extrémité de la table, où boudait la voluptueuse Ursula.

— Ma femme et moi, rugit-il, allons nous coucher !

Chapitre 3 :

Le sens de sa phrase était très clair ; personne ne s'y trompa. Un sourire cruel s'afficha sur le visage d'Ursula, tandis que Gwen, pétrifiée de terreur, parvenait difficilement à respirer.

Déjà Ursula se levait, appelait des gens que Gwen, dans sa confusion et sa peur, ne distinguait pas. Bientôt une masse compacte de femmes, menées par Ursula, se rua vers la jeune mariée.

Malgré sa silhouette potelée, Ursula se révéla presque aussi forte que le baron. Elle délogea Gwen de son siège aussi facilement que Brittanie l'y avait poussée. Les femmes cernèrent la jeune mariée et la traînèrent vers une porte cintrée au fond de la salle, donnant sur un escalier en colimaçon. Puis commencèrent les rituels de la nuit de noces.

Gwen avait déjà participé à des jeux inoffensifs de ce genre, où les femmes emmenaient la mariée, la déshabillaient et la mettaient au lit pour y attendre son époux. Dans les mariages auxquels elle avait assisté, les femmes mariées avaient chanté les joies de la nuit de noces, tandis que les filles encore vierges entonnaient des lamentations sur la perte de la liberté. Puis la mariée avait été dévêtue avec douceur, parfumée et mise dans un lit chauffé, en attendant que les hommes de la noce fassent entrer le marié. Lorsque les deux s'étaient retrouvés dans le lit nuptial, les invités leur avaient lancé des bouquets d'herbes aromatiques, avant de les enfermer dans la chambre pour qu'ils consomment le mariage. Le lendemain matin, les preuves de la virginité de la mariée avaient été examinées par les deux mères, et déclarées authentiques — ce dont personne ne doutait, de toute façon.

Les femmes de Clawcrag semblaient avoir prévu quelque chose d'un peu différent.

Elles entraînaient Gwen dans l'escalier sombre, montant si vite qu'à chaque pas, la jeune femme trébuchait, se cognait les orteils, s'écorchait les tibias. Et leurs chansons ressemblaient davantage à celles entonnées par les hommes au dîner qu'aux chants d'amour habituels ; plus d'une fois, Gwen rougit de honte, tant les paroles étaient obscènes. Enfin, au troisième étage, l'une des femmes ouvrit une porte. On poussa la mariée à l'intérieur, et la foule s'engouffra derrière elle. Malgré la température glaciale qui régnait, les femmes se mirent à la dévêtir.

Heureusement, se dit-elle, sa robe de voyage était assez solide pour résister à ces furies qui arrachaient les lacets au lieu de les dénouer. Elles jetèrent la robe dans un coin, suivie de la tunique,

des collants et des chaussures. A ce stade, les femmes étaient si déchaînées qu'elles déchirèrent son jupon plutôt que de le lui enlever.

Tremblante, Gwen se retrouva bientôt nue devant le feu, un tapis de fourrure sous les pieds. Les femmes s'en prirent alors à ses cheveux. Elles dénouèrent les tresses soigneusement arrangées par Robin, tirant sans douceur sur les mèches emmêlées.

Des larmes de douleur vinrent aux yeux de Gwen. On ne lui offrit ni parfum, ni brique chaude, ni aucun autre confort ; on se contenta de la traîner jusqu'au lit puis de la pousser dedans. Gwen eut l'impression d'entrer dans un linceul, tant les draps étaient rêches et glacés.

Cramponnée aux couvertures, elle dévisagea les femmes agglutinées autour du lit.

Aucun de ces visages ne lui parut amical. Robin n'était pas en vue ; elle avait sans doute été prise au dépourvu par la rapidité de l'offensive. Les yeux brillant de malice, les « dames » entonnaient maintenant une nouvelle chanson grivoise, quand Brittanie surgit en trombe.

— Dehors ! beugla-t-il.

Les femmes filèrent vers la sortie en caquetant. Le baron claqua la porte derrière elles et tira le loquet.

Puis il se tourna vers Gwen et l'examina du même œil calculateur.

— Eh bien, nous y voilà ! dit-il d'un ton lourd de sous-entendus.

Elle déglutit et remonta les couvertures jusqu'à son menton.

— Mon seigneur..., souffla-t-elle.

— Sors de là, dit-il. Je veux voir à quoi j'ai affaire.

Il se pencha vers la cheminée, jeta une nouvelle bûche sur les braises, et alluma une bougie. Gwen aurait aimé pouvoir lui désobéir, non seulement parce qu'elle était effrayée, mais aussi parce qu'il faisait très froid et qu'elle était nue... Elle n'osa cependant émettre la moindre protestation.

Aussi se glissa-t-elle précautionneusement hors du lit et, frémissante, alla se placer face à son mari, sur le tapis en fourrure devant la cheminée.

A cet instant, la bûche s'enflamma d'un coup, et lui offrit un peu de chaleur.

Elle aurait aimé se cacher derrière ses cheveux et ses mains, mais cela risquait d'irriter son époux, voire de le rendre violent. Vu la quantité d'alcool qu'il avait absorbée, il pouvait se montrer dangereux. Aussi resta-t-elle immobile, tremblante, les yeux baissés, les mains le long du corps. Ses longs cheveux avaient au moins l'avantage de protéger son dos contre les courants d'air glacés.

A la lumière de la bougie, Brittanie examina sa femme des pieds à la tête, comme si elle avait été une jument ou une vache.

— Presque pas de seins, grommela-t-il à mi-voix. Maigre comme un clou. Bah ! Une femmelette, quoi...

Il se mit à rôder lentement autour d'elle, comme un chat attendant de bondir sur sa proie. Gwen ferma les yeux et attendit. Mais il ne se passa rien.

Au bout d'un moment interminable, une main rugueuse se posa sur sa nuque. Gwen écarquilla brusquement les yeux. L'instant d'après, la bouche du baron s'écrasait de nouveau sur la sienne. Il mordit et suçota tour à tour ses lèvres, avant d'enfourer sa langue dans sa bouche. Cette langue amère et chargée d'alcool... Gwen dut se maîtriser pour ne pas s'étrangler, se raidir, repousser son mari.

Mais en dépit de toute sa bonne volonté, elle ne put se résoudre à mettre ses bras autour de lui.

De toute façon, il ne semblait pas se soucier d'elle, tant qu'elle se laissait faire.

Brusquement, il la souleva, la jeta sur le lit, et se laissa tomber à côté d'elle. Alors, seulement, elle vit qu'il était aussi nu qu'elle ; et il lui fallut rassembler tout son courage pour ne pas hurler et le repousser.

D'une main, le baron palpait et pinçait ses seins, lui arrachant des gémissements de détresse. Cela sembla l'exciter : il se remit à la tourmenter de plus belle, tandis qu'elle se mordait les lèvres pour ne pas crier. Enfin, il se lassa de fourrer sa langue dans la bouche de Gwen, et descendit vers ses seins, suçant et mordillant ses mamelons tandis qu'elle se contorsionnait et haletait de frayeur.

— Ça te plaît, pas vrai ? dit-il en riant.

Puis il enfonça de nouveau ses dents dans sa chair, tandis que l'une de ses mains écartait brutalement les jambes de Gwen, les ouvrant largement.

Avec rudesse, il explora ses parties intimes, et partit d'un rire jubilatoire lorsque son épouse geignit de peur et de honte.

— Au moins, on ne m'a pas trompé sur la marchandise, tu es bien vierge ! grogna-t-il d'un ton satisfait. Eh bien, ce soir, tu vas devenir femme ! Tu vas voir ce que c'est d'avoir un homme, un vrai !

Elle savait ce qui allait se passer tandis qu'il se positionnait entre ses jambes écartées, glissait les mains sous ses fesses et l'amenait vers lui, de manière à ce qu'elle ne puisse lui échapper. Elle savait parfaitement ce qui allait suivre, mais cela ne rendait pas les choses plus faciles.

Alors elle ferma les yeux et se tint absolument immobile.

Il lui donna un violent coup de reins, et elle hurla de douleur.

Loin de s'interrompre, son époux éclata d'un rire tonitruant, puis se remit à sucer et à mordre ses seins tout en faisant des allers-retours entre ses reins, encore et encore, de plus en plus vite, jusqu'à ce que, d'un seul coup, il renverse la tête et émette un bruit étrange...

— Ha ! dit-il d'une voix pâteuse. Tu es à moi, maintenant.

Il l'écrasait de tout son poids, mais Gwen n'osa pas le repousser. Au moment où elle suffoquait, il roula enfin sur le côté, juste assez pour lui permettre de respirer. Gwen resta figée ; des larmes silencieuses coulaient de ses yeux et lui imprégnaient les cheveux. Des larmes de honte et de douleur...

Lentement, la souffrance au creux de son corps s'estompa, mais Gwen ne put s'arrêter de pleurer ; à présent qu'elle avait survécu à l'épreuve, elle regrettait presque de ne pas y avoir succombé. Son époux ne dit pas un mot. Au bout d'un moment, lorsque les bougies se furent consumées, et que le feu fut réduit à des braises, il roula sur lui-même et lui tourna le dos. Enfin libre, Gwen glissa lentement hors des couvertures et se mit en quête d'un linge pour essuyer le sang sur ses jambes. Ne trouvant rien d'autre, elle finit par utiliser son jupon, trop déchiré pour qu'on pût espérer le réparer ; l'étoffe, usée par de nombreux lavages, était douce et fine. Elle se nettoya du mieux qu'elle pouvait. Elle ne connaissait que trop bien les précautions à prendre — pour l'amour du Ciel, elle ne voulait pas donner d'enfants à cette bête sauvage ! — mais elle n'avait aucune idée de l'endroit où se trouvaient ses malles. Et, sans bagages, impossible de préparer la solution au vinaigre qui la laverait de la semence masculine.

Lorsqu'elle fut aussi propre que possible, elle se blottit près de la cheminée et se démêla les cheveux du bout des doigts. Puis elle les tressa en une grosse natte lâche, à l'extrémité de laquelle elle noua un morceau de dentelle arraché à sa robe. Lorsqu'elle eut terminé, Gwen était glacée de la tête aux pieds. Dans le lit, Brittanie s'était enroulé dans les couvertures, ronflant et grommelant comme le sanglier sauvage qui ornait son blason.

A la lumière faiblissante des braises, elle fouilla la pièce à la recherche d'une couverture. Elle eut vite fait le tour de la petite chambre, qui ne contenait, à part le grand lit, qu'un fauteuil et une malle. Elle n'osa pas l'ouvrir ; de toute façon, elle n'y trouverait sans doute que les vêtements du baron. Il n'y avait ni couvre-lit, ni d'autre couverture en vue.

Finalement, elle opta pour le tapis posé devant la cheminée, une peau d'ours lourde et sale, mais extrêmement chaude.

A la pensée de s'étendre au côté de Brittanie, Gwen était parcourue de sueurs froides. Mais en réalité, le lit était assez grand pour qu'ils n'aient pas besoin de se toucher.

« Tu ferais mieux de t'habituer à lui », s'ordonna-t-elle, debout devant le lit, regardant avec répulsion l'homme qui y reposait. L'homme qui lui était destiné

« jusqu'à ce que la mort les sépare. » Et puis après ? se dit-elle, dans un sursaut de fierté. Qu'y avait-il là qu'elle ne puisse supporter ? Elle n'avait rien subi de pire que la majorité des femmes depuis

l'aube de l'humanité.

Sans plus réfléchir, elle se glissa dans le lit, se recroquevilla le plus loin possible de son époux, s'enroula dans la peau d'ours — qui, grâce au ciel, ne sentait rien d'autre que la fumée et la poussière — et, petit à petit, succomba à l'épuisement.

Le lendemain matin, elle ouvrit les yeux sur un visage hostile, mais qui n'était pas celui de son époux.

Ursula la secouait rudement, comme si elle avait été une domestique paresseuse.

Tandis que Gwen la dévisageait, confuse, en clignant des yeux, la rouquine attrapa le coin de la peau d'ours et tira dessus, l'entraînant vers le bord du lit.

Au dernier moment, Gwen évita la chute en posant les pieds par terre, et se redressa en s'entourant du tapis. Dès qu'elle fut sortie du lit, Ursula arracha le drap du dessous, le mit sous son bras et sortit en trombe, sans avoir dit un mot. Son expression était à la fois acerbe et rancunière ; quoi qu'il fût arrivé ce matin-là, cela n'avait pas été de son goût.

Tandis que Gwen se serrait dans le tapis, regardant fixement la porte, Robin apparut. Une jeune fille au corps musclé et au regard inexpressif l'aidait à porter une malle. Ayant fait elle-même ses bagages, Gwen savait ce que contenait chacune de ses malles. Lorsque les deux femmes eurent posé leur fardeau, et que Robin se fut tournée vers sa maîtresse pour la fixer avec inquiétude, Gwen réprima son malaise et tenta de rassembler ses idées.

— Le reste des mes affaires, au plus vite, dit-elle d'une voix aussi ferme que possible.

A présent que son corps s'éveillait, une douleur lancinante gagnait tous ses membres. Pourvu que ses blessures ne fussent pas trop visibles ! Par chance, cette première malle contenait non seulement des vêtements propres, mais aussi des herbes médicinales.

Dès que les deux femmes se furent engouffrées dans l'escalier, Gwen verrouilla la porte derrière elles. Puis elle ouvrit sa malle et en sortit un linge doux, quelques feuilles de menthe pouillot, un baume apaisant et un jupon propre. Lorsque Robin revint, Gwen était déjà vêtue du jupon et d'un caraco, et elle avait apaisé ses douleurs du mieux qu'elle pouvait. Elle avait l'habitude de soigner les gens de son père ; elle avait vu assez de blessures causées par la chasse, les travaux des champs ou la guerre pour savoir que les siennes n'étaient pas graves. Néanmoins, c'était la première fois qu'elle se soignait elle-même, et cela lui donnait une perspective nouvelle sur la souffrance des autres.

— Ils ont tendu le drap sur les créneaux ! Dit Robin d'un ton à la fois abasourdi et indigné.

Gwen rougit et ne trouva rien à répondre, tant sa honte était grande. Elle avait entendu parler de démonstrations de ce genre chez les paysans. Jamais parmi des personnes de son rang.

Robin posa la malle et examina sa maîtresse avec attention.

— Est-ce que tout va bien ? demanda-t-elle.

Gwen se mordit la lèvre et resta silencieuse un long moment.

— Aussi bien que possible, dit-elle enfin, même si Brittanie, hélas, est l'égal d'Anghus à bien des égards. Cependant...

Elle s'interrompit, et ne put continuer.

— Quoi ? demanda Robin.

— Il ne m'a pas vraiment fait violence.

Pour lui, sans doute, ce qui s'était passé était tout à fait normal. Même si les seins et les cuisses de Gwen étaient couverts de traces bleuâtres. Si elle consultait un prêtre, il lui dirait que Brittanie était dans ses droits, que les femmes étaient obligées de se soumettre à la volonté de leur époux, qu'elle devait prendre son mal en patience.

Gwen serait donc patiente, mais elle savait déjà, au fond d'elle-même, qu'elle ne se soumettrait jamais.

— Il ne vous a pas fait mal... pour l'instant, dit sa servante d'une voix profonde et sinistre.

— Robin ! s'exclama Gwen d'un ton de reproche.

Un long silence suivit, puis Robin reprit :

— On dit que la pièce au-dessus était l'endroit favori des dames de la citadelle, à l'époque où il y en avait encore, ici. Peut-être devrions-nous y jeter un coup d'œil. J'ai un trousseau de clés sur moi : le baron l'a pris à cette traînée rousse, et m'a chargée de vous le remettre.

Très étonnée, Gwen suçota sa lèvre meurtrie en réfléchissant. Voilà sans doute ce qui expliquait l'humeur massacrate d'Ursula, ce matin... Pour autant, ce n'était pas vraiment un honneur de se voir confier la responsabilité d'une maison aussi mal tenue.

— Je suppose que je dois les accepter, dit-elle. Robin fit une grimace acerbe.

— En effet, madame... mais elles ne vous seront pas très utiles. Les réserves ne ferment pas, et de toute façon, il n'y a pas grand-chose à y voler. Quant à se faire obéir des domestiques, que vous ayez ou non ces clés, c'est Ursula qui mène la danse, pour l'instant.

Il fallait s'y attendre. Gwen hocha la tête et refoula une subite envie de pleurer.

— Eh bien, dit-elle, peux-tu essayer de me coiffer ? Ensuite, nous chercherons quelque chose à manger dans ce qui leur tient lieu de cuisines, puis nous irons voir cette pièce à l'étage. Ce sera déjà un début.

Lorsque les malles et les sacs furent réunies et rangées dans un coin, Robin installa Gwen sur un tabouret et, en quelques coups de peigne, démêla ses cheveux.

Une étonnante quantité de lumière filtrait par les meurtrières recouvertes de parchemin huilé ; il faisait assez clair, en tout cas, pour que Robin réussisse une coiffure savante.

Lorsque toutes les tresses de Gwen furent enroulées dans des bandes de tissu, pour les garder propres, Gwen fouilla dans sa malle à la recherche d'une robe. Celle qu'elle avait portée pendant le voyage était absolument répugnante ; il faudrait au moins la battre et l'aérer avant de la porter de nouveau. En l'absence d'une buanderie — il n'y en avait sûrement pas, ici — on ne pourrait la laver avant le printemps.

Elle choisit la robe la plus chaude qu'elle possédait, ainsi qu'une cape et d'épais collants en laine. Une fois habillée de pied en cap, elle se rendit subitement compte que sa décision était prise. Si elle avait sélectionné ces vêtements éminemment pratiques mais nullement séduisants, c'était parce qu'elle avait renoncé à gagner le cœur de Brittanie, et même à lui plaire. Il était impossible de plaire à ce genre d'hommes, car ils n'éprouvaient de l'affection que pour une seule personne : eux-mêmes.

Gwen n'avait pas l'intention de s'attirer les bonnes grâces de son époux, mais seulement de survivre en essayant de préserver son âme.

Ainsi, les dés étaient jetés. Elle n'offrirait rien à son mari, et ne gaspillerait pas ses larmes pour lui. Qu'il prenne d'elle ce qu'il voulait ; il n'aurait jamais son âme.

Brittanie était un guerrier, une brute assoiffée de violence ; or, les brutes ne font pas de vieux os. Gwen s'arrangerait pour lui survivre. Notamment en s'assurant que son mari ne l'engrosse pas — car c'était une méthode éprouvée pour se débarrasser d'une épouse importune. Sur ce terrain, Brittanie n'avait aucune chance. Gwen n'était pas la fille de sa mère pour rien. Sa malle à herbes contenait des plantes et des médicaments dont elle était la seule à connaître les propriétés.

D'ailleurs, elle allait commencer son traitement dès que Robin reviendrait avec le petit déjeuner.

Quelques instants plus tard, la servante apparut, portant un plateau de victuailles et une flasque. A son grand étonnement, Gwen s'aperçut qu'elle avait une faim de loup.

Il y avait des tranches de pain auxquelles on avait ôté la croûte, un morceau de bacon cru, une petite timbale métallique contenant du sel, et des œufs. Les deux femmes s'empressèrent de rallumer le feu, et finirent par obtenir une belle flambée.

— J'ai surveillé les imbéciles aux fourneaux, grommela Robin, pour qu'ils ne ratent pas les œufs.

Elle tendit un œuf à sa maîtresse, qui l'éplucha et le trempa dans le sel. Pendant ce temps, Robin faisait griller le bacon sur une brindille propre tendue au-dessus des flammes.

— Grâce au ciel, il y a de l'eau pure. Par mystère, ils n'ont pas encore réussi à souiller la source du

puits.

— Parfait.

Gwen sortit de ses malles une petite bouilloire en cuivre qu'elle remplit d'eau et d'herbes, et qu'elle mit à chauffer. En attendant, sa servante et elle mangèrent des rôties au bacon. Lorsque l'infusion fut prête, Gwen la versa dans un bol et la goûta.

C'était amer comme l'aloès ; elle l'avala d'un trait.

Voyant que sa maîtresse ne lui en proposait pas, Robin fit une grimace.

— C'est à ce point ? dit-elle seulement.

Gwen hocha la tête. Elle n'avait pas besoin d'en dire plus ; la robe austère qu'elle portait et la potion qu'elle buvait avaient appris à Robin tout ce qu'elle avait besoin de savoir. N'importe : elles avaient prévu ce cas. Elles avaient dressé un très grand nombre de plans, et celui-ci était l'un des moins extrêmes.

Évidemment, le pire pouvait encore arriver ; après tout, elles n'étaient à Clawcrag que depuis un jour. Mais si jamais on en arrivait... à *cela*, elles auraient besoin de plus d'intimité que ne leur en offrait cette chambre.

— Allons jeter un coup d'œil à la pièce du haut, dit-elle à la fin du déjeuner.

Robin se leva d'un bond et Gwen l'imita. Ses membres endoloris protestèrent vivement ; la jeune femme réprima un gémissement de douleur. Robin n'avait pas besoin de tout savoir ; pas pour l'instant, en tout cas.

— Elle n'a plus été utilisée depuis l'époque de feu la baronne, l'avertit Robin. Mais cela vaut peut-être mieux, vu le manque de raffinement dont ils font preuve à présent...

Les deux femmes gravirent les grandes marches en pierre jusqu'au quatrième et dernier étage de la tour. Par les meurtrières percées dans la cage d'escalier, de maigres rayons de soleil entraient, ainsi que des courants d'air glacials, car aucun parchemin ne bouchait ces ouvertures. Gwen se félicita d'avoir mis sa cape en laine.

La porte était verrouillée. Robin sortit un trousseau de la poche fixée sur sa robe ; bientôt la porte bascula sur ses gonds rouilles. Robin l'ouvrit en grand, et les deux femmes entrèrent.

La première chose que Gwen remarqua, ce furent les carreaux de verre sur les meurtrières.

La deuxième, c'était que cette pièce, bien qu'assez poussiéreuse pour les faire immédiatement éternuer, était propre. Du moins, nettement plus propre que le reste de la forteresse.

La cheminée, plus vaste que celle de la chambre en dessous, était équipée d'un crochet, d'une

bouilloire et d'une marmite en fer. D'évidence, la mère du baron avait dû prendre ses repas ici. On aurait même dit qu'elle y vivait : outre les habituels rouets et métiers à tisser et à tapisser, la pièce comprenait un lit clos, une armoire et deux malles.

Gwen ouvrit les portes du lit et découvrit que son tiroir inférieur dissimulait un matelas. On pouvait donc dormir à deux, ici, si nécessaire. L'armoire était vide, mais les malles contenaient des draps doux et propres, ainsi que des couvertures bien pliées, entre lesquelles étaient glissés des brins d'herbes aromatiques, destinés à éloigner les mites. Tout le linge était à la taille de l'étroit lit clos et du matelas en dessous.

— Hum..., dit Robin en regardant tour à tour sa maîtresse et le lit clos.

— Je crois que tu devrais faire ce lit tout de suite, dit Gwen d'un ton ferme, et monter mes malles ici. Il n'y a pas assez de place dans la chambre du baron, et, de toute façon, j'aimerais que mes affaires soient... en sécurité.

— Naturellement, dit Robin d'un air placide. Une fois qu'on aura passé un coup de balai, allumé un feu et mis de nouveaux joncs sur le sol, cette pièce sera parfaite. Je vais chercher de l'aide.

Ce fut donc Gwen qui fit les lits, en utilisant les draps trouvés dans les malles. Puis elle descendit chercher les sacs les moins lourds. Elle les avait tous montés et commençait à déballer ses affaires lorsque Robin réapparut, suivie d'une jeune fille et de deux garçons. La fille portait un panier de petit bois et un balai. Les garçons avaient apporté une grosse bûche chacun. Lorsqu'ils les eurent déposées dans la cheminée, Robin les envoya chercher les malles. Gwen disposa du bois dans la cheminée et balaya le sol tandis que la jeune fille partait chercher du feu et de l'eau.

Déjà réchauffée par le ménage, Gwen put bientôt allumer un feu, et constater que la cheminée tirait parfaitement.

Avant midi, la chambre avait repris une apparence confortable et bien tenue. La tapisserie de Gwen était tendue sur son cadre ; Robin avait réussi à trouver de la corde de lin pour le métier à tisser, et suffisamment de laine blanche pour faire un beau morceau de tissu. Tous les vêtements de Gwen étaient rangés dans l'armoire et le sol était recouvert d'une épaisse couche de joncs — vieux et secs, évidemment, mais propres. Robin avait trouvé et nettoyé une barrique qui avait autrefois contenu du vin ; à présent, celle-ci était placée sous la fenêtre et remplie d'eau pure. Les deux garçons s'étaient copieusement plaints de devoir monter des seaux d'eau jusqu'au dernier étage.

Robin redescendit une fois de plus aux cuisines, et revint avec du pain et des bols de soupe.

— Pas encore brûlée, dit-elle avec humeur. Mais c'était juste.

Le pain était rassis. Gwen le trempa dans son potage pour le ramollir, luttant contre le désespoir qui menaçait de la submerger.

— Que dit-on, en bas ? demanda-t-elle. A mon sujet.

A cet instant, un coup discret à la porte les fit toutes deux sursauter.

— Je vous prie de m'excuser, dit le seigneur Atremus, je ne cherchais pas à surprendre votre conversation, dame Gwenhyver. Mais je crois pouvoir vous apprendre ce que vous désirez savoir. Si, du moins, vous êtes certaine de vouloir l'entendre.

— Seigneur Atremus, articula Gwen, vous êtes le bienvenu. Je veux entendre tout ce que vous avez à me dire, car il semble que je me trouve confrontée à une tâche ingrate, sinon désespérée. Entrez donc.

A la fin de son maigre repas, Gwen avait une idée bien plus précise de la situation dans laquelle elle avait été jetée. A certains égards, le tableau était bien moins sombre qu'elle ne l'avait cru. Le délabrement et le déclin de la forteresse dataient de la mort du feu baron, six ou sept années auparavant. Avant cela, la mère de Brittanie avait correctement tenu la maison, puis, à sa mort, le sénéchal vieillissant avait fait de son mieux pour empêcher le chaos de s'installer. Mais, dès le jour où le baron actuel avait hérité de la forteresse, il avait installé la première de toute une série de maîtresses à la tête de la maison, et tout était allé à vau-l'eau.

— Donc, dit Gwen en reposant son menton sur son poing, il y a deux sortes de domestiques ici — ceux qui étaient au service des parents de Brittanie, et ceux que ses maîtresses ont engagés.

— Ou que le baron a lui-même engagés, précisa Atremus. C'est le cas de la plupart des hommes d'armes et des jeunes chevaliers.

— Mais ce n'est pas le vôtre ? intervint Robin.

Atremus se rembrunit.

— Non, demoiselle. Sur son lit de mort, l'ancien baron a demandé à ses hommes de confiance de jurer fidélité à son fils... et c'est ce que j'ai fait.

Gwen lança un regard d'avertissement à sa servante : celle-ci s'aventurait en terrain dangereux. L'honneur d'un chevalier était un sujet délicat.

— L'important pour moi, dit-elle, est de savoir si je peux espérer gagner le respect des domestiques les plus anciens, et me faire obéir d'eux.

— C'est sur eux, en effet, que vous devez vous appuyer. Et eux, à leur tour, pourront exercer leur autorité sur leurs subalternes, qu'ils appartiennent ou non à dame Ursula, approuva Atremus. Dans la cuisine, on se pose beaucoup de questions à votre sujet ; on se demande si vous êtes frêle ou apeurée, ou si vous ressemblez plutôt à l'ancienne baronne.

Gwen réfléchit un instant.

— Commençons par la cuisine, dit-elle.

Elle se leva en s'efforçant de dissimuler à Robin et à Atremus la douleur qu'elle ressentait.

— Les progrès seront rapides ; c'est donc par là qu'il faut commencer. Si nous réussissons à améliorer la qualité de la table, gageons que je gagnerai de nombreux alliés. On ne mène pas les hommes par la force, mais par l'estomac.

— Bien parlé, madame ! déclara Atremus. A présent, si vous voulez bien m'excuser...

j'ai déjà abusé de votre hospitalité.

— Jamais, dit Gwen chaleureusement.

Sur une impulsion, elle prit la main du chevalier, lui, à son tour, baisa la main droite de la jeune femme, puis se retourna et disparut. Même de dos, Gwen eut l'impression qu'il rougissait ; et elle aussi sentit son visage s'enflammer.

Mais elle ne s'attarda pas sur l'incident. Une tâche considérable l'attendait, et si elle souhaitait obtenir des résultats avant le dîner de ce soir, elle n'avait pas de temps à perdre.

Chapitre 4 :

Le soir venu, lorsque Gwen prit place sur l'estrade, elle était à la fois épuisée et satisfaite. Satisfaite car, si elle n'avait pas accompli de miracles, on notait tout de même une nette amélioration.

Elle avait craint, en arrivant dans la grande salle, escortée par Robin, de trouver Ursula à sa place. Mais la chaise de Gwen était vide : la rouquine occupait celle à laquelle on l'avait reléguée la veille. Le fauteuil de Brittanie était vide : le baron était parti chasser — autre chose que du gibier, murmuraient certains — et il n'était pas encore rentré.

Ses constants retards, avait appris Gwen, étaient en partie à l'origine de la désorganisation qui régnait dans la citadelle. On ne savait jamais à quelle heure le baron se mettrait à table, et il piquait des crises de rage si l'on commençait à dîner sans lui. Tout le contraire de son père, qui avait été d'une ponctualité absolue ; à l'instant où le soleil touchait l'horizon, ce dernier prenait place à table. Les cuisiniers s'y étaient habitués ; à présent, ils étaient incapables de se faire aux horaires irréguliers de Brittanie.

Mais Gwen, elle, savait s'en arranger. Son père aussi était rarement là au moment où son dîner était prêt, et ses cuisiniers avaient inventé des méthodes très astucieuses pour pallier la difficulté. Cet après-midi, elle en avait mis quelques-unes en pratique.

Le seigneur Atremus l'avait aidée en la présentant aux domestiques les plus anciens, et en la leur recommandant. La mère de Gwen, avait-il dit, était une maîtresse de maison si accomplie que sa fille ne pouvait que l'être également. Gwen avait rougi en entendant ces compliments, mais sa gêne avait été vite oubliée tandis qu'elle s'activait.

Ce soir-là, en entrant dans la grande salle, les habitants de la citadelle trouvèrent du pain sur la table — pas les grands tranchoirs de pain rassis dans lesquels on mangeait, mais des petits pains croustillants, de la taille d'un poing, tenus au chaud dans des linges propres. On avait eu le temps de les cuire avant le dîner, et Gwen avait ordonné qu'on en préparât désormais tous les soirs. Ces pains serviraient à occuper ceux qui attendaient, et à émousser leur appétit jusqu'à l'arrivée du baron. S'ils le désiraient, ils pouvaient tremper ces pains dans la graisse du chevreuil et du sanglier qui tournaient sur des broches dans la cheminée.

Le reste des plats avait été précuit, puis mis de côté ; les ultimes préparatifs se feraient au moment où le baron se mettrait à table. Ces plats étaient peu cuisinés et assaisonnés, mais au moins n'étaient-ils ni brûlés, ni crus, ni refroidis. En ce qui concernait le fromage moisi et les légumes fanés, Gwen n'avait rien pu faire.

Lorsque Brittanie fit enfin son apparition, on lui servit des petits pains et des tranches de venaison et de sanglier avec sa bière. Ce signal marqua le début du repas. Pendant qu'on mangeait du pain et de la viande, le reste des plats fut terminé et servi dans l'ordre de leur cuisson. Si Brittanie ne semblait rien remarquer, les autres faisaient visiblement la différence ; ils lançaient à Gwen des regards approbateurs, ou maussades au contraire. La jeune femme repéra les plus renfrognés, alliés probables d'Ursula, et résolut de se méfier d'eux.

Brittanie, quant à lui, s'empiffra comme d'habitude, nullement perturbé par l'ordre de ce repas où la viande était servie avant le potage. Il se contenta d'avalier tout ce qu'on lui présentait et d'ingurgiter des litres de bière.

Gwen, quant à elle, mangea son premier repas correct depuis qu'elle avait quitté la maison de son père. Elle espéra que Brittanie n'avait pas remarqué qu'elle disposait à présent de son propre verre. Celui-ci était rempli de bière additionnée de deux parts d'eau, ce qui la rendait presque buvable. Les divertissements furent plus ou moins les mêmes que la veille. Tout au long du repas, l'appréhension de Gwen au sujet de ce qui allait suivre ne fit que s'accroître.

Mais le dernier plat servi et terminé, Brittanie, absorbé par un combat de coqs, ne parut pas disposé à se retirer. Il y avait tellement de bruit dans la salle que Gwen ne réussit pas à attirer son attention ; aussi décida-t-elle de s'éclipser discrètement.

Pourvu qu'il ne soit pas furieux contre elle ! Heureusement personne ne sembla remarquer son départ... à l'exception du pauvre Atremus, qui la suivit des yeux jusqu'à l'escalier. Gwen continua à sentir son regard bien après qu'elle eut disparu de sa vue.

Arrivée dans la chambre de Brittanie, elle prit une brique qu'elle avait mise à chauffer dans l'âtre, et l'enfouit au fond du lit. Des courants d'air glacés faisaient vaciller les flammes dans la cheminée.

Ce soir, les choses n'allaient pas se passer comme la veille. Elle avait pris certaines précautions. D'abord, elle avait une petite éponge imprégnée de vinaigre et d'herbes, qu'elle enfouit profondément dans son corps. Ensuite, elle se déshabilla entièrement, afin de protéger ses vêtements — même si la

pensée des mains de son époux lui donnait des frissons — mais s'abstint de défaire ses tresses. Enfin, elle sortit la petite flasque d'alcool fort qu'elle avait dénichée au fond d'une réserve...

Cela l'aiderait à supporter les attentions du baron, jusqu'à ce qu'elle s'y habitue.

Elle avait mis d'autres herbes encore à macérer dans la flasque ; à présent, elle s'en versa un petit verre et l'avala d'un trait.

Le liquide était brûlant, et laissa au fond du verre une lie amère.

Ensuite, Gwen se précipita dans le lit réchauffé par la brique et, les couvertures remontées jusqu'au nez, elle attendit. Lorsque Brittanie se découpa enfin dans l'ouverture de la porte, l'esprit et les sens de Gwen étaient tout à fait engourdis.

Le baron, pour sa part, était suffisamment imbibé pour ne s'apercevoir de rien.

Quand il en eut terminé avec elle, il lui tourna le dos, comme la veille, et s'enroula dans les couvertures, la laissant meurtrie et pleine de colère.

Et, surtout, en proie à un accès de solitude inattendu, qui lui fit monter aux yeux ces larmes qu'elle avait juré de ne plus verser.

Lorsqu'elle fut de nouveau maîtresse d'elle-même, elle se glissa hors du lit, rassembla ses affaires, jeta une cape sur son corps nu et monta l'escalier jusqu'à la chambre de la tour. Sur le matelas, Robin dormait déjà. Gwen put se laver, enfiler une chemise douce et chaude, remettre l'éponge à tremper dans son récipient plein de vinaigre et d'herbes, calmer son corps endolori avec un onguent à l'armoise, puis grimper, épuisée, dans l'étroit lit clos. Et dormir, dormir enfin du sommeil profond dont elle rêvait depuis son départ, deux semaines auparavant — même si cela lui semblait plutôt un siècle.

Au matin, Robin la réveilla, puis commença le travail qui devait occuper les heures, et si possible l'esprit de Gwen : réinstaurer un semblant de civilisation dans la citadelle de Clawcrag. Ce fut une lutte de chaque instant, mais tous les jours apportaient de nouveaux alliés, à défaut de réels progrès matériels. Brittanie ne savait pas si elle disposait de quelque argent, en dehors de ses rentes et de sa dot qui appartenaient maintenant à son époux. Avec beaucoup de frugalité, et force marchandages, elle se procura des herbes médicinales et aromatiques, des aliments plus variés, et tout le nécessaire pour alimenter une petite officine. Ces choses ne se trouvaient pas au village, bien sûr, mais dans les campagnes alentour, on s'était donné le mot : Clawcrag avait une nouvelle maîtresse.

Deux jours après l'arrivée de Gwen, les colporteurs se pressaient déjà au portail, et la jeune femme avait donné l'ordre de faire entrer tous ceux qui vendaient des herbes ou des épices. Les domestiques abasourdis se virent envoyer dans les marais pour couper des joncs, et dans les champs pour récolter les restes rabougris de lavande et de romarin, avant qu'ils ne soient décimés par les premiers orages de l'hiver. Du lever au coucher, Gwen n'avait pas une minute de repos. Mais cela ne l'empêchait pas de remarquer tout ce qu'Atremus entreprenait discrètement pour lui faciliter la tâche, ainsi que ses

prévenances constantes qui étaient comme autant de fleurs jetées à ses yeux. Si un domestique se montrait insolent, ou refusait d'obéir à ses ordres, et si ses supérieurs ne le réprimandaient pas, Gwen pouvait être sûre qu'Atremus se chargerait de le faire. Il s'était assuré que les hommes d'armes la servent avec bonne humeur, même si, pour cela, il avait dû remplacer ceux qui étaient affectés à son entourage par le capitaine.

Grâce à de menues attentions et des interventions judicieuses, il aplanissait toutes les difficultés, et bientôt, vu les améliorations obtenues, chacun comprit qu'en coopérant avec Gwen, il œuvrait pour son propre bien.

Quand arriva le premier jour de ses règles — un épisode qui la soulagea tellement qu'elle passa une heure entière à pleurer —, la grande salle avait été nettoyée de fond en comble. Les joncs crasseux et recouverts de débris avaient été sortis et remplacés, les cheminées ramonées.

Ce jour tant attendu coïncida avec la première chute de neige. Conséquence malheureuse, le baron ne put partir à la chasse, ni même sortir de la citadelle.

A mesure que la neige s'entassait sur la route, sur le chemin de ronde et dans la cour, le regard de Brittanie devenait de plus en plus maussade ; bientôt il lança des regards noirs en direction de Gwen, comme si cela avait été sa faute. Installé dans son immense fauteuil au centre de la grande salle, il avait commencé à boire dès midi.

Gwen s'efforça de l'ignorer et de vaquer à ses occupations habituelles, se sentant blême, gonflée et disgracieuse. Au moins y avait-il dans la foule des visages un peu plus amicaux, à présent, même parmi les hommes d'armes. Comme prévu, la bonne chère lui avait valu un soutien que de belles paroles n'eussent jamais remporté. La salle se remplit avant l'heure d'hommes désœuvrés à cause de la neige. Le ciel s'assombrit à mesure que la tempête s'intensifiait.

Gwen fit signe aux serviteurs d'allumer les torches et de rajouter des bûches dans la cheminée. Mais, alors qu'elle supervisait la mise en place du repas, Brittanie sortit soudain de sa léthargie. Il se leva d'un bond et attrapa le bras de Gwen, l'agrippant si fort que ses doigts s'imprimèrent sur sa peau.

— Votre Grâce ! souffla-t-elle en réprimant un cri de douleur. Que vous...

Sans répondre, il l'entraîna de force vers l'escalier. Gwen essayait de suivre son allure, mais en vain, car elle était gênée par ses jupes, et le baron montait les marches deux à deux. Toute l'horreur de sa nuit de noces se rejouait : elle trébucha et tomba à plusieurs reprises, pour être brutalement remise debout et traînée vers la chambre.

Lorsqu'ils furent arrivés, le baron claqua la porte, tira le loquet, puis se tourna vers elle, furieux.

— Déshabille-toi ! aboya-t-il. Bon sang, si je ne peux pas sortir, je vais m'amuser un peu avec toi, même si on ne peut pas dire que tu fasses de gros efforts pour me plaire !

— Mais, votre Grâce... je...

Poussant un rugissement d'impatience, il la souleva, la jeta sur le lit et retroussa ses jupes. C'est alors qu'il s'aperçut de son état.

Cette découverte décupla sa rage. Pour la première fois, Gwen vit clairement de quoi il était capable.

— Sale garce stérile ! brailla-t-il. Pas bonne à culbuter, et pas capable de garder un enfant dans ton ventre ! Je vais t'apprendre, moi...

Du plat de la main, il la frappa en plein visage.

A moitié assommée, elle sentit à peine la pluie de coups qui suivit. Néanmoins, quand la colère du baron fut enfin apaisée, Gwen était meurtrie de la tête aux pieds, ses lèvres fendues et l'une de ses paupières gonflée et fermée. En le voyant soudain se dresser au-dessus d'elle, haletant, elle crut un instant qu'il allait la tuer. Mais il se contenta de la fixer du regard. D'un coup, il se dirigea vers la porte et l'ouvrit en grand.

— Dehors, gronda-t-il. Disparais ! Tu reviendras quand tu seras prête à me donner un fils.

Gwen ne se fit pas prier ; elle se précipita vers la porte et, sans trop savoir comment, monta jusqu'à sa chambre et se réfugia dans son petit lit. Mise au supplice par la douleur et le chagrin, elle se roula en boule et laissa libre cours à ses larmes.

Robin, la fidèle Robin, apparut avant même que Gwen ait pu l'appeler à l'aide.

En entendant le pas ferme de sa servante, Gwen se redressa sur les coudes et se tourna vers la porte. Sa vision était devenue floue. L'instant d'après, Robin lui agrippait les épaules, la tournait vers la lumière... et poussait un juron digne d'un charretier.

— Un seau de neige, vite ! dit-elle à quelqu'un qui se tenait sur le seuil.

Puis elle aida Gwen à se redresser.

— Que puis-je faire, madame ?

— De l'eau-de-vie.

Gwen était sur le point de s'évanouir ; jamais elle n'avait ressenti une telle douleur.

Robin lui apporta un verre de cet alcool amer dans lequel macéraient des herbes médicinales, et le lui mit entre les mains. Gwen aurait voulu l'avalier d'un trait, mais ses lèvres étaient tellement gonflées et meurtries qu'elle dut se résigner à boire lentement, attentive à ne pas en perdre une goutte.

— Et maintenant ? demanda Robin.

— Voici la neige, dit une voix d'homme à la fois hésitante et profondément choquée.

Si Gwen n'avait pas été aussi étourdie par la douleur, elle eût été terriblement gênée, car c'était Atremus. Et elle ne voulait pas qu'il sache ce qui lui était arrivé, craignant tour à tour qu'il ne se mette en colère contre Brittanie, ou, qu'au contraire, il ne se montre indifférent...

— Donnez-moi ce seau, et allez en chercher un deuxième, dit Robin d'un ton brusque, comme si le chevalier n'avait été qu'un simple domestique. Et passez aux cuisines prendre de la soupe.

— J'ai besoin... de me mettre au lit, dit Gwen d'une voix pâteuse.

— Laissez-moi vous aider, madame.

Robin lui ôta ses vêtements, lui laissant sa seule chemise, puis l'aida à se glisser sous les couvertures et lui apporta des briques chaudes. Précaution nécessaire car, l'instant d'après, elle remplissait des linges de neige tassée et les appliquait sur le visage contusionné de sa maîtresse. Gwen sentit le chaud et le froid s'affronter en elle

; incapable de bouger, elle se força néanmoins à rester consciente.

— Je vais le tuer, marmonna Robin en appliquant de nouvelles compresses de neige sur son visage.

— Non, dit Gwen d'une voix éteinte.

Elle devait lutter pour prononcer chaque mot.

— Dans le monde des hommes, nous n'avons aucun moyen de l'atteindre sans périr...

Je t'interdis d'essayer. Reste hors de sa vue, fais attention quand tu parles ; ne fais pas entendre ta voix. Je ne veux pas qu'on découvre ta véritable nature. Souviens-toi que nous n'avons aucun droit à la vengeance... seulement à la justice.

— Nous allons tout de même commencer à...

— Peut-être, dit Gwen à voix basse. Mais je n'en suis pas encore sûre. Rappelle-toi la loi du triple revers, Robin. Si nous agissons de façon injuste, cela se retournera trois fois contre nous.

— Au moins, commençons à nous préparer, insista Robin.

Sa voix avait baissé d'une octave, tant elle était furieuse.

— Nous pouvons commencer, en effet, concéda sa maîtresse.

Elle essuya du bout des doigts une goutte d'eau glacée qui coulait sur sa joue.

— Demain, Robin, demain. En attendant, fais attention à ta voix.

La servante émit un petit grommèlement de satisfaction, puis se tut. Elle changea les compresses

froides, aida Gwen à manger sa soupe et lui apporta un autre verre d'eau-de-vie. Cette deuxième dose eut enfin l'effet désiré : celui de plonger la jeune femme dans l'inconscience.

Le lendemain, elle ne quitta pas la tour. Son visage avait dégonflé, mais elle n'avait pas envie d'affronter les regards curieux des gens de Brittanie. Elle craignait qu'en son absence, l'organisation précaire qu'elle avait réussi à mettre en place ne s'écroule, mais elle fut agréablement surprise de voir apparaître tout un cortège de domestiques, venus de leur propre initiative prendre les ordres de leur maîtresse. Il s'agissait surtout des plus anciens, ceux qui avaient été au service des parents de Brittanie.

Gwen prit soin de rester dos à la fenêtre, à contre jour ; précaution inutile, car aucun des domestiques n'osait la regarder en face. Personne ne voulait voir ce que le baron lui avait fait — mais tous le savaient et, manifestement, en avaient honte.

Robin lui montait ses repas sur des plateaux. A midi, la gentille attention d'un cuisinier toucha profondément Gwen : celui-ci lui avait préparé un flan. Ce n'étaient pas les œufs qui manquaient, bien sûr, dans la citadelle, mais quelqu'un avait dû affronter la neige et s'aventurer jusqu'au village pour trouver de la crème. Gwen savoura cette preuve de sollicitude avec une immense gratitude.

A part dormir et donner des instructions aux domestiques, elle passa la plus grande partie de la journée à établir un inventaire des choses cachées dans les fonds secrets de ses malles, et à relire des notes manuscrites dans un petit carnet relié en cuir.

Il n'y avait aucun miroir dans la citadelle, même pas un morceau de métal poli ; elle se fit donc une idée de son apparence d'après les descriptions de Robin. A la fin de la journée, elle se sentit capable d'ouvrir les deux yeux et de manger autre chose que de la soupe et du flan.

Robin fut donc dépêchée aux cuisines, d'où elle revint avec du pain, de la viande rôtie, de la compote de pommes au miel, et une nouvelle.

— Ursula, annonça-t-elle, a pris votre place à côté de votre mari.

— Grand bien lui fasse, rétorqua Gwen. Qu'elle prenne donc ma place à table. Et dans son lit. Elle aura beau se démener, elle ne sera jamais une dame, ni l'épouse légitime du baron.

— A moins que..., dit Robin d'un ton sinistre.

— C'est pour cela que nous commençons les préparatifs. Si notre cause est juste, nous le saurons, et nous pourrions agir dès que nécessaire.

Gwen ne dit rien de plus, et Robin se garda bien de l'interroger davantage. Gwen mangea son dîner en silence, mâchant avec précaution à cause de sa mâchoire endolorie. Puis sa servante et elle attendirent.

Elles attendirent que la nuit tombe sur la citadelle, que le silence s'installe et que tous soient

endormis, particulièrement les occupants de la chambre du dessous. Alors, seulement, Gwen fit un signe à Robin ; celle-ci se leva sans un bruit, se glissa jusqu'à la porte et enclencha le loquet.

Ensemble, elles rangèrent tous les meubles contre les murs et poussèrent d'un côté les joncs qui recouvraient le plancher. Elles ouvrirent les deux grandes malles, les vidèrent de leur contenu et en retirèrent les doubles fonds. De la première, Gwen sortit un petit rouleau de corde noire. Elle attacha une craie à un bout de la corde, tendit l'autre extrémité à Robin, et traça sur les dalles de pierre un cercle de neuf pieds de diamètre. Puis elle s'installa dans un coin avec un mortier, un pilon, et quelques flacons mystérieux. Ce n'étaient pas tant les ingrédients qui comptaient —

même si certains étaient fort rares, et sans doute impossibles à obtenir ici — mais plutôt les paroles que Gwen chuchotait en les broyant.

Une heure plus tard, à genoux sur le sol, Robin et elle repassaient soigneusement, avec une peinture très spéciale, le contour du cercle tracé à la craie.

Robin passait la première couche ; derrière elle, Gwen s'assurait qu'aucune fente, aucune rugosité n'échappait au pinceau. Tout en travaillant, elle murmurait des incantations inaudibles. En séchant, la peinture prendrait une teinte à peine plus foncée que celle de la pierre ; ainsi, même si quelqu'un écartait les joncs d'un coup de pied, il ne se douterait de rien ; mais si le sol était complètement découvert, le cercle apparaîtrait clairement.

Elles firent le tour du cercle, puis élargirent le contour du cercle pour en faire une bande large d'un pouce. Lorsqu'il ne resta plus une goutte de la peinture que Gwen avait préparée, elles laissèrent sécher leur travail une heure ou deux. Puis elles éparpillèrent de nouveau les roseaux sur le sol et remirent les meubles à leur place.

Au matin, lorsque la peinture serait tout à fait sèche, il serait impossible de l'enlever sans décaper le sol en pierre.

Gwen avait fait de son mieux pour dissimuler à Robin combien elle souffrait. Elle pouvait encore sentir chacun des coups qu'elle avait reçus. Une fois leur travail nocturne achevé, elle se laissa choir dans son petit lit, laissant Robin ranger la pièce, remettre les doubles fonds dans les malles, lever le loquet et éteindre les lampes. Si elle n'avait pas eu aussi mal, elle se serait aussitôt endormie ; mais elle resta longtemps éveillée, à boire sa potion et à regarder Robin s'agiter. Lorsque la pièce fut parfaitement en ordre, la servante éteignit les lumières, puis Gwen l'entendit s'installer dans son lit-gigogne.

Elle crut d'abord qu'elle ne dormirait pas de la nuit, tant l'entreprise qu'elle venait d'amorcer était grave, mais finalement, le sommeil l'emporta.

A présent, Gwen n'avait aucun mal à distinguer ses amis de ses ennemis, ni à reconnaître ceux qui désapprouvaient Brittanie mais craignaient de le montrer. Ces derniers, ainsi que les alliés de Gwen, faisaient comme si de rien n'était, feignant de ne pas remarquer les ecchymoses qui recouvraient son visage. Les autres, ceux qui étaient ravis de la voir punie, arboraient des sourires sournois sur son

passage.

Néanmoins, bien que l'attitude de Brittanie ait pu apparaître à tous comme un désaveu à son égard, personne, jusqu'à présent, ne s'était ouvertement rebellé contre elle. Sans doute grâce à l'attitude du personnel de cuisine : la première fois qu'un valet avait arboré un sourire insolent en présence de Gwen, le cuisinier lui avait décoché un grand coup de louche derrière la tête. Depuis, tous se hâtaient d'obéir aux ordres de leur maîtresse.

Aux repas, Ursula occupait la place de Gwen, à côté du baron. Plutôt que de chercher la confrontation, Gwen prenait donc désormais ses repas dans sa chambre.

Et après tout, songeait-elle, ce n'était pas si mal : elle n'avait plus à supporter les mauvaises manières de Brittanie, les cris et les bagarres, les combats de coqs et de chiens. Quant à ses devoirs d'épouse, une fois ses règles finies, elle avait de nouveau fait en sorte de s'en acquitter. Elle s'était consciencieusement présentée dans la chambre à coucher du baron... pour y trouver Ursula.

Depuis le seuil de la porte, elle avait regardé l'intruse avec gravité. Indolemment appuyée contre les oreillers, entièrement nue, celle-ci avait eu un sourire malicieux puis, laissant retomber les couvertures, avait rejeté la tête en arrière pour exposer fièrement sa poitrine. Ses seins étaient beaucoup plus gros que ceux de Gwen, et ils commençaient à tomber un peu. Refusant de se laisser intimider, Gwen avait pris un air aussi insolent que sa rivale et examiné le corps de cette dernière d'un regard froid et critique. Pour autant qu'elle pût en juger, les jours d'Ursula étaient comptés. Soit celle-ci tomberait enceinte et serait congédiée, soit elle devrait céder sa place à une femme plus jeune, avec un corps plus ferme et le charme de la nouveauté. Selon la rumeur, de très nombreuses femmes avaient précédé Ursula dans le lit de Brittanie, et d'autres la suivraient... sauf si la rouquine se révélait plus maligne que Gwen ne le pensait. Mais, quoi qu'il arrivât, Brittanie ne pouvait avoir qu'une seule épouse légitime.

Face à Ursula, elle ne chercha donc pas à dissimuler le train de ses pensées et celle-ci dut en deviner une partie, car sa satisfaction laissa place à une irritation maussade teintée d'une légère appréhension.

Quelques instants plus tard, Brittanie se découpa dans la porte. Voyant sa femme et sa maîtresse s'affronter du regard, il partit d'un grand éclat de rire.

— Sors un moment, femme, dit-il à Ursula. Nous n'en avons pas pour longtemps.

Ursula sourit avec suffisance, se glissa hors du grand lit, et, après s'être entourée d'une couverture, fit une sortie théâtrale. Brittanie claqua la porte derrière elle, mais Gwen se doutait qu'Ursula n'était pas très loin ; sans doute les espionnait-elle par une fente de la porte. Par bonheur, les attentions du baron furent très brèves. Il ne lui demanda même pas de se déshabiller, se contentant de l'étendre sur le lit et de soulever ses jupes. Il semblait éprouver envers elle une colère si intense qu'elle le consumait entièrement. Gwen, pour sa part, était endurcie par la haine et le dégoût.

Son serment de mariage la liait à cet homme, mais elle ne consentirait jamais à lui donner autre chose que son corps.

Quand il eut terminé, il se redressa et la regarda avec mépris.

— Présente-toi ici tous les soirs où tu seras en état, dit-il avec un mauvais rictus. Tu verras que je te planterai un enfant dans le ventre avant longtemps. Mais je ne vois pas pourquoi je passerais les nuits d'hiver avec un bout de bois glacé. Rentre dans ta cellule de nonne, je n'ai plus besoin de toi.

— Oui, Votre Grâce, dit Gwen d'un ton neutre.

Elle se releva, mit de l'ordre dans ses vêtements et sortit.

Ursula attendait sur le palier. En voyant Gwen apparaître, elle eut un rire moqueur.

Mais celle-ci n'en connut aucune amertume : pour une fois, Brittanie n'avait pas fait preuve de violence et, avec toutes les précautions que Gwen avait prises, il lui faudrait un miracle pour réussir à l'engrosser.

Plus tard, elle s'étonna qu'il ne l'ait pas mise en garde contre le danger qu'il y aurait pour elle à prendre un amant... Cela ne lui avait sans doute pas traversé l'esprit ; il ne devait pas s'imaginer qu'un homme pût la trouver séduisante. De toute façon, si elle s'aventurait à le tromper, des langues bien pendues s'empresseraient de la dénoncer au baron, et elle serait exécutée. Brittanie n'avait aucun souci à se faire.

Aussi devait-elle veiller à ne pas lui fournir de motifs d'accusation. Gwen résolut aussitôt de ne jamais recevoir d'hommes dans ses appartements sans chaperon, et de laisser toujours la porte ouverte.

Les jours passèrent. Ursula se contentait d'usurper la place de Gwen à table et dans le lit de son mari ; visiblement, elle ne tenait pas à assumer les responsabilités de maîtresse de maison qu'elle lui abandonnait volontiers. D'ailleurs, même les ennemis de Gwen ne semblaient pas vouloir lui contester ce droit. Était-ce Ursula qui en avait décidé ainsi ? Sans doute, car si Brittanie était aveugle aux changements en œuvre autour de lui, sa maîtresse devait sans doute apprécier le luxe dont elle jouissait à présent. Les cheminées ne fumaient plus, l'air s'était réchauffé, la nourriture était meilleure, et l'odeur de fumier avait disparu. Malgré tous ses défauts, Ursula n'était pas assez sotte pour tuer la poule aux œufs d'or, même si celle-ci était sa rivale et son ennemie.

Chapitre 5 :

Une routine quotidienne s'installa peu à peu dans la citadelle, tandis que, de plus en plus, le mauvais temps confinait les habitants à l'intérieur. Dans ces circonstances, Gwen était tout naturellement amenée à croiser plus régulièrement le seigneur Atremus.

D'une certaine façon, la situation de ce dernier était semblable à la sienne. Parmi les chevaliers, les plus jeunes — en nette majorité par rapport aux anciens — le traitaient avec un mépris non dissimulé. Mais les plus âgés lui vouaient un respect immense, bien qu'il fût plus jeune que Gwen ne l'avait d'abord pensé. Par ailleurs, lorsqu'ils avaient besoin d'aide ou de conseils, tous les pages et les

écuyers, sans exception, préféreraient s'adresser à lui plutôt qu'à leur maître. C'était vraiment très curieux. Au début, Gwen avait pensé qu'Atremus était le sénéchal de la citadelle, chargé de maintenir l'ordre et la discipline parmi les jeunes recrues, mais ce n'était pas le cas. Il n'y avait pas de sénéchal à Clawcrag, mais seulement un intendant qui gérait les terres du domaine. Si Atremus veillait sur ces jeunes garçons, ce n'était pas par devoir, mais par pur altruisme.

Quand l'un d'entre eux était accablé par une tâche supérieure à ses forces, Atremus envoyait quelqu'un de plus âgé à la rescousse, tout en s'arrangeant pour que personne ne fût ni humilié ni froissé. Gwen, pour sa part, ne pouvait s'empêcher de penser que c'était au seigneur des lieux, non à son chevalier, d'assumer ces responsabilités.

Gwen avait remarqué une autre étrangeté. Bien qu'il y eût de nombreux membres du clergé à la table du baron, celui-ci négligeait complètement les rituels sacrés. La minuscule chapelle de la citadelle était presque toujours déserte : Gwen et Robin n'y rencontraient que des domestiques très anciens et le seigneur Atremus. Le gros prêtre marmonnait rapidement la messe, comme s'il avait hâte d'en avoir fini. Gwen se demandait souvent si ce prétendu serviteur de Dieu n'était pas un charlatan qui avait trouvé à Clawcrag une place en or.

Le jour de Noël fut des plus ordinaires : pas de cadeaux, pas de chants, pas de messe de minuit. Il aurait pu s'agir de n'importe quel autre jour de l'année. Gwen pensa d'abord qu'elle s'était trompée, mais les étoiles confirmèrent qu'elle avait raison. Robin et elle s'échangèrent de petits cadeaux, et l'on s'en tint là.

Sauf que, le lendemain de Noël, quand Gwen eut de nouveau la certitude de ne pas être enceinte, Brittanie la battit pour la deuxième fois. Et si son mari ne fut pas aussi brutal, c'était parce que Gwen avait pris ses précautions. Au dîner, elle avait fait servir de la bière chaude parfumée auxépices, lesquelles masquaient le goût de l'eau-de-vie qu'elle avait glissée dans la coupe du baron. Si bien que, lorsqu'il s'aperçut de l'état de Gwen, il était déjà fin soûl, et la moitié de ses coups passèrent à côté de leur cible.

A la fin, alors qu'il tentait d'asséner à sa femme un dernier coup, il perdit l'équilibre et s'écrasa à plat ventre sur son lit, où il se mit à ronfler comme un porc. Avant de le quitter, Gwen pensa distraitement qu'Ursula n'en tirerait pas grand plaisir, ce soir-là.

Elle monta les escaliers d'un pas rapide, contrairement à la fois précédente.

Néanmoins, elle avait de nouveau un œil poché et la lèvre fendue. Lorsqu'elle l'aperçut, Robin rougit de colère et de consternation.

En prévision des événements, les deux femmes avaient préparé un seau de neige.

En fulminant, la servante remplit des linges propres de poignées de neige.

— Il est temps de faire quelque chose, vous ne croyez pas ? dit-elle à Gwen.

Celle-ci n'avait pas prononcé un mot depuis son arrivée, sauf pour remercier Robin de ses soins.

— Pas encore, répondit-elle en pressant le linge contre sa lèvre gonflée.

Robin bouda tout le reste de la soirée, mais ne refusa pas de prendre part aux travaux de la nuit. Le diagramme peint au sol progressait lentement mais sûrement.

Quoi que Gwen décidât en fin de compte, le dessin devait être parfait, sans quoi les conséquences pouvaient être désastreuses. Elle préférait donc prendre son temps et éviter les erreurs. Le cercle extérieur était achevé depuis longtemps. Après avoir trouvé le Vrai Nord, Gwen avait divisé le cercle en quatre quartiers permettant de tracer un carré parfait. La veille au soir, on avait achevé de dessiner un cercle à l'intérieur de ce carré. Cette nuit-là, elle s'attela au pentacle à l'intérieur du petit cercle. Une fois que tous les tracés seraient en place, le véritable travail pourrait commencer. Un travail que seule Gwen devrait accomplir ; même avec la meilleure volonté, Robin ne pourrait rien faire pour l'aider. Car la véritable magie exigeait non seulement du savoir-faire, mais aussi du talent. Nombreux étaient ceux qui, malgré des années d'apprentissage, ne réussissaient jamais à jeter un sortilège. A l'inverse, de très rares personnes parvenaient parfois à invoquer la magie sans l'avoir jamais étudiée... Mais, en général, ils payaient pour l'avoir fait un prix très élevé.

Lorsque le diagramme au sol fut complété par des signes disposés aux angles du carré et du pentacle, il fallut tracer d'autres pentacles sur les murs. Ces dessins-là, toutefois, furent peints au blanc d'œuf, n'exigeant pas autant de soin. Gwen les dessina à l'aide d'une ficelle plutôt que d'une craie, pour éviter de laisser une trace visible. Cela lui rappela sa mère : elle aussi veillait tard dans la nuit, dessinant des pentagrammes lorsqu'elle croyait que personne ne l'observait. Elle aussi s'appelait Gwenhyver. Elle aussi avait les yeux verts et les cheveux dorés...

Le père de Gwen avait obstinément fermé les yeux sur les secrets de sa femme. Il l'aimait passionnément, et craignait que ses activités ne soient liées aux ténèbres et aux maléfices ; aussi avait-il préféré les ignorer. Pour cette raison, il n'avait jamais su que sa femme était morte pour les protéger, lui et sa petite fille. Mais Gwen, elle, le savait. Et elle était la digne héritière de sa mère. D'ailleurs, elle aurait été ravie de trouver en Bretagne un homme tel que son père... Au fait, se demanda-t-elle, pourquoi son époux agissait-il ainsi ? Comment devenait-on une brute qui bat sa femme, se comporte comme un animal et laisse sa maison dégénérer ?

A en croire la rumeur, les parents du baron avaient été des gens honnêtes et respectables ; les propos des domestiques semblaient le confirmer. Bretagne, il est vrai, avait assez peu vécu avec les siens. Né alors que ses parents étaient déjà âgés, il avait été élevé par un seigneur voisin, tandis que son frère aîné se préparait à hériter de Clawcrag. Lorsque celui-ci était mort d'une fièvre subite, les parents de Bretagne l'avaient fait revenir, mais il était déjà adulte. Était-ce dans son foyer adoptif que le mal avait été fait ?

A moins qu'il n'y eût quelque vérité dans les histoires d'ensorcellement... Aux yeux de Gwen, le baron paraissait être une créature du diable. Mais Dieu seul pouvait le savoir...

Ces pensées tournèrent dans sa tête tandis qu'elle œuvrait en compagnie de Robin.

Lorsque cette dernière commença à bâiller, Gwen l'envoya au lit et poursuivit seule les préparatifs. Elle préférait la solitude au silence réprobateur de sa servante ; elle craignait en effet de s'emporter et de laisser échapper des paroles qu'elle regretterait plus tard. Elle comptait rester au lit, le lendemain matin, jusqu'à ce que la douleur se fût dissipée. Elle avait donné à l'avance ses ordres aux domestiques, avant d'aller s'entretenir avec Brittanie. A leurs regards, elle avait compris qu'ils savaient comme elle ce qui allait suivre.

A présent, elle avait besoin d'une bonne dose de vin et d'infusion de saule. Puis elle se mit au lit et ferma les volets du placard depuis l'intérieur, pour ne pas être réveillée par la lumière du jour. Mais le sommeil ne vint pas. Et une fois qu'elle fut étendue, son œil poché et sa tête meurtrie lui firent encore plus mal qu'avant.

Alors, sachant que Robin dormait, et que les portes du lit étouffaient les bruits, elle éclata en sanglots. C'était la première fois depuis son arrivée dans la citadelle qu'elle s'abandonnait aussi totalement au chagrin.

Que de déceptions, depuis son arrivée ! Tant d'espoirs perdus ! Tant d'efforts fournis... et pour quoi ? Son mari ne se distinguait d'Anghus que par un seul aspect : il n'était pas magicien. Dire qu'elle avait été si déterminée à faire réussir leur mariage !

Si son époux avait montré la moindre gentillesse, la moindre attention, s'il avait montré le moindre intérêt pour autre chose que sa propre personne et ses propres désirs, elle se serait battue pour trouver le chemin de son cœur.

Mais tout cela était vain, terriblement vain. Le destin avait sûrement une raison pour lui infliger de pareilles épreuves. Gwen était forcée de le croire, sous peine de perdre la tête. Mais pourquoi devait-elle souffrir autant ?

Serait-ce ainsi pour le restant de ses jours ? Passerait-elle sa vie tout entière à être battue, à subir des accouplements brutaux et sans amour, à lutter pour ne jamais porter d'enfant, à travailler comme une esclave dans le domaine sur lequel elle aurait dû régner ?

Elle pleura longtemps, son âme meurtrie tendue désespérément vers le ciel dans l'attente d'une réponse, jusqu'à ce que finalement, à bout de larmes, elle finisse par se calmer, vidée d'émotions, écrasée de solitude.

Il lui sembla alors que si une réponse devait venir, elle viendrait à ce moment-là.

Mais il n'y avait rien d'autre que le bruit du vent hurlant dans les crevasses des murs, gémissant comme la pauvre âme perdue qu'elle était devenue. Et finalement, le sommeil l'emporta.

Elle fut réveillée par deux voix : celle de Robin et une voix d'homme étouffée.

Certainement pas celle de Brittanie, car le baron était incapable de parler bas, tandis que l'inconnu s'exprimait à mi-voix, sur un ton modéré. Gwen se demanda si ce n'était pas le cuisinier venu chercher des instructions. Quoi qu'il en soit, Robin ne jugea pas utile de réveiller sa maîtresse, et Gwen sombra de nouveau dans un sommeil profond.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle se sentit nettement plus reposée. La chambre était déserte, mais Robin avait disposé sa robe sur une chaise devant le feu. Gwen se sentait courbaturée et endolorie, et l'une de ses paupières lui semblait gonflée, mais elle se portait beaucoup mieux qu'après la première correction administrée par le baron.

Une rapide toilette à l'eau glacée acheva de la réveiller, puis elle enfila rapidement sa robe. Quelques instants plus tard, alors qu'elle était installée à son métier à tisser

— elle n'avait pas eu le courage de se pencher sur les détails minuscules de sa tapisserie — Robin fit son entrée, chargée d'un plateau de victuailles.

— Brittanie a une mine pitoyable, ce matin, annonça-t-elle avec satisfaction. On dirait qu'il a été foudroyé. Il a passé la matinée au lit ; maintenant, il est affalé dans la grande salle. Il se plaint de son crâne, et il ne peut rien avaler que du pain sec.

Évidemment, il n'a pas pensé que cela pouvait venir de la bière...

— C'est classique, dit Gwen.

Elle vint s'installer près du feu, et prit un bol de soupe et une tranche de pain sur le plateau.

— A quoi attribue-t-il son malaise, puisque l'alcool est hors de cause ?

— Aux anguilles. Il jure de ne plus jamais toucher aux tourtes d'anguilles.

Gwen haussa les épaules.

— C'est lui qui en avait demandé. Il faut croire que cela ne réussit pas à son estomac fragile.

— Apparemment, dit Robin d'un ton tout aussi neutre. Quant aux autres nouvelles...

Le seigneur Atremus s'est présenté ici juste après le petit déjeuner. Vous dormiez encore. Il voulait vous offrir son cadeau de Noël. Il m'a posé une question bizarre : il voulait savoir si vous aviez honoré votre vœu, celui *de* forcer votre père à vous apprendre les échecs. Il reviendra cet après-midi.

— Vraiment ?

Cette nouvelle éveilla chez Gwen une vive curiosité. Elle se souvenait parfaitement, en effet, de l'époque où elle avait fait ce vœu... Son père et Atremus passaient de longues heures devant leur échiquier, ignorant tous ceux qui les entouraient — y compris la petite fille impatiente qui avait envie

qu'on lui raconte des histoires... Un jour, elle avait déclaré au chevalier qu'elle obligerait son père à lui apprendre à jouer ; ainsi, lors de la prochaine visite d'Atremus, ce serait avec *elle* qu'il passerait l'essentiel de son temps.

Il était curieux, cependant, qu'Atremus s'en soit souvenu. Et qu'il veuille lui faire un cadeau. Que pouvait-il avoir trouvé à lui offrir ?

— Cherche la chemise que j'ai cousue avant le départ, dit-elle subitement à Robin.

C'était une magnifique chemise de lin, cadeau de mariage destiné à Brittanie. Il allait sans dire qu'elle n'avait plus songé à la lui offrir. Elle la donnerait à Atremus. La garde-robe du chevalier était en piteux état : il avait certainement besoin d'une chemise neuve, et puisqu'il lui offrait un cadeau, elle voulait en faire autant.

Le visage de Robin s'illumina d'un sourire malicieux.

— Avec plaisir, madame.

Elle fouilla dans une malle et en sortit un petit paquet entouré d'un ruban coloré.

Après avoir terminé son repas, Gwen retourna à son tissage, et s'oublia bientôt dans le passage hypnotique de la navette et le son mat du peigne. Cette étoffe de laine sergée serait également destinée, décida-t-elle, au chevalier Atremus. On lui taillerait une tunique, ou quelque chose d'équivalent. C'était une honte que Brittanie négligeât à ce point la tenue de ses chevaliers... particulièrement celle d'Atremus, le plus digne d'entre tous.

Devant son métier à tisser, Gwen était perdue dans ses souvenirs. Souvenirs des jours heureux où sa mère était encore en vie, où Atremus était toujours le bienvenu à leur table... C'était curieux : à l'époque, il lui paraissait aussi vieux que son père. Mais aux yeux des enfants, tous les adultes ont le même âge. Se pouvait-il qu'Atremus eût d'abord été l'écuyer de son père, avant d'être nommé chevalier par ce dernier ? Il était certainement beaucoup plus jeune, même si les années ne l'avaient guère épargné.

Le chevalier se présenta au milieu de l'après-midi. Il tapota poliment sur l'encadrement de la porte ouverte, puis attendit que Robin s'avance pour le recevoir.

Gwen posa sa navette sur la chaîne et se retourna vers lui. Il portait un panier et un objet encombrant, entouré d'un linge, sous le bras.

Apercevant son œil meurtri, il détourna rapidement le regard ; Gwen fut un peu chagrinée par cette démonstration d'indifférence.

— Madame, dit-il de sa voix douce et profonde, je vous prie de pardonner mon retard, mais je ne suis plus aussi habile qu'avant. Il m'a fallu plus longtemps que je ne pensais pour fabriquer ce petit cadeau.

Gwen oublia son amertume, tant sa curiosité était vive.

— Je vous en supplie, seigneur Atremus, montrez-le moi ! Je suis impatiente comme une enfant...

Il sourit et fit un signe à Robin.

— Demoiselle, avancez-nous cette petite table et ce tabouret.

Robin posa le tabouret près de celui de Gwen et disposa la table entre sa maîtresse et le chevalier. Alors, seulement, Atremus s'assit et déballa son cadeau. C'était un échiquier marqueté en noyer et bouleau. Il fouilla dans le panier et en sortit de magnifiques pièces taillées dans les mêmes bois.

Gwen partit d'un rire joyeux, son premier rire depuis qu'elle avait mis le pied dans la citadelle.

— Ce jeu est superbe, seigneur Atremus ! Comment pourrai-je jamais vous remercier ?

— En faisant tous les jours une partie ou deux avec moi, madame, répondit le chevalier, l'air ravi. Personne ne joue, ici, et l'habileté de votre père me manque. On se lasse vite des jeux de dés et de cartes, surtout quand on n'a pas grand-chose à miser.

Il semblait résigné à sa pauvreté, au point d'en plaisanter. Gwen en fut gênée pour lui.

— Alors, j'espère que vous ne perdrez pas mon cadeau au jeu, dit-elle.

Et, plus heureuse que jamais, elle fit un petit signe à Robin. Sa servante apporta le petit paquet et le présenta à Atremus. Celui-ci déplia, médusé, ce qu'il devait prendre pour un simple morceau d'étoffe.

— Grands dieux ! s'exclama-t-il enfin avec un mélange de plaisir et de surprise. Mon cadeau n'est rien, comparé au vôtre...

— Bah ! Je pense que les deux ont demandé autant de travail, dit-elle, secrètement ravie de sa réaction. Allons, assez de compliments. Nous allons mettre à profit votre cadeau. Mais je vous préviens, avant de quitter la maison de mon père, je gagnais trois parties sur cinq.

Ils jouèrent jusqu'à la fin de l'après-midi. Malgré ses fanfaronnades, Gwen ne remporta pas la partie. Atremus aurait sans doute gagné s'il n'avait sous-estimé son adversaire au début du jeu ; il fut mis en échec et ne put s'en extraire qu'en sacrifiant un chevalier.

— Décidément, j'ai trouvé un adversaire à ma mesure, dit-il lorsque tous deux eurent déclaré forfait.

Il adressa un clin d'œil à Gwen.

— J'aurais dû me méfier davantage de ce joli visage. Je crois, madame, que nos après-midi vont nous sembler moins longs, à présent.

— Mais... je ne peux pas négliger mes devoirs, dit-elle avec réticence. Si je suis restée dans ma

chambre cet après-midi, c'est seulement parce que... parce que je suis souffrante.

D'un coup, une idée lui vint à l'esprit.

— Venez dîner avec nous. Robin apportera suffisamment de nourriture pour trois, et nous jouerons en mangeant. L'ambiance de la grande salle ne vous manquera guère ; vous avez toujours préféré les divertissements aux jeux sanguinaires, et la conversation aux bagarres.

— Vous avez entièrement raison, madame, soupira Atremus. Et mon absence ne gênera personne... Mais je ne veux pas vous gêner...

— Pas du tout.

— Alors, je prendrai ma revanche dès ce soir. Atremus se leva, s'inclina et sortit.

Longtemps après son départ, Robin fixait encore la porte vide. Enfin, elle déclara lentement :

— Si seulement il avait pu être celui pour qui vous l'aviez pris...

— Chut ! coupa Gwen, alarmée.

Et, d'un mouvement de tête, elle indiqua la porte ouverte. Robin se mordit la lèvre.

Une ombre passa-t-elle dans l'escalier obscur ? Gwen en eut l'impression, mais elle n'entendit aucun bruit de pas. Ce pouvait être un chat, un chien, ou un effet de son imagination. Cependant, on n'était jamais trop prudent, ici. Les règles qu'elle s'était fixées dès le départ étaient des plus strictes : ne jamais rester sans chaperon, laisser toujours la porte de sa chambre entrouverte, sauf la nuit. Si elle n'avait pas arrêté Robin à temps, sa servante aurait sûrement clamé tout haut ce que Gwen pensait secrètement : à savoir que si elle avait épousé le seigneur Atremus au lieu de Brittanie, elle serait aujourd'hui une femme comblée.

Déclaration qui aurait pu avoir de graves conséquences, au cas où on l'aurait entendue. Après tout, en dépit de son indifférence affichée, il était possible que le baron la surveillât de près. Ce qui n'aurait guère été étonnant ; même s'il n'avait aucun sentiment pour elle, elle était son bien, et Brittanie était particulièrement jaloux de ses possessions. Peut-être faisait-il verrouiller la porte de sa chambre depuis l'extérieur, toutes les nuits. Si des domestiques levaient le loquet à l'aube, avant le réveil des deux femmes, elles ne risquaient pas de s'en apercevoir. Si tel était le cas, son époux lui rendait, sans le savoir, un fier service.

Gwen envoya Robin dans la cuisine pour s'assurer que tout s'y déroulait sans accroc. Sa servante revint bientôt lui raconter les malheurs du cuisinier pour le dîner du soir, tout allait bien, mais Brittanie persistait à rendre la tourte aux anguilles responsable de sa gueule de bois. Ursula, quant à elle, boudait ; Robin et Gwen n'eurent aucun mal à deviner pourquoi. La nuit avec le baron n'avait pas dû être une partie de plaisir, et la suivante ne vaudrait sans doute pas mieux.

Plus tard, Robin redescendit dans la cuisine ; à son retour, le seigneur Atremus la suivait de près, l'aidant à porter un dîner pour trois. Gwen en fut profondément touchée. Atremus n'était pas obligé de s'embarrasser ainsi ; Robin n'était qu'une domestique, après tout. Il aurait fort bien pu la laisser se débrouiller seule.

On installa l'échiquier près de la cheminée, pour jouer à la lumière du feu, tout près d'une table chargée de victuailles. Comme la fois précédente, Robin les regarda jouer avec intérêt, mais sans comprendre les règles.

Cette fois, sachant quel partenaire il affrontait, le chevalier se défendit vigoureusement. Tout en se concentrant sur le jeu, Gwen écoutait d'une oreille les bruits qui filtraient de la grande salle. Elle avait décidé de congédier Atremus dès les premiers signes de la fin du repas, même si la partie n'était pas encore terminée.

Cependant, Atremus devait avoir l'oreille plus fine, ou plus habituée à interpréter les bruits venant d'en bas : deux heures après le début du jeu, il fit semblant de bâiller.

Gwen sut qu'il feignait, car cela ne lui donna pas envie de bâiller à son tour.

— Madame, je n'ai plus autant d'énergie qu'autrefois, dit-il sur un ton de regret. J'ai bien peur de devoir regagner mon lit.

— Alors nous continuerons la partie demain, répondit-elle chaleureusement.

Elle lui tendit sa main et lui permit de la baiser.

— Bonne nuit à vous, et merci pour cette soirée des plus agréables.

Par la porte entrouverte, Gwen fut certaine de voir quelqu'un se jeter dans l'escalier juste avant qu'Atremus n'en franchisse le seuil.

Ainsi, elle était bien surveillée ; restait à savoir si l'espion travaillait pour le compte de Brittanie, d'Ursula, ou pour le sien propre. Elle lui souhaitait bien du plaisir, condamné qu'il serait à passer de longues heures dans l'escalier froid et obscur, à écouter la conversation laconique de deux joueurs d'échecs.

Atremus quitta la pièce en boitant. Robin le suivit, se pencha par-dessus la rambarde pour le regarder s'éloigner, puis rentra, ferma la porte et tira le loquet.

— On nous épiait, dit-elle d'une voix neutre.

— Je sais.

Gwen se mit à rire et, finalement, sa servante l'imita. Elle s'installa devant la cheminée avec un ouvrage, tandis que Robin, pelotonnée au coin du feu, regardait les braises rougeoyer. Lorsque tous

les bruits de la citadelle se furent estompés, et lorsqu'elles eurent jeté un rapide coup d'œil dans l'escalier, elles se mirent au travail.

Chapitre 6 :

Les jours suivants s'écoulèrent plus ou moins tranquillement. Les blessures de Gwen s'estompaient et cicatrisaient. Elle vaquait à ses occupations, et n'apercevait Brittanie que de loin en loin. Ursula, en revanche, faisait constamment sentir sa présence. Quand elle ne se prélassait pas devant l'une des cheminées de la grande salle, elle était assise, seule, dans la chaise à la droite du baron. Sans doute avait-elle l'impression de consolider sa position en tant que maîtresse de la citadelle, mais en réalité, elle mettait en évidence sa paresse et son inefficacité.

Les hommes d'armes ne s'en apercevaient peut-être pas, mais le ressentiment des domestiques des deux sexes ne tarda pas à se faire sentir et à s'amplifier.

Il faut dire que le contraste entre les deux femmes était flagrant. En tant qu'épouse du baron, Gwen aurait très bien pu s'enfermer dans ses appartements pour jouer, elle aussi, les grandes dames, mais c'était loin d'être le cas. Elle passait ses journées dans la petite pièce convertie en officine, où elle fabriquait des remèdes, du savon, des bougies de cire et de suif— bref, tous les articles qui manquaient dans la citadelle depuis la mort de l'ancienne baronne. Ou alors aux cuisines, où elle dispensait des leçons plutôt qu'elle ne donnait des ordres, cuisinant elle-même afin de réapprendre leur métier aux cuisiniers. Ou encore à la laiterie — car il y en avait une, mais à l'abandon depuis des lustres, et en piteux état...

Il y avait des milliers de choses à faire, et Gwen participait à toutes. Depuis son arrivée, elle ne s'était accordé de repos que pour soigner les coups qu'elle avait reçus.

Gwen avait été élevée dans une maison moins importante que celle-ci, une maison où tous, même les maîtres, participaient à la tâche. Elle ne voyait rien d'avilissant à cela. De toute façon, vu que la citadelle était livrée au chaos depuis des années, Gwen n'aurait pas l'occasion de passer un après-midi tranquille devant sa tapisserie avant très longtemps.

Elle redoutait, évidemment, le jour où elle devrait se présenter de nouveau devant son mari, pour subir la brutalité de ses assauts. Si seulement le roi avait pu le convoquer à la cour, ou l'envoyer en campagne dans une région lointaine ! Comme sa vie avait été paisible, et même agréable, pendant la semaine où la nature l'avait éloignée du lit matrimonial...

Le premier matin où ses règles furent terminées, Gwen ne put s'empêcher de soupirer d'un air découragé. Robin s'en aperçut, évidemment, et certains domestiques, plus perspicaces que les autres, notèrent également son changement d'humeur ; sans doute en devinaient-ils la cause. Son seul motif de satisfaction, c'est que Brittanie était parti chasser à l'aube, et qu'il ne reviendrait qu'au coucher du soleil.

Une grande citadelle comme celle-ci ne pouvait accumuler assez de réserves pour nourrir ses gens pendant tout l'hiver ; de fréquentes expéditions de ravitaillement étaient indispensables. Les

chasseurs sortaient tous les jours relever les collets à lapin et tuer du petit gibier, mais seuls les nobles pouvaient chasser le cerf et le sanglier —

dans le premier cas, à cause d'un édit royal, dans le second, parce qu'il fallait être nombreux pour les battues. Avec un peu de chance, Brittanie et ses jeunes chevaliers ramèneraient de la viande fraîche pour le garde manger. Avec un peu *plus* de chance, le baron serait attaqué par un sanglier, ou bien se briserait le cou en tombant de cheval...

Gwen frissonna, et repoussa ces idées de toutes ses forces. Elle ne devait surtout pas souhaiter cela, car il y avait toujours la possibilité qu'un vœu fût exaucé... surtout venant d'elle. Même si le baron méritait d'être puni, Gwen ne voulait pas être l'artisan de son châtiment.

Évidemment, si son mari rentrait couvert de bleus et d'égratignures, après avoir été traîné dans un fourré de ronces par son cheval puis jeté dans un ruisseau glacé, ce ne serait que justice...

Penchant la tête pour dissimuler son sourire, Gwen se concentra sur la gamelle de soupe devant elle, qu'un marmiton avait gâchée en y ajoutant trop de sel.

Plus tard, elle se retira dans l'officine paisible et silencieuse, et s'absorba dans la préparation d'un baume pour engelures, mal dont souffraient quasiment tous les habitants de la citadelle. Robin se joignit bientôt à elle, et lui fut d'une grande utilité : dans les moments cruciaux de la préparation, quatre mains valaient toujours mieux que deux.

Elle avait à peine fini de verser le baume tiède dans des pots que des voix affolées résonnèrent.

— Madame ! Madame !

Les cris semblaient provenir de l'autre bout de la citadelle, et ils contenaient tant d'effroi et de désespoir que Gwen se précipita dans cette direction, Robin derrière elle. Bientôt elle se heurta de plein fouet à la servante qui l'avait appelée et se cramponnait maintenant à elle, sanglotante et apeurée.

Dans toute maison respectable, c'était ainsi : les domestiques vouaient une confiance profonde, quasi instinctive, à leur maîtresse, et se tournaient systématiquement vers elle en cas d'urgence. A cet instant, Gwen comprit qu'elle avait désormais acquis cette reconnaissance.

— Le bébé... le bébé..., sanglota la servante.

Incapable d'en dire plus, elle agrippa la main de Gwen et l'entraîna, avec une force peu ordinaire, en direction des communs où logeaient les domestiques.

— Quel bébé ? Que lui est-il arrivé ? Demanda Gwen en courant.

La servante s'enfonça à travers une partie de la citadelle que Gwen ne connaissait pas, et qui abritait les domestiques de moindre rang. Les bébés ne devaient pas manquer, ici ; pourtant, on n'en voyait

aucun. A croire qu'on les gardait hors de la vue des adultes, et surtout des adultes de rang. D'après la rumeur, bon nombre de ces enfants auraient été engendrés par le baron — raison de plus, sans doute, pour les cacher aux yeux de son épouse...

— Mon enfant, madame, mon bébé..., répétait la jeune servante désespérée.

Gwen ne put rien en tirer d'autre jusqu'à ce qu'elles arrivent sur le lieu de l'accident, une petite remise sans fenêtres. La servante tendit alors le doigt vers un trou creusé au centre de la pièce. De petits cris grêles s'en élevaient.

— Le puits, sanglota sa mère. Il est tombé dedans...

Gwen ne devina que trop facilement ce qui s'était passé. Soit on avait négligé de refermer le couvercle de bois, soit l'enfant avait eu la force de le déplacer lui-même ; en tout cas, le trou était très mal protégé contre les enfants jeunes et curieux. Prenant une torche au mur, Gwen tomba à genoux, le cœur battant, et scruta le fond du puits.

Un petit visage rouge et larmoyant la regarda, puis émit un nouveau hurlement de détresse. Il était bien trop jeune pour tenir une corde entre ses doigts, et bien trop éloigné pour qu'on pût le remonter à bout de bras.

Creusées dans la roche, les parois du puits rétrécissaient abruptement à l'endroit où l'enfant était resté coincé, ses vêtements accrochés à une petite corniche.

Malheureusement, cet endroit se trouvait à quatre mètres environ au-dessous du sol.

Or, à chaque minute qui passait, les chances augmentaient pour que la saillie rocheuse qui retenait l'enfant s'effondrât, le précipitant vers l'eau en dessous, et vers une mort certaine.

Mais Gwen était la digne héritière de sa mère.

— Vite ! s'écria-t-elle en se retournant vers la servante. Cours ! Va chercher le cuisinier et le seigneur Atremus ! Il nous faut de l'aide !

Sans répondre, la fille ravala ses sanglots et disparut.

— Mais, mais..., bégaya Robin en voyant Gwen défaire les lacets de sa robe.

— Aide-moi à l'enlever. Je ne peux pas descendre là-dedans tout habillée. Il faudra que tu me tiennes par les chevilles et que tu me laisses pendre aussi loin que possible...

— Et ensuite ? demanda Robin.

En un tour de main, elle débarrassa Gwen de son épaisse robe de laine, ne lui laissant qu'une chemise de lin. Gwen sentit son corps se couvrir de chair de poule.

— Vous n'atteindrez pas l'enfant, même si je vous tiens à bout de...

Puis elle s'interrompit, et ajouta d'une voix effrayée :

— Ah... Je vois.

— Exactement. Et je ne veux surtout pas de témoins. Aide-moi, vite.

Robin n'émit plus aucune objection. Gwen se pencha par-dessus l'ouverture du puits et, se calant contre les parois avec les mains, descendit en rampant, sentant les mains puissantes de Robin autour de ses chevilles. Elle attendit que sa servante eût consolidé ses appuis, puis se laissa tomber dans le vide, retenue seulement par les mains de Robin. L'espace d'un instant, lorsque l'obscurité humide l'engloutit, et que les terribles cris de l'enfant reprirent, elle eut l'impression de tomber en enfer.

Mais ensuite, d'un murmure, elle alluma une étincelle de sorcière, pâle lueur bleue qui éclaira le puits et l'enfant sans être éblouissante. Gwen savait que cette entreprise l'épuiserait plus que tout ce qu'elle avait accompli jusqu'à présent, mais cela n'avait aucune importance. La vie d'un enfant était en danger.

Elle se concentra sur cet enfant et entonna une incantation lente et monotone, rythmée par les battements de son propre cœur.

— Air qui flotte, air qui souffle, fais tourner la meule magique ; que ma volonté soit faite, mon vœu exaucé ; que l'enfant dans mes bras soit porté...

Elle sentit l'air frémir autour d'elle et se charger de pouvoir pour accomplir ses ordres. Un bon signe : ici, la magie se mouvait librement, prête à accomplir sa volonté.

— Feu qui chauffe, feu qui brûle, fais tourner la meule magique ; que ma volonté soit faite, mon vœu exaucé ; que l'enfant dans mes bras soit porté...

Au-dessus, dans toutes les cheminées de la citadelle, les flammes devaient tournoyer et s'engouffrer dans leurs conduits pour apporter leur force à la magie de Gwen.

— Eau qui gèle, eau qui bout, fais tourner la meule magique, que ma volonté soit faite, mon vœu exaucé ; que l'enfant dans mes bras soit porté...

Il y avait largement assez d'eau ici, dans le puits, pour renforcer la magie qu'elle avait tissée ; Gwen la sentit tourbillonner sous elle, d'abord lentement, puis de plus en plus rapidement.

— Terre du dehors et terre du dedans, fais tourner la meule magique ; que ma volonté soit faite, mon vœu exaucé ; que l'enfant dans mes bras soit porté...

Elle sentit toutes ses forces, toute son énergie la quitter pour affluer vers l'enfant ; elle entendit un petit bruit, comme un grincement, au fond du puits ; elle vit l'enfant trembler puis s'élever lentement,

en flottant, en tourbillonnant, porté par la force de la magie, et ses petits vêtements furent détachés de la dent rocheuse qui les avait retenus.

Et toujours elle continuait à répéter le chant qui l'attirait vers elle... Avec un cri de triomphe, qui arracha à l'enfant un nouveau sanglot, elle saisit ses petits poignets.

A cet instant précis, le sortilège se brisa, mais cela n'avait plus aucune importance ; elle tenait fermement le petit corps, et c'était un bonheur et un soulagement de sentir le poids de l'enfant au bout de ses bras...

Il était temps. Elle entendit des pas de course, une foule de voix. Elle s'empressa d'éteindre l'étincelle magique, et l'enfant se mit à hurler de terreur.

— Remonte-moi ! Vite ! cria Gwen à Robin.

Mais à cet instant, de puissantes mains étrangères agrippèrent ses chevilles et ses mollets et la hissèrent hors du puits ; Gwen dégringola sur le sol de la remise en compagnie de deux autres personnes.

Il s'agissait de Robin... et d'Atremus ! Ces mains fermes qui l'avaient tirée du puits avaient été les siennes... Et l'enfant était toujours dans ses bras... Elle le serra contre elle, entendant à peine les excuses bégayées par les hommes, qui l'avaient « insultée »

en posant les yeux sur sa quasi-nudité. On l'aida à se redresser, et Gwen balaya du regard la petite foule devant elle, cherchant la mère du bébé.

Là ! Elle tendit l'enfant vers la servante qui l'avait appelée au secours, mais un homme d'armes s'interposa et lui arracha l'enfant qui continuait à brailler à tue-tête...

De son côté, Robin, indignée, tentait de se frayer un chemin jusqu'à sa maîtresse, pour la rhabiller. Évidemment, il était un peu tard pour se soucier des convenances ; difficile de préserver sa pudeur lorsqu'on est pendue par les pieds dans un puits, vêtue seulement d'une chemise.

Gwen se laissa faire, prise de vertiges. Elle avait bien envie de poser sa tête sur l'épaule de Robin.

A sa grande surprise, lorsqu'elle sortit la tête des plis de sa robe, elle reconnut l'homme qui lui avait pris l'enfant.

C'était le capitaine de l'escorte qui l'avait accompagnée jusqu'à Clawcrag. Wulfred était son nom. Grands dieux ! Il cajolait et caressait l'enfant comme une nourrice ; son visage sévère était strié de larmes. L'une de ses grandes mains couvertes de cicatrices tapotait la nuque de l'enfant, l'autre soutenait son petit corps, comme si le garde avait l'habitude de s'occuper de son enfant. La servante s'accrochait à l'homme et à l'enfant en pleurant de soulagement.

— Wulfred ? dit Gwen, abasourdie. Cet enfant est le vôtre ?

Il leva vers elle des yeux non plus froids et indifférents, mais remplis d'une sorte de vénération.

— Oui, madame... Que Dieu vous bénisse, madame. Que Dieu...

Mais, à cet instant, l'épuisement eut raison de Gwen. Elle avait fourni chaque parcelle de magie utilisée pour hisser l'enfant jusqu'à ses bras ; les quatre éléments n'avaient été que des outils à la disposition de sa volonté, des extensions de ses bras.

Toute la force était venue d'elle.

Seule la magie calculée, cryptée sous forme de lettres et de schémas, déployée avec des bâtons, des talismans, des cristaux et des potions, seule cette magie-là ne requérait aucun effort. En effet, dans ce genre de cas, l'effort était réparti sur des jours, des semaines, voire de longues années. La magie improvisée à la hâte, celle à laquelle elle venait de se livrer, venait du fond du cœur et de l'âme... Et, malheureusement, du corps aussi.

Au moment où Wulfred mettait son enfant dans les bras de sa mère et s'agenouillait devant Gwen, celle-ci sentit ses yeux rouler dans ses orbites, ses genoux ployer sous elle, puis tout devint obscur.

Chapitre 7 :

Gwen s'éveilla dans son petit lit clos. La pièce était plongée dans la pénombre, éclairée seulement par le feu de cheminée. Comment était-elle arrivée jusqu'ici ?

— Robin ? bredouilla-t-elle.

— Je suis là, répondit une voix chaleureuse et familière. Et vous devez immédiatement manger et boire ce que je vais vous apporter, sinon je vais me faire un ennemi du cuisinier.

Gwen se redressa et cala un oreiller contre la tête de son lit. Robin installa devant elle un bol, une cuillère et une petite tasse, puis lui fit un grand sourire.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Gwen. Bah, peu importe... J'ai tellement faim que je pourrais même avaler ce repas immonde qu'on nous a servi le soir de notre arrivée.

Elle trempa ses lèvres dans la tasse.

— Bonté divine ! Si j'avais su que nous avons de l'hydromel...

— La réserve personnelle du cuisinier, d'après ce qu'on m'a dit, expliqua Robin en lui tendant le bol. Vous vous êtes fait un nombre incalculable d'amis, aujourd'hui. Je crois bien que si vous demandiez à Wulfred de se jeter du haut de la falaise avec tous ses hommes, il vous obéirait sans hésitation.

Dans le bol, il y avait un nouveau flan, bien meilleur que le premier, car Gwen avait glissé quelques conseils au cuisinier. Nappé de crème fouettée au miel, c'était juste ce qu'il fallait à quelqu'un qui venait de faire l'ascension d'une montagne ou... se livrer à la magie. Les mains de Gwen tremblaient

d'épuisement. C'était ce genre de réaction impulsive qui avait tué sa mère. Évidemment, celle-ci n'avait pas été prévenue de l'attaque sournoise d'Anghus, et elle avait eu bien plus à faire, pour protéger sa famille, qu'il n'est nécessaire pour sortir un enfant d'un puits.

— Espérons que nous n'en arriverons pas là, répondit Gwen gravement. Mais dis-moi, personne n'a parlé de cette histoire au baron, au moins ?

Elle était certaine de la réaction de son mari, s'il apprenait ce qui s'était passé : il serait furieux.

D'abord parce qu'elle s'était « exposée » pendant le sauvetage ; ensuite parce qu'elle avait risqué sa vie pour un enfant de rang inférieur ; et surtout, parce qu'elle avait conquis la loyauté de ses hommes à lui, notamment celle de son capitaine.

— Tranquillisez-vous. Personne n'est assez bête pour souffler un mot de cela à Brittanie, dit Robin d'un ton affirmatif.

Gwen poussa un soupir de soulagement.

— Ursula non plus n'est pas au courant. Les hommes du baron le connaissent, lui et son mauvais caractère. Tout ce qu'on lui a dit, c'est que vous étiez souffrante, et que vous vous étiez évanouie sans raison, comme cela arrive souvent aux femmes délicates. D'ailleurs, lui et sa maîtresse n'ont cessé de railler votre fragilité. Ni l'un ni l'autre, bien sûr, n'ont pensé que les coups que vous aviez reçus pouvaient y être pour quelque chose...

— Peut-être qu'au contraire, ils l'espèrent, dit Gwen en pinçant les lèvres.

Sa servante prit un air sombre. Gwen finit son flan et son hydromel sans faire d'autres commentaires. Se rendant compte qu'elle était entièrement habillée, elle décida de sortir du lit pour évaluer son état physique.

— J'espère que tu m'as apporté quelque chose de plus consistant que ce flan, dit-elle après avoir fait quelques pas.

Elle tenait debout. Le reste s'arrangerait après un bon repas et une bonne nuit de repos.

— Je meurs de faim, si tu veux savoir !

Il y avait de la nourriture en abondance, évidemment : ce n'était pas la première fois que Gwen s'épuisait ainsi, et Robin avait prévu ce dont elle aurait besoin, à son réveil.

En mangeant, Gwen prit conscience qu'elle venait, ce soir encore, d'échapper aux attentions de son époux, et ceci lui sembla une digne récompense.

A cet instant, un léger tapotement à la porte la fit sursauter. Brittanie était-il venu se renseigner sur le mystérieux malaise de sa femme ? Mais très vite sa terreur se changea en joie : ce n'était pas son

époux mais le seigneur Atremus qui se tenait sur le seuil, scrutant la pièce d'un air inquiet.

Elle lui fit signe d'entrer : à sa grande surprise, il s'inclina devant elle.

— Eh bien, cher ami ! dit-elle. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Madame, répliqua-t-il, si vous étiez mon écuyer, je vous aurais fait chevalier aujourd'hui, en vertu de votre courage.

Il se releva et baisa sa main.

— Dans ces circonstances, je peux seulement vous témoigner mon respect. Et vous dire — j'espère que vous le prendrez comme un compliment, car c'en est un — que vous êtes réellement digne de la mémoire de votre mère.

Gwen sentit ses joues s'embraser, et retira lentement sa main.

— J'accepte votre compliment, même si je crains que vous ne me surestimiez. Et faute de me faire chevalier, faites donc une partie d'échecs avec moi.

La soirée se passa agréablement au coin du feu.

Gwen s'était enveloppée dans un grand cache-poussière en fourrure qui lui donnait un air convalescent, au cas où quelqu'un serait venu vérifier son état. En réalité, ils jouèrent assez peu aux échecs ; la plus grande partie du temps fut passée à bavarder.

Gwen en apprit bien plus sur le seigneur Atremus que ce dernier ne crut lui révéler.

De toute évidence, c'était celui-ci qui, en dépit de sa mauvaise jambe, l'avait portée ici après son évanouissement, tout comme il était arrivé le premier sur les lieux de l'accident.

Malheureusement, leur conversation ne faisait que confirmer ce qu'elle avait pressenti : si seulement elle avait pu épouser cet homme, plutôt que Brittanie, elle serait aujourd'hui une femme comblée. Mais à quoi bon songer à l'impossible ? Un mariage avec Atremus n'aurait pas apporté à son père la protection dont il avait besoin. Seul Brittanie, ou quelqu'un de son rang, pouvait la lui fournir.

Au moment de lui souhaiter bonne nuit, Gwen fut envahie d'un accès de tristesse et de mélancolie qu'elle s'efforça de ne pas laisser paraître.

Des heures plus tard, après avoir rangé son matériel de peinture, une question lui vint subitement à l'esprit : Atremus savait-il que son compliment au sujet de sa mère avait pour elle un sens spécial ?

Puis, juste avant de s'endormir, elle eut une idée fulgurante. Et si la question qu'elle avait posée au Tout-Puissant, des mois auparavant, n'avait pas été la bonne ? Peut-être n'aurait-elle pas dû demander *pourquoi elle souffrait autant, mais pourquoi elle se trouvait ici.*

Car sa présence ici, à la citadelle de Clawcrag, avait peut-être un autre motif que la simple protection de son père... Et cette hypothèse menait tout droit à une autre question, celle que tout fidèle aurait dû poser dès le départ :

— Que dois-je faire ?

Alors, dans le silence de la nuit hivernale, elle entendit une voix résonner au plus profond de son cœur :

— Écoute.

Et elle sut avec certitude que ce n'était pas un effet de son imagination. Elle avait reconnu la « voix silencieuse » que l'on entend au fond de soi, et qui provient de la Source en dehors de toute chose. Cette fois, elle tenait sa réponse. Cette fois, elle avait posé la bonne question. Il fallait simplement qu'elle écoute ; alors elle saurait ce qu'elle avait à faire, car il y avait une raison à sa présence ici, qui allait bien au-delà du simple marché qu'elle avait passé.

L'hiver laissa lentement place au printemps. Parfois, il semblait impossible à Gwen d'endurer cette vie une seconde de plus, mais chaque fois, un événement mineur se produisait qui prouvait qu'on avait besoin d'elle, ne serait-ce que pour veiller sur les petites gens de la citadelle. Elle n'était pas la seule à souffrir de la mauvaise humeur de Brittanie ; mais, contrairement aux autres, elle savait détourner la rage du baron vers une autre cible, ou bien le distraire. Ce qu'elle n'était pas capable de faire, en revanche, c'était de protéger les femmes de la citadelle et du village des désirs de son mari.

Tout au plus pouvait-elle conseiller aux femmes séduisantes d'éviter Brittanie, ou de s'enlaidir lorsqu'il errait dans les parages. Bandage des seins, fabrication de fausses verrues et de balafres... Elle sut que ses leçons avaient porté leurs fruits le jour où elle entendit le baron se plaindre de la laideur des femmes de ses terres.

— La moitié d'entre elles sont de vieilles chouettes qui louchent, et les autres ont la vérole, grogna-t-il à l'un de ses chevaliers.

Atremus aussi avait besoin de Gwen. Au cours des premières semaines de l'année, elle en apprit davantage sur l'histoire personnelle du chevalier, même s'il ne s'attarda pas sur les détails. Il était entré au service du père de Brittanie peu après que Gwen l'eut vu pour la dernière fois. Il avait servi le feu baron avec dévouement et humilité, et avait juré à son seigneur, alors que celui-ci était sur son lit de mort, qu'il resterait fidèle à son fils. Atremus avait respecté ce vœu, jusqu'au jour où, défendant son seigneur lors d'une joute, il avait été gravement blessé. Il avait compris, alors, quelle importance Brittanie accordait à ses chevaliers : aucune.

On avait laissé Atremus se soigner seul. Après sa convalescence, il avait appris sa rétrogradation au dernier rang des chevaliers. Ainsi, le fait qu'on l'avait chargé, lui, d'accueillir Gwen, représentait une offense implicitement adressée à la jeune femme.

— Brittanie aurait aimé me congédier, mais il savait que s'il le faisait, aucun chevalier ne voudrait

jamais entrer à son service, expliqua Atremus. Parfois, j'en arrive presque à souhaiter qu'il me jette dehors. Mais au fond, je n'ai pas à me plaindre. J'ai un toit sur la tête, trois repas par jour, et si je dois endurer des insultes avec ma bière, au moins ai-je de la bière à boire.

Ne trouvant absolument rien à répondre, Gwen posa sa main sur celle du chevalier pour le consoler. Mais ce simple contact la fit rougir, et elle détourna le visage pour le lui cacher. Elle ne pouvait, toutefois, se leurrer sur la nature de ses sentiments, et Robin non plus n'était pas dupe. Dieu merci, personne d'autre ne le savait, puisque personne d'autre ne les voyait ensemble.

Un soir, Robin referma la porte derrière Atremus et se retourna vers sa maîtresse.

— Vous l'aimez, dit-elle d'une voix catégorique.

— Mais je ne suis pas assez sotte pour mettre en péril ma vie et la sienne, répliqua Gwen. Je ne suis pas une Isolde, incapable de me maîtriser sous l'emprise de la passion.

Robin eut un hochement de tête satisfait.

— Très bien. Je n'aimerais pas que vous perdiez la tête à cause de lui... au sens propre !

— On ne décapite pas les femmes adultères, dit Gwen avec douceur, on les noie.

— Cependant, poursuivit Robin, est-il bien sage de continuer à jouer aux échecs avec lui ?

— C'est mon seul plaisir, avoua Gwen. Si je devais m'en priver...

Robin agita les mains comme pour retirer ce qu'elle avait dit.

— N'en parlons plus. De toute façon, je ne supportais plus de vous voir aussi triste et abattue. Au moins, maintenant, vous marchez la tête haute, et il vous arrive même de sourire.

Ainsi se termina leur conversation ; mais elle hanta longtemps les pensées de Gwen, en même temps qu'une autre idée. Le grand diagramme, ainsi que tous les sortilèges et les enchantements qui l'accompagnaient, était presque achevé. Or, il n'y avait que deux nuits de l'année pendant lesquelles on pouvait l'utiliser, et la première, la veille du premier jour de mai, approchait à grands pas. Était-ce le moment d'agir ?

Robin semblait le croire, qui ne cessait de lui lancer des regards impatients et entendus, comme si elle se demandait ce que sa maîtresse attendait.

Pour l'instant, Gwen n'avait aucun motif légitime de passer à l'action. Entre Brittanie et elle, rien n'avait changé

Quant à l'ordre mystérieux qu'elle avait reçu — *Écoute* — elle ne savait quoi en penser. Elle avait beau tendre l'oreille en permanence, elle n'entendait rien qui l'aidât à prendre une décision.

Enfin, par un froid et pluvieux après-midi de la fin avril, désespérant de trouver une réponse, Gwen se réfugia dans la petite chapelle pour prier. La pièce était plongée dans le noir ; seule une minuscule lampe à huile jetait quelques rayons sur l'autel. Par précaution, Gwen alla s'agenouiller dans le coin le plus reculé de la chapelle. Si par hasard quelqu'un entrait, il ne la verrait même pas.

Elle fit le vide dans son esprit et joignit les mains en prière, mais ce qu'elle entendit n'avait rien à voir avec la « voix silencieuse ».

Non, c'était l'écho, clair et distinct, de voix provenant d'une partie éloignée de la citadelle. L'une de ces voix était celle de Brittanie. Gwen n'avait jamais entendu la deuxième.

— Les seigneurs de la Frontière tiennent donc tant à mon soutien ? demanda Brittanie en riant. C'est une offre alléchante, mais comment être sûr qu'ils tiendront promesse, une fois que nous aurons repoussé les forces du roi, et que le Nord sera de nouveau libre ?

Gwen sentit son corps tout entier se glacer.

— Vous ne vous fiez pas à leur serment ? Demanda son interlocuteur.

— Ils me demandent de rompre le mien, rétorqua Brittanie. Pourquoi leur ferais-je confiance ?

— Un mariage avec la fille du seigneur Seward pourrait-il apaiser vos inquiétudes ?

— Je suis déjà marié, dit Brittanie.

L'inconnu éclata de rire.

— Avec une femme que vous détestez — ce n'est un secret pour personne —, qui semble être stérile, qui souffre de crises d'évanouissement. Dans les circonstances, il ne devrait pas être trop difficile de retrouver votre liberté.

Gwen se changea en glace.

— La répudier, dit Brittanie lentement, cela voudrait dire perdre les revenus de son héritage et de ses rentes. Cela, je m'y refuse. Le diable sait que je l'ai mérité, cet argent, en supportant de partager mon lit avec cette mégère insipide. J'aurai peut-être besoin d'une aide extérieure, afin que l'on ne me soupçonne pas.

— Rien de plus facile, dit l'étranger.

— Alors... très bien, déclara Brittanie d'un ton satisfait. A notre prochaine rencontre, vous me donnerez des nouvelles de ces arrangements. Et quand je serai de nouveau célibataire, je serai ravi de recevoir vos amis... et de réfléchir à leurs propositions.

Écoute, lui avait dit la voix. Elle avait écouté, et trouvé la réponse, le motif de sa présence ici. Son époux complotait un meurtre et une trahison.

Gwen s'était souvent demandé pourquoi la chapelle était placée dans ce recoin isolé, malcommode, où il faisait froid en toutes saisons. A présent, elle comprenait : c'était le poste d'écoute d'un baron disparu. Elle ne saurait jamais qui l'avait fait construire, ni pour quel motif, mais elle devait à cet inconnu d'avoir entendu cette conversation cruciale.

Elle attendit quelque temps, le front appuyé sur ses mains, mais les voix s'étaient tues. Enfin, les se leva et regagna lentement sa chambre. Comme elle l'espérait, Robin s'y trouvait. La servante posa sur elle un regard interrogateur : il était rare que Gwen rentrât chez elle à cette heure.

— Mes ciseaux, s'il te plaît, dit Gwen.

Elle lança un regard perçant à sa servante ; en effet, les ciseaux de Gwen étaient déjà attachés à sa ceinture.

— Les voilà ! s'exclama Robin.

Elle se dirigea vers sa maîtresse en feignant de tenir quelque chose à la main.

Comme elle se penchait pour « attacher » les ciseaux imaginaires à la ceinture de Gwen, celle-ci lui murmura à l'oreille :

— La veille du premier jour de mai, nous agirons. Prépare-toi.

Sur le visage de Robin, l'étonnement laissa place à la satisfaction et elle hocha la tête.

Gwen descendit aussitôt reprendre ses occupations habituelles, mais, sous la surface, elle était en ébullition. La veille du premier jour de mai, elle allait devoir trouver un moyen d'attirer Brittanie jusqu'à sa chambre. Un homme qui la haïssait tant qu'il venait de décréter sa mort. C'était le seul défaut de son plan... et il était de taille. Mais d'une manière ou d'une autre, il faudrait le surmonter.

Elle n'avait pas le choix. Sinon, elle ne serait peut-être pas en vie pour tenter encore sa chance à la veille de la Toussaint.

Chapitre 8 :

Gwen ne s'était pas attendue à ce que son époux fêtât le premier mai. Après tout, il faisait fi de toutes les fêtes religieuses. Mais, à sa grande surprise, Brittanie annonça qu'il donnerait un tournoi et un festin le dernier jour d'avril.

La veille du premier mai était la nuit de tous les excès, et cela n'était pas pour déplaire à Brittanie. Les filles et les garçons passaient la nuit dehors à s'amuser et à cueillir des fleurs encore mouillées de rosée. *Les nuits de mai font les ventres du nouvel an*, disaient les vieilles femmes ; parmi les nombreux enfants nés en début d'année, beaucoup avaient été conçus à ce moment, même si leurs parents ne s'étaient mariés que l'été suivant.

Selon Atremus, c'était devenu une tradition à Clawcrag : le tournoi du premier mai et le festin des moissons étaient les deux fêtes que Brittanie préférait célébrer.

Le baron alla même jusqu'à suggérer que Gwen suive une autre tradition locale, celle de se rendre en pèlerinage à une pierre levée, réputée apporter la fertilité. Gwen, soupçonnant un piège, proposa innocemment une procession pour toutes les femmes mariées de la citadelle et du village ; le baron se désintéressa aussitôt du projet, ce qui ne fit qu'aviver les soupçons de la jeune femme. Depuis le jour où elle avait surpris cette sinistre conversation, Gwen se rendait quotidiennement à la chapelle, mais elle n'avait rien entendu de plus. Elle avait découvert, par Wulfred, l'identité du visiteur de Brittanie, et le capitaine de la garde avait juré de la prévenir si l'homme revenait.

Pour l'instant, il ne s'était pas présenté ; mais le baron avait fort bien pu le rencontrer en dehors de la citadelle. Si c'était le cas — et si le pèlerinage à la pierre de fertilité n'avait été qu'un prétexte pour l'attirer dans une embuscade —, les jours de Gwen étaient comptés. Tôt ou tard, le complice du baron trouverait un meilleur plan, ou bien Brittanie perdrait patience et déciderait de se charger lui-même du travail.

Aussi, ce ne fut pas dans un état d'esprit agréable que Gwen s'éveilla, au matin du dernier jour d'avril, et tenta de se concentrer sur les préparatifs du festin.

De nombreux invités devaient arriver aujourd'hui ; Gwen n'en connaissait aucun.

Combien d'entre eux étaient les complices et futurs alliés de son mari ?

Grâce au Ciel, Seward et sa fille n'étaient pas du nombre. Toutes les chambres libres, et même celles qui ne l'étaient pas, avaient été réquisitionnées pour loger les invités. Les chevaliers et domestiques de Brittanie devaient s'entasser à sept ou huit par chambre dans les communs, les écuries, et partout où l'on pouvait poser une pailleasse. Seule la chambre de Gwen n'avait pas été prise d'assaut — parce qu'elle avait pensé à y entreposer les barriques de vin et de bière, les épices précieuses, le sucre et la farine pour le festin. A présent, les barriques étaient dans la grande salle, percées et prêtes à être tirées ; le reste était dans la cuisine, et la chambre était vide.

La citadelle tout entière vibrait de bonne humeur et d'excitation. Pour la première fois depuis des années, grâce à l'organisation et aux préparatifs de Gwen, tout se déroulait sans accros.

Pour l'heure, Brittanie et ses invités assistaient au tournoi, juste en dehors du village, regardant les paysans s'affronter à la lutte, au tir à l'arc, au bâton et au lancer de pierres. Ce qui arrangeait tout le monde : en l'absence des invités, les domestiques de la citadelle pouvaient veiller aux préparatifs du festin sans être dérangés par des requêtes constantes.

L'après-midi avançant, une seule et unique pensée obséda Gwen. Comment attirer Brittanie dans sa chambre, ce soir ? L'heure exacte était sans importance, mais le rituel devait avoir lieu entre le coucher du soleil et minuit. Sans quoi il serait reporté à la nuit de la Toussaint. Le moment fatidique approchait à toute vitesse, et Gwen n'avait toujours pas trouvé de plan.

— Madame ?

Une voix s'éleva sur le seuil de la cuisine, brisant ses pensées. Elle se retourna en fronçant les sourcils, agacée... et vit le seigneur Atremus. D'emblée, elle comprit que quelque chose n'allait pas.

— Madame, articula-t-il péniblement, il y a quelque chose... que vous devez savoir...

au sujet du baron... du roi... de vous...

Sa joue gauche s'était affaissée, et avait pris une teinte jaune et cireuse. Il paraissait tenir difficilement en équilibre. Avançant d'un pas, il pénétra dans la pièce... et s'effondra.

Deux filles de cuisine se mirent à hurler. Le cœur de Gwen cessa de battre ; la miche de pain qu'elle tenait alla rouler sur le sol. Elle se précipita au côté du chevalier. Il grimaçait et tentait de lui parler, mais ne pouvait produire que des sons incompréhensibles. Son bras et sa jambe gauches s'étaient pétrifiés ; sa main droite s'agitait convulsivement.

— Emmenez-le dans ma chambre ! S'écria Gwen.

Par miracle, deux hommes lui obéirent sans discuter. Ils soulevèrent le chevalier inerte et l'emportèrent vers la tour. Gwen les suivit en courant, et se mordit la langue pour ne pas leur donner de conseils, car ils transportaient le chevalier avec autant de soin et de douceur qu'ils le pouvaient.

Les marches de l'escalier baignaient dans la lumière écarlate et dorée du soleil couchant qui filtrait par les meurtrières. Gwen avait envie de pleurer : elle savait ce qui arrivait à Atremus, car le même mal avait frappé son père, avec toutefois une moindre intensité.

C'était une congestion cérébrale et, vu la puissance de l'attaque, une condamnation à mort. Aucun remède ne pouvait guérir ce mal. Atremus, son seul ami dans la citadelle, allait mourir ; ce n'était plus qu'une question de jours, ou tout au plus de semaines. Incapable d'avaler, il dépérirait peu à peu, ne pouvant ni boire ni manger.

Le plus cruel, c'est qu'il resterait parfaitement lucide jusqu'à la fin...

Des sonneries de cor retentirent sur les remparts, des sabots résonnèrent dans la cour extérieure. Brittanie et ses invités étaient de retour ; le festin allait commencer.

Une deuxième sonnerie se fit bientôt entendre, pour appeler les gens à table.

Gwen n'y serait pas...

Mais cela n'avait aucune importance.

Les domestiques savaient ce qu'ils avaient à faire.

Le baron remarquerait à peine l'absence de sa femme. Sans doute mettrait-il Ursula à sa place...

A cet instant, Robin entra dans la chambre. D'un seul coup d'œil, elle évalua la situation. Gwen se tourna vers l'un des hommes qui avaient porté le chevalier.

— Allez prévenir le baron de ce qui est arrivé. Dites-lui que je descendrai bientôt, ou que je lui ferai parvenir un message.

Il était hors de question d'installer Atremus dans le minuscule lit clos. A l'aide d'oreillers et de couvertures, Gwen lui fabriqua un lit de fortune sur le sol. Ce faisant, elle déplaça quelques joncs et, apercevant un détail du diagramme peint, eut une révélation.

Soudain, elle sut exactement ce qu'elle avait à faire. Ce soir, il y aurait un changement de programme. C'était audacieux, très audacieux ; peut-être même serait-ce la plus grande erreur de sa vie. Mais cela donnerait à Atremus une chance de vivre, et peut-être aussi...

Non, elle n'allait pas penser à cela. Seulement à la survie du chevalier.

Connaissant l'emplacement exact de tous les diagrammes peints au sol, elle disposa le lit d'Atremus avec un soin extrême. On déplaça enfin le chevalier paralysé. Seuls ses yeux pouvaient encore se mouvoir ; ses membres ne faisaient que trembler faiblement.

— Vous pouvez disposer. Je vous remercie, dit Gwen à l'homme qui était resté.

Il s'inclina, jeta un regard plein de pitié en direction d'Atremus et s'éloigna. Lui aussi savait quel sort attendait le pauvre chevalier.

— Doux Jésus..., marmonna Robin.

Elle regardait le chevalier, mais son visage s'était figé en un masque impénétrable.

— Madame, qu'allons-nous faire ? Il...

— Robin, tu sais ce que nous avons prévu, ce soir.

Gwen se redressa et mit les mains sur les épaules de sa servante.

— Je ne vois qu'une solution. Il va prendre ta place.

Robin la dévisagea, éberluée. Si la situation n'avait été aussi grave, Gwen se serait amusée des expressions de soulagement et d'horreur qui se succédaient sur le visage de sa servante.

— Mais... madame ! Vous courez un terrible danger ! Il ne sait pas...

— Je vais le lui dire à l'instant, répliqua Gwen.

Le battement de son cœur résonnait dans ses oreilles, et sa bouche s'était emplie d'un goût métallique — le goût de la peur, mais aussi de l'espoir.

— Quant à ce qui se passera ensuite... Remettons-nous-en au Ciel. Maintenant, occupe-toi des derniers préparatifs, pendant que je parle à Atremus.

Gwen s'agenouilla près du chevalier immobile. Robin s'agitait autour d'elle, préparant la pièce à une Grande oeuvre. Elle balaya les joncs, alluma des bougies sorties du compartiment secret d'une malle, et les plaça aux points cardinaux du diagramme.

Au centre du pentacle, elle disposa des bâtonnets d'encens, ainsi que les deux couteaux de Gwen, avec leurs manches blancs et noirs. Puis elle attendit.

— Mon cher ami, dit Gwen en prenant les mains inertes du chevalier, il n'y a aucun remède au mal qui vous afflige. Personne ne peut vous aider. Vous n'avez aucune chance de guérir.

Les yeux d'Atremus fixèrent ceux de Gwen, et il lui sembla lire, dans leurs profondeurs, un acquiescement ; il savait qu'il était condamné.

— Cependant, je n'ai pas l'intention de vous laisser mourir.

Elle déglutit avant de poursuivre.

— Je ne sais ce que vous penserez de ce que je vais dire. Lorsque vous m'avez comparée à ma mère, vous étiez plus près de la vérité que vous ne le croyiez. Comme elle, je possède le don de sorcellerie. Elle m'a transmis ses pouvoirs lorsque j'étais toute petite. Ma mère est morte pour protéger mon père contre les maléfices du magicien Anghus, et moi, j'ai épousé Brittanie pour acheter la protection du roi contre les mercenaires de ce sorcier. Mais il restait toujours la possibilité que Brittanie nous trahisse, et nous nous sommes préparées à cette éventualité, Robin et moi. Le roi, bien sûr, n'en sait rien ; il ne sait pas que sa sécurité est menacée, comme celle de mon père... Car nous avons raison : Brittanie est un traître. Je l'ai entendu comploter avec les seigneurs de la Frontière pour renverser le roi. Et le prix qu'il leur réclamait, c'était ma mort. Je crois que vous avez eu vent de ce complot, et que vous vouliez m'en parler, n'est-ce pas ?

Une légère dilatation des pupilles et un murmure inaudible indiquèrent le désarroi et la consternation d'Atremus. Puis il réussit à hocher imperceptiblement la tête.

Gwen sut alors qu'il avait découvert, lui aussi, les funestes projets du baron. Elle lui tapota doucement la main.

— Écoutez-moi : tout n'est pas perdu. Comme je vous l'ai dit, Robin et moi avons prévu une échappatoire, au cas où Brittanie nous trahirait ou qu'il me ferait du mal.

Dieu sait pourtant que j'avais l'intention d'être une épouse dévouée et loyale. J'ai fait de mon mieux, j'y ai mis tout mon cœur... Mais il m'a maltraitée et trahie. Et humiliée au-delà du supportable. Ce que je m'appête à faire n'est que justice !

Un sanglot perça dans la voix de Gwen. Atremus la fixait d'un regard inexpressif.

Avait-il compris ?

Elle ne pouvait le dire.

— Mon ami... mon cher ami... mon amour ! bredouilla-t-elle.

Elle éclata en larmes, puis se maîtrisa, même si son cœur menaçait de se briser sous la force de son émotion.

— Atremus, je vous aime, je l'avoue. Je vous aimais lorsque j'étais enfant, d'un amour pur et simple, et à mon arrivée ici, quand je vous ai revu sur les marches de la citadelle, mon cœur a volé vers vous, avec les sentiments d'une femme mûre. Plus nous passons de temps ensemble, plus mon amour pour vous grandissait. J'aime l'homme en vous, j'aime votre âme... et je l'aimerai toujours, que vous soyez lépreux, mutilé ou défiguré ! C'est cet amour qui me donne le courage de faire ce que je vais faire, sachant que vous ne m'approuverez peut-être pas, et que vous me répudierez peut-être. Dans l'heure qui vient, je vais échanger votre âme avec celle de Brittanie.

Vous prendrez possession de son corps, et lui du vôtre... et il y mourra, car votre corps est condamné. Je vous ai dit que Robin et moi avions tout prévu. Ce n'est pas une mince entreprise, et je ne m'y engage pas à la légère. Seulement, à l'origine, ce n'est pas votre âme que nous devons échanger, mais celle de Robin, mon frère. Cela me complique un peu la tâche, car « il » a toujours été mon assistant.

Voyant les yeux d'Atremus se voiler de confusion, Gwen eut un petit rire triste.

— Oui, vous avez bien entendu. Robin n'est pas ma demi-sœur, mais mon demi-frère.

C'est un excellent acteur, n'est-ce pas ?

Elle lança un coup d'œil à son demi-frère, lequel haussa les épaules avec un sourire désabusé.

— Surtout, dit ce dernier, je suis très laide, en fille. C'est pour cela que je suis le meilleur garde du corps et la servante la plus fiable que l'on puisse trouver.

Pour la première fois depuis six mois, Robin parlait de sa vraie voix, une voix d'homme rude et profonde.

— Je me suis si longtemps entraîné à cette ruse que c'en est devenu une seconde nature.

Gwen hocha la tête ; Atremus cligna des yeux, l'air abasourdi.

— Nous aurions vécu comme frère et sœur, dit-elle. Robin était prêt à prendre la place de Brittanie. Il n'aurait jamais trahi mon secret. Quant à vous... peut-être jugerez-vous qu'une sorcière comme moi mérite de mourir sur le bûcher.

Sa voix trembla, puis elle se reprit.

— Cela ne me fait pas peur. J'en prendrai le risque. Je vous demande seulement une chose : de vous rappeler que votre fidélité au roi passe avant les serments que vous avez faits à Brittanie. Et lorsque vous aurez revêtu l'apparence du baron, tentez de servir notre roi aussi loyalement que nous l'avons fait... à notre manière.

Gwen n'avait pas le temps d'en dire davantage. Son absence au festin allait finir par alerter Brittanie. Elle se leva et fit un geste en direction de Robin.

— Dis au baron qu'Atremus est mourant, et qu'il a quelque chose d'important à lui révéler au sujet de sa fortune. Cela devrait suffire à amener le baron au pas de course. Il n'entendrait que le mot « fortune », et s'imaginerait que le chevalier possédait quelque part un trésor caché.

Robin hocha la tête et disparut sans ajouter un mot. Gwen prit place au centre du diagramme. De sa main droite, elle ramassa le couteau en obsidienne ; de sa main gauche, le couteau en os. Puis elle croisa les bras sur la poitrine et prononça les trois mots magiques qui activeraient le premier sortilège. Le tracé du diagramme se teinta d'un rouge incandescent. Un souffle de vent et de magie mêlés, portant de minuscules particules d'énergie étincelantes, tourbillonna autour de Gwen, soulevant ses jupes et faisant voler les mèches rebelles échappées de ses tresses.

Des pas précipités résonnèrent dans l'escalier ; Gwen sourit. Tout s'était passé comme prévu. La convoitise de Brittanie allait lui être fatale.

— Atremus ! appela le baron.

Il surgit dans la chambre, fit quelques pas en direction de la paillasse, et parvint au centre du second cercle, avant de se rendre compte que quelque chose n'allait pas.

Il s'arrêta net.

— Que...que..., bégaya-t-il stupidement.

Gwen prononça les trois mots suivants et le baron fut cloué sur place.

De nouveau, les lignes magiques flamboyèrent. Une tempête balaya la pièce, entortillant les jupes de Gwen autour de ses jambes, tandis qu'une nuée d'étincelles volait autour de son visage. Robin se faufila dans la pièce, claqua la porte derrière lui et la ferma à clé. De toute façon, personne ne viendrait : les domestiques étaient débordés, et les invités devaient entamer le premier d'une série de plats délicieux, distraits par le spectacle d'une troupe de lutteurs. Si Brittanie avait pu crier — ce qui, dans les circonstances, était impossible —, personne ne l'aurait entendu.

L'heure de la justice avait sonné. L'espace d'un instant, Gwen se fit l'impression d'un ange vengeur.

— Brittanie de Clawcrag ! cria-t-elle, s'époumonant pour se faire entendre malgré les hurlements du vent magique.

Elle tendit la main droite vers le baron et le visa de la pointe de son couteau noir.

— Devant Dieu, je vous accuse de meurtre et de haute trahison ! Vous avez brisé le serment fait à votre roi, et l'avez trahi pour rejoindre ses ennemis ! Vous avez comploté pour assassiner votre seigneur et votre épouse ! Brittanie de Clawcrag, je demande que justice soit faite. Je demande que vous répondiez de vos crimes, et j'appelle à mon aide les pouvoirs de la Terre, de l'Air, du Feu et de l'Eau. Que les archanges me soient témoins : Gabriel, Michaël, Raphaël et Uriel, prêtez-moi vos pouvoirs !

Elle tendit vers Atremus le couteau blanc.

— Atremus, Chevalier du Royaume, homme lige de notre roi, je vous désigne comme instrument de justice ! Qu'il vive votre vie, ou ce qu'il en reste ; vous prendrez sa place pour devenir un loyal chevalier de Sa Majesté ! Que les archanges me soient témoins : Gabriel, Michaël, Raphaël et Uriel, prêtez-moi vos pouvoirs ! Que ma volonté soit faite ; qu'il en soit ainsi !

Il y eut un immense fracas, comme un coup de foudre, et de la pointe des deux lames jaillit un éclair qui transperça chacun des hommes. Un flux magique s'écoulait entre eux, transitant par Gwen qui se tenait au centre du cercle. Les yeux saillants, la bouche ouverte en un hurlement silencieux, Brittanie se convulsait et tremblait. Le tracé incandescent sur le sol, les éclairs de magie et les milliers d'étincelles crépitantes éclairaient la pièce comme en plein jour. Les pentagrammes peints en transparence sur les murs se mirent à rougeoyer, eux aussi, et ajoutèrent leur pouvoir au sortilège.

Bientôt Gwen ne sentit plus que la force terrible qui la maintenait droite au milieu de la tornade. C'était enivrant, exaltant, dévorant ; son esprit ne contenait rien d'autre que les derniers mots qui accompliraient le sortilège. Ces mots grandissaient en elle, menaçaient d'exploser, et pourtant elle les retint encore...

Puis il y eut un claquement, un flamboiement, et elle prononça les trois mots. Le sortilège était achevé.

La pénombre retomba sur la pièce. Seules les bougies au sol et le feu dans la cheminée brillaient encore.

Brittanie tangua et faillit tomber. Atremus tenta en vain de s'agiter, et se mit à pousser des vociférations incompréhensibles. Cela suffit à Gwen pour savoir que le sortilège avait fonctionné. L'âme noire de Brittanie était désormais logée dans le corps défaillant d'Atremus où elle se débattait, en proie à la fureur.

Brittanie, ou plutôt le corps de Brittanie, retrouva le premier ses esprits. Il cligna des yeux et regarda autour de lui, ébahi. Puis, apercevant Gwen, il se dirigea droit vers elle.

— Madame, dit-il, je crois que nous devrions redescendre. Nos invités s'impatientent sûrement, et j'ai beaucoup de choses à leur dire.

Avant qu'elle ait pu émettre un seul mot, il lui prit la main et la mena — ou plutôt la traîna — vers la porte, puis dans l'escalier.

Épuisée, vidée de ses forces, comme chaque fois qu'elle accomplissait un acte de sorcellerie, elle se laissa docilement conduire vers la grande salle.

Elle ne savait pas ce que le nouveau Brittanie allait faire, mais cela n'avait aucune importance. Son destin était entre les mains de Dieu ; si cet homme choisissait de la dénoncer comme sorcière à toute l'assemblée...

Mais elle était résignée, prête à accepter son sort, quel qu'il soit. Car si l'homme pour lequel elle était née la rejetait, pourquoi continuer à vivre ? Lorsqu'ils entrèrent dans la grande salle et montèrent sur l'estrade, un silence de mort tomba sur l'assemblée.

Comme prévu, Ursula se trouvait à la place de Gwen, et arborait un air satisfait. Sa satisfaction fut décuplée quand elle vit Brittanie arriver en traînant sa femme par la main. Mais, d'un coup, le baron lâcha la main de Gwen, agrippa la chaise d'Ursula à deux mains et la tira brusquement en arrière. La favorite atterrit sur le plancher de l'estrade dans un fracas sourd et un cri aigu.

— Dehors ! s'écria Brittanie avec colère. Dehors ! Rassemble tes affaires et va-t'en !

Prends une mule, et tout ce que tu pourras y charger... mais si tu te trouves encore sur mes terres d'ici à demain soir, je t'enfermerai dans un couvent avant que tu n'aies eu le temps de cligner des yeux !

Ursula se redressa maladroitement, son visage empreint de stupeur.

— Vous deux, dit Brittanie en indiquant deux hommes d'armes qui n'appréciaient guère Ursula, accompagnez-la, vérifiez qu'elle ne vole rien, puis reconduisez-la jusqu'à nos frontières.

Sans hésiter, l'un des hommes se dirigea droit vers Ursula et la fit descendre de l'estrade. L'autre garde les rejoignit, et l'ancienne maîtresse du baron fut évacuée sans avoir eu le temps de dire un mot.

A présent, Brittanie se tourna vers Gwen. Il posa les deux mains sur sa taille, la souleva et la déposa sur le siège de la chaise baronniale, d'où elle dominait toute l'assemblée.

— Chers compagnons, chers amis, dit-il à l'assemblée toujours silencieuse, la noble dame que voilà, votre suzeraine, ma douce épouse, a été cruellement bafouée. Celui qui aurait dû la protéger et l'honorer l'a au contraire...

Il secoua la tête.

— Je ne trouve pas de mots pour décrire l'infamie des affronts qu'elle a dû subir. Le scélérat que j'ai été jusqu'ici, l'ignoble créature qu'elle a consenti à épouser, ne méritait pas — et ne mérite toujours pas — une femme aussi merveilleuse. Le triste sort du chevalier Atremus, et les dernières paroles qu'il a prononcées, m'ont ouvert les yeux. Je me sens renaître ; je suis un autre homme, et je vois, à

présent, quel traitement inique j'ai fait subir à ma femme. J'espère seulement qu'avec le temps, elle pourra me pardonner.

Il se tourna vers Gwen et lui prit les deux mains.

Elle le dévisageait sans comprendre, les yeux écarquillés. Comme l'espoir et la joie naissaient lentement dans son cœur, des larmes lui vinrent aux yeux, et elle sourit enfin.

— Alors, devant tous ici, je vous le demande : ma tendre amie, mon amour : m'accordez-vous votre pardon, et êtes-vous prête à me donner solennellement votre main et votre cœur ? Me permettez-vous de déposer ma vie à vos pieds ?

Gwen aurait voulu pouvoir répondre dignement à tant d'éloquence, mais sa gorge se noua, les larmes inondèrent ses joues, et elle ne put que dire :

— Oui, Votre Grâce.

Pourtant, cette simple réponse suffit. La foule se leva d'un seul mouvement pour l'applaudir. Tandis que les acclamations fusaient, Brittanie aida sa femme à descendre de la chaise, et la prit dans ses bras.

Étreinte infiniment douce et tendre, comparée à celle de l'ancien Brittanie qui ne désirait que l'écraser et la dominer. Étreinte dont elle avait rêvé et qu'elle s'était interdit d'espérer un jour... Le baron plaça ensuite ses mains en coupe autour du visage de Gwen et leurs lèvres se trouvèrent.

En proie à une violente émotion, la jeune femme sentit ses genoux se dérober sous elle. Entre les bras de son époux, elle fondait d'un désir inattendu, qui l'enflammait et la privait de volonté à la fois.

Si Brittanie ne l'avait pas soutenue, elle se serait probablement effondrée sur le sol.

Mais il n'avait pas terminé.

Il mit fin à leur baiser, bien trop tôt au goût de Gwen, et fit signe à deux valets d'approcher.

— Montez dans la chambre de mon épouse, dit-il, et occupez-vous d'installer ce pauvre chevalier mourant dans la chambre d'Ursula. Que l'on veille sur lui jusqu'à la fin ; j'espère pour lui qu'elle sera rapide, et qu'il ne souffrira pas longtemps.

Les hommes acquiescèrent avec un air de compassion et s'empressèrent d'obéir à leur seigneur. Ce dernier se retourna alors vers l'assemblée ; sa voix baissa d'un ton, et se teinta de menace.

— Qu'on se le répète d'un bout à l'autre du royaume : celui qui aurait le malheur, ne serait-ce que d'offenser ma femme, s'expose à de terribles représailles... Les enfers mêmes seraient doux, comparés au sort que je lui réserve !

Ces paroles avaient un sens caché, compréhensible seulement pour ceux qui avaient comploté avec

Brittanie pour assassiner Gwen et miner l'autorité du roi. Quels que fussent ces conspirateurs — certains d'entre eux devaient se trouver dans l'assistance

—, ils étaient sans doute étonnés par le brusque revirement du baron, mais ils ne pouvaient avoir de doutes quant à ses intentions.

Tenant toujours Gwen blottie contre lui, Brittanie promena de nouveau son regard sur la foule devant lui. Il fit signe à quelqu'un de s'avancer : un moine inconnu portant le costume des frères carmélites.

Les applaudissements s'estompèrent, puis cessèrent : chacun tendait l'oreille, curieux de ce qui allait suivre, dans cette soirée pleine de rebondissements.

— Père, dit Brittanie au moine, puis-je solliciter une grande faveur ? A la lumière de ce que je viens de dire, et de mon désir d'être maintenant un digne et fidèle époux, accepteriez-vous de bénir de nouveau notre union ?

L'espace d'un instant, le moine resta ébahi, puis il acquiesça rapidement... Il leva les deux mains au-dessus du couple et fit le signe de la croix. Les vœux et la bénédiction furent rapidement prononcés. Brittanie conduisit Gwen jusqu'à la chaise baronniale et l'y installa, prenant lui-même le fauteuil d'où la malheureuse Ursula avait été délogée.

Pendant le festin qui suivit, Brittanie sélectionna pour sa femme les meilleurs morceaux de viande, les plus belles parts de tarte, les fruits les plus mûrs.

Gwen flottait sur un nuage, incapable de réfléchir, tant elle était heureuse de reconnaître chez son mari le regard étincelant du seigneur Atremus, son bien-aimé.

Avec quelque six mois de retard, c'était le festin de mariage qu'elle avait espéré.

Quand le dernier plat fut vidé, le dernier divertissement terminé, le baron prit Gwen par la main et, une fois de plus, lui fit gravir l'escalier qui menait à la chambre conjugale. Cette chambre où Gwen avait tant souffert...

Brittanie referma la porte derrière eux et, de nouveau, prit les mains de Gwen.

— Ma dame... ma tendre amie...

Sa voix s'érailla.

— Je ne pourrai jamais vous remercier pour ce cadeau que vous m'avez fait, cette nouvelle vie que vous m'avez offerte. Si vous désirez que nous vivions comme vous aviez prévu de vivre avec Robin, en frère et sœur...

— Non ! s'exclama-t-elle. Oh non, Votre Grâce...

Elle baissa la voix et leva les yeux vers lui, les joues rosés.

— Comment pourrais-je ne plus vous aimer ? C'est votre esprit que j'aime. Pour moi, vous êtes toujours le même...

A son tour, la voix de Gwen se brisa.

— A moins que vous... que vous n'ayez pas de sentiments pour moi...

Il éclata de rire — non pas du rire gras et cruel de Brittanie, mais du rire franc et joyeux que Gwen avait souvent entendu, enfant, lorsque son père avait battu le seigneur Atremus aux échecs.

— Aucun sentiment pour vous ? répéta-t-il en souriant encore. Mon cœur, je vous ai aimée dès l'instant où j'ai vu la femme que vous étiez devenue. Pourquoi croyez-vous que j'aie demandé au moine de bénir de nouveau nos vœux de mariage ? Je voulais que nous soyons liés, corps et âme, et que Dieu en soit témoin...

Il attira Gwen contre sa poitrine, et elle s'abandonna à son étreinte.

— Mon amour, dit-il, mon seul amour...

Puis il s'interrompit et la repoussa légèrement.

— Mais, dit-il, qu'allons-nous faire de Robin ?

Gwen rit à son tour.

— Nous allons le renvoyer chez mon père. En chemin, Robin la servante laissera place à Robin, le jeune et bel écuyer. Mon père le reconnaîtra, et en fera son héritier.

Comme moi, il l'aime de tout son cœur, et il lui accordera la récompense qu'il mérite pour m'avoir tant aidée !

Brittanie rit de nouveau.

— Alors je suis comblé, ma chérie. Voulez-vous, à présent, m'accompagner au lit ?

Gwen lança un regard vers l'immense lit matrimonial.

Il ne lui inspirait plus aucune inquiétude.

— Mon seigneur, dit-elle en souriant, mon cher amour, je ne désire rien plus que cela.

Tandis qu'elle s'avançait vers la couche nuptiale, une idée aussi réconfortante que saugrenue lui traversa l'esprit : cette fois, elle n'aurait pas besoin de compter les corbeaux pour prédire l'avenir. Elle savait déjà de quels bonheurs le lendemain serait fait.

Tout en haut de la tour de Clawcrag, sous la corniche du toit, le corbeau s'éveilla, tiré du sommeil

par des éclats de rire humains. A ses pieds, sous le nid qu'il avait construit avec sa femelle, dans cette niche abritée du vent, un rayon de lumière filtrait par une meurtrière. C'était curieux : depuis un mois qu'il était installé ici, jamais il n'avait entendu des rires de ce genre s'élever de cet endroit. Des rires francs et joyeux : l'un, profond et mâle, l'autre, doux et argentin.

Eh bien ! Que ces humains frivoles passent la nuit à rire, s'ils le voulaient. Lui et sa compagne avaient des tâches bien plus importantes à accomplir : couvrir les deux œufs rangés bien au chaud sous la poitrine de la femelle. Le deuxième avait été pondu le matin même.

Un corbeau, chagrin ; deux, contentement ; trois, un mariage ; quatre, une naissance...

La clé de Morgania

de

Chapitre 1 :

Encore une interminable nuit de travail en perspective, songea Drusilla Morgan sans enthousiasme en entrant dans les locaux de Galaxie.com. Encore huit longues heures à passer devant un écran d'ordinateur, pour saisir d'interminables colonnes de chiffres. Pas exactement le travail dont elle rêvait...

Non, ce qu'elle désirait par-dessus tout, c'était peindre. Mais pour l'instant, ses tableaux se vendaient à peine plus cher que ce qu'ils lui coûtaient en matériel.

... et il fallait bien vivre. Un jour, bien sûr, tout serait différent. Elle n'aurait plus besoin de travailler la nuit pour pouvoir peindre à la lumière du jour.

D'ailleurs, elle n'aurait plus besoin de travailler du tout. Elle ne ferait que peindre.

Un jour...

Pour l'instant, ce jour lui paraissait très lointain. Et, ce soir, elle d'habitude si tonique avait le moral au plus bas. Alors que, dans le hall, elle attendait son tour pour passer le contrôle de sécurité, elle aperçut l'informaticien prodige du huitième étage, celui qu'elle trouvait très séduisant — contrairement à la plupart de ses semblables, qui passaient leur vie dans une cellule climatisée, sans fenêtres, et qui préféraient communiquer avec les machines qu'avec les êtres humains.

A vrai dire, il ne ressemblait pas tellement à un informaticien. On aurait plutôt dit un sportif qui passait ses journées au grand air. Quel âge pouvait-il avoir ? Vingt-huit ans ? Trente ? Yeux noirs, cheveux bruns, il était vêtu avec une certaine recherche, dans un environnement de travail où tout était toléré, y compris les bermudas et les T-shirts ornés de logos de bière... On le disait tout-puissant chez Galaxie.com. C'était le grand chef des superordinateurs. Celui qui, si Drusilla faisait trop d'erreurs de saisie, pouvait demander sa mise à pied immédiate sous prétexte qu'elle ralentissait ou bloquait le système.

Aussi, lorsqu'elle le croisait, éprouvait-elle toujours une certaine appréhension.

Et pourtant, chaque fois, elle se sentait comme électrisée par sa présence —

comme si le simple fait de poser les yeux sur lui comblait un désir mystérieux, profondément enfoui en elle. Elle le vit passer le contrôle de sécurité, se diriger vers un ascenseur et disparaître. Lui seul possédait la clé de cette cabine ; les autres employés devaient s'entasser dans les ascenseurs ordinaires.

Après avoir passé à son tour le poste de sécurité, Drusilla se glissa dans un ascenseur empli d'autres esclaves du secteur Saisie informatique. Galaxie.com, se disait-elle régulièrement, c'était un peu

comme les mines de la Moria : on s'y épuisait sans relâche, dans les ténèbres, sous la surveillance d'un gardien qui guettait la moindre erreur de frappe, et chronométrait le rendement.

Seulement voilà : c'était le prix à payer pour pouvoir exercer son art. Et puis ce travail avait le mérite de lui laisser tout le temps pour réfléchir et penser à autre chose. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et les esclaves s'éparpillèrent en direction de leurs boxes, s'adressant de petits sourires et des hochements de tête machinaux.

Tous semblaient éprouver la même réticence qu'elle à se mettre au travail. Drusilla quant à elle se dirigea droit vers les fontaines à café, fraîchement remplies, comme d'habitude, et se servit une grande tasse de liquide noir.

Dans son box, elle sortit de son sac à main le mythique calendrier Boris Vallejo de l'année 1974, ainsi que les petits dragons en étain et en cristal qu'elle disposait, tous les soirs, à côté de son moniteur. A l'exception de ces objets, son espace de travail était nu et impersonnel ; d'ailleurs, il ne lui était pas réservé. Deux autres personnes s'y succédaient au cours de la journée. Son prédécesseur était parti en avance, ce soir, ne laissant aucune autre trace de son passage qu'une auréole de café sur le bureau blanc.

Drusilla poussa un soupir, s'installa devant l'ordinateur, sortit une liasse de papiers d'un casier et ouvrit une session informatique. A 11 heures, elle commença à entrer des données dans le système.

A 11 h 05 précisément, les doigts échauffés, elle laissa ses pensées vagabonder. Des pensées qui l'emmenèrent loin, très loin du moniteur, des colonnes de chiffres qui y défilaient, et des caméras de surveillance...

* * *

Assis à son bureau à l'étage au-dessus, Miles Kennedy écoutait le doux ronronnement des superordinateurs qui l'entouraient. Il lança une rapide vérification du système : tout allait pour le mieux. Le bogue signalé par l'équipe précédente semblait s'être résolu de lui-même.

Se renversant dans son fauteuil, Miles promena son regard sur les Béhémots — surnom qu'il donnait à ses ordinateurs — disposés autour de lui.

Il n'avait pas envie de café — pas tout de suite. Il était encore revigoré par son exercice quotidien : sept kilomètres de course à pied, seule chose qui le réveillait assez pour affronter une nuit entière de travail.

Qu'allait-il se passer, ce soir ? Serait-ce encore une de ces nuits infernales où tout se déglingait ? Où, armé de ses seules cellules grises, il devrait affronter circuits intégrés, transistors infinitésimaux, programmes capricieux qui avaient inexplicablement égaré des fragments d'information ? Une de ces nuits où il était contraint de demander du renfort ? Ou bien serait-ce une nuit tranquille ? Une de celles où il vaquait à ses propres occupations sur les Béhémots ronronnant, lesquels ne tournaient

jamais à plus du quart de leur puissance...

Il patienta quelque temps. Rien. Pas d'erreur à l'étage au-dessous. Pas de panne de logiciel. Pas de circuit défaillant.

Au bout d'un moment, il se retourna vers son clavier et composa le code permettant d'ouvrir un fichier secret. Un fichier connu de lui seul, que les plus indiscrets et les plus avisés seraient incapables de détecter.

Puis il commença à taper.

Dans sa rêverie, Drusilla était princesse. Attention : pas une de ces pimbêches vêtues de soie et de satin, attendant leur prince à la crinière sauvage et à l'étreinte brûlante. Non, dans ce rêve, Drusilla était une princesse guerrière — une princesse capable de diriger un royaume et de mettre à genoux les puissants de ce monde.

Dans sa tenue, la seule soierie qu'elle s'autorisait, elle la portait à même la peau : sa lingerie la protégeait du tissu rêche et raide de son uniforme. Drusilla la guerrière portait une épée et un bouclier, un casque armorié, et montait mieux à cheval que la plupart des hommes.

Drusilla était soucieuse et inquiète, car la clé du royaume de Morgania avait disparu et, avec elle, l'accès aux secrets anciens des sorciers. Secrets dont le peuple de Drusilla avait désespérément besoin pour résister aux hordes qui se pressaient à ses frontières. Or, après avoir passé presque toute sa vie à chercher cette clé, le roi Cedrick, père de Drusilla, avait abandonné sa quête.

Cedrick était très âgé. Drusilla — sa fille unique — était née sur le tard, lorsqu'il avait pris le temps de se marier et de fonder une famille. Son épouse, hélas, n'avait pas survécu à l'accouchement. Dès qu'elle avait été en âge de quitter sa nourrice, la petite fille avait passé ses journées à l'écurie et dans les baraquements des gardes. Au début, les soldats s'étaient montrés méfiants, sachant que tous leurs agissements pouvaient revenir aux oreilles du roi. Mais peu à peu, constatant qu'il était impossible de se débarrasser de Drusilla, ils lui avaient montré comment éviter les dangers liés aux chevaux, aux armes et aux ennemis.

Puis ils lui avaient enseigné les finesses de l'escrime et de l'équitation. Et enfin, une fois certains qu'elle ne les dénoncerait pas à son père, ils lui avaient appris à boire, à parier et à chanter des ballades parlant de désir et d'aventures.

A présent qu'elle pouvait tenir tête au meilleur de ces guerriers, Drusilla représentait le dernier espoir de Morgania, le royaume de son père. Il était grand temps pour elle de mettre ses connaissances en pratique. Mais Cedrick se montrait réticent. Il ne voulait pas confier à sa fille unique une mission que lui-même, en dépit de nombreuses tentatives, n'avait pu mener à bien.

— J'ai besoin de toi, ma chérie, lui disait-il. Ma santé faiblit, et toi seule peux me remplacer à la tête du royaume.

— Cela ne servira à rien de vous remplacer, père, répondit-elle pour la centième fois, si Morgania est envahie. Nous avons besoin de cette clé. Sans elle, nous sommes perdus.

— Ma chérie, j'ai passé trente ans à chercher cette clé. Qu'est-ce qui te fait croire que tu la trouveras alors que j'ai moi-même échoué ?

Si le roi Cedrick se montrait orgueilleux, sa fille Drusilla ne manquait pas d'audace.

— Eh bien, je peux déjà commencer par éliminer tous les endroits où tu as cherché, répondit-elle non sans insolence.

Son père eut un petit rire sans joie.

— Eh bien, puisque tu t'entêtes, Drusilla, qu'il en soit ainsi. Va, ma fille... mais sois de retour avant les premières neiges. Je sens que je ne passerai pas l'hiver. Et à ma mort, je veux que tu sois présente pour surveiller le seigneur Hedgehog. Il a des vues sur le trône ; s'il y monte, il n'en descendra plus. Il ne faut surtout pas lui permettre de s'y installer, ne serait-ce que pour un jour...

— Café, Drusilla ?

La jeune femme sursauta, ses doigts dérapèrent sur le clavier et un message d'erreur s'afficha sur l'écran.

— Oh, désolé ! dit Cal Osten, l'occupant de la cellule voisine. Je ne voulais pas te faire peur. Ça te dit, un café ?

— Oui, je veux bien.

Elle lui tendit sa tasse en le maudissant intérieurement, puis se concentra sur son moniteur pour essayer de faire disparaître l'avertissement qui clignotait.

Pourquoi Cal ne pouvait-il accepter une bonne fois pour toutes qu'elle ne s'intéressait pas à lui ? Il n'était pas désagréable ; simplement, elle n'avait presque rien en commun avec lui. On ne fondait tout de même pas une relation durable sur une passion commune pour les illustrations de Boris Vallejo !

Au huitième étage, Miles fut interrompu par l'apparition d'une boîte de dialogue rouge clignotante. Il comprit aussitôt de quoi il s'agissait : par inadvertance, un opérateur de saisie à l'étage au-dessous avait enfoncé en même temps les touches U et F1.

Il lui suffit de quelques secondes pour réparer le problème avant de retourner à son travail personnel.

Drusilla poussa un soupir de soulagement. Son écran cessa de clignoter ; un message indiqua que l'ordinateur était de nouveau disposé à recevoir des données.

Elle attendit le retour de Cal avec son café, puis, comme il s'attardait, elle lui dit :

— Excuse-moi, Cal, j'ai perdu du temps à cause de cette erreur. Il faut que je me rattrape.

— Ah ! pardon, dit-il, l'air déçu. On se voit à la pause ?

— Je ne prendrai pas de pause, cette nuit. Je voudrais finir le plus tôt possible.

— O.K., je comprends...

Cal disparut.

Bientôt les doigts de la jeune femme se remirent

à courir sur le clavier pendant que ses pensées

s'envolaient...

Les ténèbres enveloppaient la forêt de Nurn. Voilà plusieurs jours que Drusilla avait quitté le château de son père pour suivre la piste du Béhémoth. D'anciennes légendes prétendaient que le monstre détenait la clé de Morgania. Malheureusement, nul ne savait si le Béhémoth existait vraiment, ni où on pouvait le trouver...

En réalité, pensait Drusilla tandis qu'elle chevauchait, escortée par deux soldats, à travers la forêt ténébreuse, si elle lisait cette histoire dans un livre, elle s'ennuierait : il manquait de l'action, de l'aventure, du suspense ! Eh bien, se corrigea-t-elle mentalement, qu'à cela ne tienne : c'était son rêve, après tout. Elle pouvait le rendre aussi palpitant qu'elle le voulait !

Mais, inexplicablement, elle n'y arrivait pas et ce soir, sa rêverie échappait à son contrôle. La forêt resta sombre et silencieuse. On n'y entendait rien d'autre que le bruit étouffé des sabots sur l'épais tapis d'aiguilles de pin, et celui des gouttes d'eau qui tombaient des arbres. Il avait plu, tout à l'heure. L'air était frais et humide. A chaque minute qui passait, la forêt devenait plus obscure, plus oppressante.

L'œil aiguisé de la jeune femme distinguait des centaines de nuances de vert et de brun. Elle imaginait déjà les coups de pinceau nécessaires pour camper le décor dans lequel elle évoluait. La composition aurait tout de même besoin d'un point focal. Leur petit groupe de trois cavaliers, vus de loin, peut-être ?

— Dame Drusilla ? dit Zack.

Sergent de la garde personnelle de Drusilla, Zack était l'un des deux hommes de confiance qu'elle avait désignés pour l'accompagner dans sa mission. Elle ralentit sa monture pour attendre le soldat.

— Qu'y a-t-il, Zack ?

— Dame Drusilla... nous sommes déjà passés par ici.

Elle se retourna vivement pour le regarder.

— Difficile à dire, tout se ressemble...

— Non. Ce petit arbre devant nous, avec sa fourche bizarre... je m'en souviens parfaitement. Et puis, regardez au sol...

Drusilla baissa les yeux et vit des traces de sabots. Ceux de leurs chevaux. Une pointe d'inquiétude lui serra le cœur.

— Nous tournons en rond, dit-elle.

— J'en ai bien peur.

Zack regarda autour d'eux.

— Il fait de plus en plus sombre... Mais la journée est loin d'être finie.

— Il faut trouver un cours d'eau, et le suivre.

— Les branches qui gouttent font tellement de bruit qu'on n'entendrait pas l'eau couler.

— Ne me dis pas que tu as vu des bonshommes en brindilles et des petits tas de cailloux...

— Plaît-il ?

Évidemment, Zack ne pouvait avoir vu ce film. Dans ce monde-ci, le cinéma n'existait pas.

— Peu importe. Il doit y avoir un sorcier dans les parages.

— C'est aussi mon avis, dame Drusilla.

— Reste à savoir s'il s'agit d'un simple sortilège de protection, ou s'il est dirigé contre nous.

— Mais comment ?

— Eh bien, nous allons nous déplacer perpendiculairement à notre trajectoire actuelle.

Zack sembla convaincu.

— Soit nous sortirons de la portée du sortilège, soit nous nous trouverons nez à nez avec le sorcier.

Elle jugea inutile de mentionner que cela ne les empêcherait pas de tourner en rond... et qu'elle n'avait jamais été douée en matière de sorcellerie. Certes, nombreux avaient été ses professeurs de magie, qui tous avaient fait de leur mieux pour former la future souveraine de Morgania. Mais en dépit de leurs efforts, elle ne se sentait guère douée pour contrer des sortilèges — et encore moins

pour en jeter !

Suivie de ses deux gardes, elle tourna vers la droite en se maudissant de ne pas avoir été plus attentive, pendant ses leçons de magie. A l'époque, évidemment, elles lui avaient semblé dépourvues d'intérêt — elle ne pensait alors qu'à l'art et à la manière de se battre. Elle le regrettait amèrement, à présent.

Car ils étaient bel et bien prisonniers d'un sortilège comme un insecte dans la toile d'araignée : voilà la vérité.

Un picotement parcourut la nuque de la jeune femme ; elle dut faire un effort pour ne pas se retourner. Après tout, deux excellents soldats surveillaient ses arrières. Ils avaient beau avancer, le sortilège ne semblait pas s'atténuer. Au moment où Drusilla commençait à penser qu'elle avait pris la mauvaise direction, elle se rappela subitement quelque chose qu'un mage lui avait dit quand elle était enfant.

Méfie-toi de la forêt de Nurn. Elle te fera tourner en rond...

Elle s'arrêta abruptement. L'instant d'après, Zack et Tertio arrivaient à sa hauteur.

— Que se passe-t-il, dame Drusilla ? Demandèrent-ils d'une seule voix.

— Le sortilège ne vient pas d'un sorcier, dit-elle, mais de la forêt.

— De la forêt ? répétèrent-ils, comme sur le point de s'étouffer.

— La forêt, oui. Elle est hantée par une ancienne magie.

Zack regarda avec méfiance les arbres devant lui.

— J'ai entendu dire qu'elle était autrefois vivante...

— Elle l'est toujours, répondit Drusilla.

Elle se concentra sur le problème puisqu'il ne semblait pas près de disparaître. Elle perçut soudain des bruits étranges. Comme un martèlement sourd et régulier.

— Quelqu'un vient, dit Zack, énonçant une évidence.

Il énonçait toujours des évidences, songea-t-elle subitement. Comment avait-elle pu ne pas le remarquer jusqu'à présent ? Elle sourit, consciente de ce que son rêve ressemblait à un conte de fées : simple, familier, rassurant.

La voyant dégainer son épée, les gardes l'imitèrent et se rangèrent derrière elle en ordre de bataille. Une brume épaisse envahissait à présent la forêt et la recouvrait d'un voile opaque, tandis que les bruits de pas continuaient à s'amplifier.

De la brume émergea un splendide étalon blanc que chevauchait un cavalier séduisant et bien bâti. Un homme que Drusilla reconnut aussitôt...

— Bonjour, dit-il, visiblement inquiet et surpris de voir leurs épées dégainées. Je m'appelle Miles, le Dompteur de Béhémoths. Vous aussi, vous êtes perdus ?

Chapitre 2 :

Ils déblayèrent les aiguilles de pins et creusèrent un trou dans lequel Zack et Tertio allumèrent une belle flambée. Puis, pendant que les deux soldats montaient la garde.

Miles et Drusilla s'installèrent près du feu et se préparèrent un café.

— Comme je vous le disais, Miles, je suis à la recherche d'un Béhémoth, déclara alors Drusilla, reprenant le fil de leurs présentations. Je crois qu'il détient la clé de Morgania.

Miles fronça les sourcils.

La jeune femme hésita un instant.

— Cette clé permet d'ouvrir un livre de sorcellerie. Un livre qui contient les secrets des Anciens pour protéger le royaume de Morgania.

— Des secrets magiques ?

Elle acquiesça.

— Puisque vous êtes dompteur de Béhémoths, reprit-elle, vous devez savoir où se trouve celui que je cherche, n'est-ce pas ?

Miles plongea son regard d'un brun chaud dans celui de Drusilla.

— Vous êtes vraiment très jolie, princesse.

Drusilla se sentit rougir malgré elle.

— J'ai le sentiment de vous avoir déjà vue quelque part, ajouta-t-il.

— C'est très probable, répliqua-t-elle, légèrement agacée. Je suis princesse, après tout. Je fais beaucoup d'apparitions publiques. Revenons-en à ces Béhémoths.

Où se trouvent-ils ?

— Cachés dans des grottes.

— Je vois. Et où se trouvent ces grottes ?

— Aucune idée.

Elle le dévisagea, bouche bée, puis fronça les sourcils.

— Dans ce cas... à quoi servez-vous ?

Une lueur malicieuse pétilla dans son regard noisette, et il haussa les épaules.

— Pour l'instant, à rien. Mais si jamais je retrouve le Béhémoth que je recherche, je le dompterai, puisque tel est mon rôle dans votre rêve...

Elle sourit malgré elle.

— Donc, vous passez votre temps à chercher votre Béhémoth ? Toute vie n'est-elle pas une quête ?

Comme Drusilla levait les yeux vers lui, elle se figea en croisant son regard.

Quelque chose de fulgurant passa entre eux — une sensation à la fois terrifiante et électrisante.

Elle s'empressa de détourner les yeux.

— Le moment est mal choisi pour plaisanter. Si je ne retrouve pas cette clé, mon peuple tombera sous le joug des barbares. C'est ma dernière chance de sauver le royaume.

— Donc, les Béhémoths existent vraiment ? Vous en avez déjà vu ?

— Oui. Ils sont énormes, tout gris, et couverts d'écaillés. Et ils ont un caractère complètement imprévisible.

— Où est passé le vôtre ?

— Un soir, il a disparu.

Miles sirota une gorgée de café et poussa un soupir de satisfaction.

— C'est délicieux, princesse. Merci beaucoup.

— Vous n'avez rien fait pour le retenir ?

Il la regarda du coin de l'œil.

— Je vous l'ai dit, princesse : les Béhémoths sont imprévisibles. Parfois, le meilleur dompteur du monde ne peut les retenir.

— Je croyais qu'ils n'existaient pas vraiment.

— Beaucoup le pensent, parce que les Béhémoths sont discrets. Ils se contentent de se cacher quelque

part et de mener tranquillement leur vie. Mais lorsqu'ils piquent des crises... Disons que cela a déjà abrégé la carrière de bien des dompteurs.

Drusilla hocha la tête, songeuse.

— Donc, ils sont dangereux.

— Ils peuvent le devenir.

Elle regarda Miles droit dans les yeux.

— Et si nous unissions nos forces ?

Il réfléchit un instant.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, dit-il enfin. Mais il nous faudrait d'abord sortir de cette forêt.

Lorsqu'ils eurent terminé leur café, elle appela Zack et Tertio pour qu'ils viennent se servir à leur tour. Tels des spectres, ils sortirent de la brume, remplirent leurs tasses et disparurent de nouveau.

— Ce sont vos gardes du corps ? demanda Miles.

— Et mes compagnons d'armes.

— En effet, j'ai vu la façon dont vous avez dégainé votre épée. Vous êtes très fouguese, pour une princesse.

— Je suis l'une des meilleures lames de Morgania.

— Content de l'entendre. Vous me protégerez, s'il nous arrive quelque chose ?

Drusilla lui décocha un regard hautain.

— Je suis sérieuse, dit-elle.

Miles cessa de rire, mais ses yeux pétillaient encore.

— Moi aussi, répondit-il. J'ai toujours été attiré par les Amazones.

— Trêve de plaisanteries, déclara Drusilla.

Son cœur battait à un rythme alarmant.

— Je ne plaisante pas, dit Miles. Mais si cela vous gêne, je peux arrêter. De toute façon, avant de trouver clé ou Béhémoth, il nous faut sortir de cette maudite forêt.

— Vous vous répétez.

— Je sais. J'essayais juste de changer de sujet, puisque vous vous obstinez à ne pas aborder celui de notre attirance mutuelle...

Pas plus dans ses rêves que dans la vraie vie, Drusilla n'était habituée à ce genre d'homme. D'où sortait-il, celui-ci ? Il ne ressemblait pas du tout aux héros qu'elle avait l'habitude d'inventer...

L'espace d'un instant, le paysage tremblota et pâlit ; elle aperçut presque les contours de son moniteur, de son clavier, et des colonnes de chiffres qu'elle saisissait consciencieusement. Elle avait le choix : se concentrer sur son travail, ou bien tolérer la compagnie de ce personnage imprévisible et présomptueux, sorti des zones mystérieuses de son subconscient.

Le choix fut vite fait. Elle s'accommoderait du dompteur de Béhémoths. Si exaspérant fût-il, il serait toujours plus intéressant qu'une liste de chiffres.

Le décor de son rêve se remit fermement en place...

A cet instant, Drusilla se rendit compte qu'elle avait raté quelque chose. Miles se tenait debout, dos au feu, une épée à la main. Il n'était pourtant pas armé, quelques instants plus tôt...

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en se levant d'un bond.

— Vous n'entendez pas ?

— Quoi ?

— Un bruit, là-bas.

— Zack et Tertio.

— Chut !

Drusilla n'avait jamais aimé qu'on lui commande de se taire. Mais pour une fois, elle ne répliqua pas et tendit l'oreille. Elle n'entendit rien d'autre que le bruit des gouttes qui tombaient des arbres, leur clapotement amplifié par la brume aveuglante.

Soudain, au loin, s'éleva un faible gémissement. Drusilla n'avait jamais rien entendu de pareil : c'était un hululement étrange, presque inaudible.

— Qu'est-ce que c'est ? chuchota-t-elle, parcourue d'un frisson.

— Aucune idée, dit Miles. Je n'ai jamais rien entendu de pareil.

D'instinct, elle se rapprocha de son compagnon en dégainant son épée.

— Zack ? lança-t-elle. Tertio ? Vous m'entendez ?

— Chut ! gronda Miles. Vous voulez nous faire repérer, c'est ça ?

Mais les deux gardes ne répondirent pas, et le cœur de Drusilla se serra.

— Je crois que nous sommes déjà repérés, dit-elle.

Ils échangèrent un regard lourd de sens. Le sinistre gémissement s'éleva de nouveau, tout près d'eux cette fois...

— Des Smarties, Drusilla ?

Si le meurtre n'avait pas été un délit, nul doute qu'elle aurait étripé Cal sur-le-champ. D'habitude, elle se forçait à toujours répondre poliment. Mais là, le cœur battant à tout rompre, et l'écho de ce sinistre gémissement résonnant encore à ses oreilles, elle ne se sentait guère encline à faire des politesses.

— Cal, j'essaie de me concentrer, dit-elle en le foudroyant du regard.

Il prit un air penaud.

— Si tu continues à taper aussi vite, tu vas casser ton clavier, dit-il.

— Je t'ai dit que j'avais besoin de partir tôt.

— D'accord, mais ce n'est pas une raison pour avancer à deux cents à l'heure et faire passer les autres pour des incapables.

Dans son rêve, Drusilla la princesse guerrière aurait sauté par-dessus la cloison de séparation pour remettre Cal à la place qui lui convenait : les fesses fermement plantées sur son tabouret, le regard dirigé vers son moniteur. Mais dans la vraie vie, ce genre de choses était impossible. Ici, Drusilla n'était qu'une femme ordinaire, soumise aux lois de son pays et au règlement intérieur de son entreprise.

— Ne m'interromps plus, Cal, s'il te plaît, dit-elle. Il faut absolument que je termine cette liasse.

— Bien sûr, répondit-il d'un air abattu. Excuse-moi, Drusilla.

— Je t'en prie.

Elle se retourna vers son clavier, positionna ses doigts au-dessus du pavé numérique et fixa son regard sur les interminables rangées de chiffres en provenance de l'une des nombreuses filiales de Galaxie.com. Elle s'était souvent interrogée sur l'utilité de son travail ; on lui avait expliqué, comme aux autres opérateurs de saisie, qu'il s'agissait de comparer les comptes individuels des filiales avec les données automatiquement enregistrées dans le système, afin de repérer d'éventuelles

« erreurs » — c'est-à-dire des détournements de fonds et autres manipulations occultes.

Mais où en était-elle ?

Elle n'en avait pas la moindre idée. Depuis son arrivée, elle fonctionnait en pilote automatique ; impossible de se souvenir des données qu'elle avait déjà saisies.

C'était un comble. Crime ou pas crime, elle allait étrangler Cal à la première occasion.

Elle chercha sa souris à tâtons, fit défiler la liste de chiffres qu'elle venait de taper...

et, comme par magie, retrouva sa place dans la liste.

Soulagée, elle se remit au travail. Elle espérait bien réintégrer son rêve ! Il était si réaliste... si convaincant... et son inquiétude, face à la situation de la princesse, n'était nullement feinte.

Où en était-elle ?

Ah, voilà... Ce mystérieux gémissement, tout près d'eux...

Un doigt sur la bouche, Miles fit signe à Drusilla de le suivre. Ils sortirent du halo lumineux qui entourait le feu et pénétrèrent dans les bois sombres et brumeux.

Au bout d'un moment, ayant perdu de vue les dernières lueurs des flammes, ils se tapirent au pied d'un vieil arbre imposant.

— Il faut retrouver Zack et Tertio, murmura-t-elle.

— Pas tout de suite. S'ils ont un tant soit peu de bon sens, ils sont sûrement cachés, eux aussi.

— Et si ce bruit...

Il posa un doigt sur les lèvres de Drusilla. La main de Miles était douce et chaude.

— Ne pensez pas à ça. Pour l'instant, il faut découvrir à quoi nous avons affaire.

Elle acquiesça à contrecœur. Zack et Tertio étaient des soldats d'élite, capables de se défendre. Néanmoins, il était troublant qu'ils ne soient pas venus s'enquérir d'elle.

Elle avait beau être une combattante hors pair, elle était tout de même la princesse héritière sur laquelle ils étaient censés veiller jalousement. Sauf, bien sûr, s'il leur était arrivé quelque chose...

Un étrange cliquetis coupa le fil de ses pensées. D'un coup, la lumière se fit en elle.

Ce bruit, c'était Miles qui, tout près d'elle, claquait des dents. Et le gémissement distant qu'on entendait au loin était celui du redoutable vent de Trayen.

— Couvrons-nous, dit Drusilla à son compagnon. Vite.

Chapitre 3 :

— Impossible, dit Miles. Nous sommes à des lieues de Trayen.

Mais le vent qui les fouettait et les glaçait jusqu'aux os lui donna tort. Bientôt Drusilla se retrouva emmitouflée avec Miles sous la même couverture, situation qui lui inspirait des sentiments contradictoires. D'un côté, elle se réchauffait, ce qui était appréciable. De l'autre, une chaleur étrange, différente, envahissait tout son corps, en commençant au creux de ses reins. D'un troisième côté — car il y avait toujours trois côtés à tout, c'était bien connu — elle n'avait pas entrepris cette aventure pour une partie de galipettes. Elle avait d'autres chats à fouetter !

— Écoutez, dit-elle à Miles. Vous avez entendu ?

Au loin, on distinguait un faible poum-crac-plouf ! qui se répétait à l'infini.

Miles se rembrunit.

— Oh, non..., dit-il.

Drusilla et lui échangèrent un regard entendu.

A cet instant, Zack et Tertio apparurent entre les arbres. Zack faisait de son mieux pour garder son sang froid, mais ses yeux exorbités le trahirent.

— D'où vient ce bruit ? demanda-t-il.

— D'une manière ou d'une autre, nous nous sommes complètement égarés, répondit la princesse. Ce bruit, c'est le Mopenwachs qui coule tout près de nous.

— Je parie que ce n'est pas une bonne nouvelle, dit Tertio en frissonnant.

— Pas vraiment, répondit Miles. Pour commencer, ça signifie que nous sommes bien trop au nord.

— Et ensuite ? demanda Zack.

— Ensuite, il y a Krusti Olfard, coupa Drusilla.

L'expression de Zack semblait indiquer qu'il était peu au fait de la mythologie locale.

— Le gardien du fleuve. Selon la légende, il est capable de déplacer les eaux du Mopenwachs.

— Il est aimable comme une porte de prison, ajouta Miles, et extrêmement puissant.

Il possède le terrible Bâton de Senteur. Le moindre petit mouvement de ce bâton, même à distance, vous retourne l'estomac. De près, il cause des vertiges et des vomissements.

— Il faut nous éloigner de ce fleuve, dit Drusilla. Nous ne sommes pas assez nombreux pour affronter Olfard.

Mais à cet instant, le mugissement du fleuve s'intensifia encore.

— Je croyais que c'était censé être une légende, ces histoires de déplacement du fleuve, dit Miles.

Drusilla rangeait déjà sa cafetière dans sa sacoche de selle.

— Les légendes ont tendance à se révéler exactes, dit-elle. Maintenant, réfléchissons.

Le fleuve traverse cette forêt de long en large. Or, nous voulons nous diriger vers l'est. Donc, quoi qu'il arrive, nous ne devons pas passer à gauche du fleuve.

— Eh bien, allons-y, princesse, dit Miles.

Ils montèrent en selle et, enveloppés dans leurs couvertures, s'aventurèrent dans les chemins sinueux de la vieille forêt. Même en se repérant au bruit du fleuve, ils progressaient difficilement. Les sentiers viraient abruptement dans la mauvaise direction, et le bruit de l'eau se faisait de plus en plus fort.

Drusilla jeta un coup d'œil interrogateur à Miles.

— J'ai la même impression que vous, dit-il. On dirait qu'il se rapproche.

— C'est peut-être un coude naturel.

— J'en doute. Cela me semble un peu trop... délibéré.

— Comme si Olfard se frayait un chemin vers nous ? demanda Drusilla, essayant de faire abstraction du relent nauséabond qui flottait dans l'air.

— Exactement.

Quelques minutes plus tard, Drusilla ramena sa monture au pas et tendit l'oreille.

— Ça se rapproche à toute vitesse, dit-elle. Je n'ai aucune envie de faire trempette dans les eaux du Mopenwachs. Quelqu'un a-t-il une idée de l'heure ?

Évidemment, dans ce monde qu'elle avait inventé, les montres n'existaient pas.

— Bon, soupira-t-elle. Je crois qu'il reste encore quelques heures de jour. Je vais monter dans un arbre pour essayer de me repérer.

Miles la surprit en posant une main gantée sur son bras.

— Laissez-moi faire. Avec les Béhémoths, je passe mon temps à grimper aux arbres.

En général, Drusilla avait horreur que les autres jouent les héros à sa place, mais le vent glacé lui avait raidi le corps et les articulations. Resserrant sa couverture de selle autour de ses épaules, elle accorda à Miles un hochement de tête altier.

Il se laissa glisser à terre et se dirigea vers un grand arbre déployé. Il posa les mains sur l'une de ses branches basses et, d'un mouvement souple, se hissa dans l'arbre.

Quelques instants plus tard, il avait disparu dans le feuillage.

Les chevaux soufflaient de la vapeur par leurs narines et piaffaient comme s'ils craignaient de rester immobiles. Une pluie invisible tombait des branches et imprégnait les couvertures. Elle sentait fortement le pin — ce qui était assez curieux, songea Drusilla, étant donné qu'ils se trouvaient dans une forêt de chênes.

Était-ce l'écume du Mopenwachs ?

Les feuilles de l'arbre se mirent à bruire, puis Miles apparut sur une branche basse.

Il mit deux doigts dans la bouche et siffla ; son cheval alla aussitôt se ranger sous sa branche. Le dompteur n'eut plus qu'à se laisser tomber sur la selle.

« Pas mal ! », se dit Drusilla. Il faudrait qu'elle apprenne ce petit tour, elle aussi.

— Alors ? demanda-t-elle.

— L'eau monte et nous encercle. Nous devons gagner les hauteurs de toute urgence.

— Quelles hauteurs ?

— Là-bas, dit-il en indiquant une direction du menton.

— Vous savez, dame Drusilla, marmonna Zack, toute cette sorcellerie, c'est peut-être très bien, mais changer le cours des fleuves, c'est un peu fort de noisette, vous ne trouvez pas ? D'ailleurs, comment un fleuve peut-il prendre la forme d'un cercle ? Il faut bien que l'eau s'écoule quelque part...

— Je crois, dit Miles, qu'Olfard s'est contenté de resserrer une boucle autour de nous.

— Au nom de Pampeus, pourquoi ? s'exclama Zack. Nous ne lui avons rien fait.

— Nous avons le tort de nous trouver dans les parages, répondit Drusilla.

Il n'avait pas vraiment besoin d'une autre excuse, songea-t-elle amèrement. Après tout, le royaume de Morgania n'avait fait aucun tort aux tribus du Sud... et pourtant, il était sur le point d'être attaqué.

— Que veux-tu, Zack, il y aura toujours des gens comme ça.

— C'est triste, mais vrai, ajouta Miles.

Krusti Olfard avait mauvaise réputation. C'était un vieillard grincheux, dont il valait mieux éviter de croiser le chemin.

— En tout cas, reprit Miles, aucune légende ne dit qu'il peut déplacer les collines. Et il y a une colline là-bas.

La petite compagnie partit en direction du monticule, mais Drusilla avançait sans entrain.

— Peut-être qu'il ne sait pas déplacer les collines, mais il peut nous y bloquer pendant des lustres. Et moi, je n'ai pas de temps à perdre.

— Qui en a ? demanda Miles avec philosophie. La vie est trop courte, même dans les meilleures circonstances. Carpe diem, comme on dit.

— Pas la peine de pontifier, rétorqua Drusilla en fronçant les sourcils. J'ai un royaume à délivrer, moi.

— Que voulez-vous, princesse ? La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

— Je ne suis pas une fille, je suis une femme adulte !

— De toute évidence.

L'espace d'un instant, Drusilla éprouva des pulsions sanguinaires à l'égard de son compagnon. Mais elle n'était pas d'un naturel violent, et, après tout, Miles savait dompter les Béhémoths. Elle se vengerait plus tard, quand elle n'aurait plus besoin de lui. Comme s'il avait lu dans ses pensées, il éclata de rire.

— Évidemment, dit-il, je pourrais laisser le Béhémoth vous dévorer toute crue...

Cette suggestion ne fut pas du goût de Zack, lequel s'avança vivement et s'interposa entre Drusilla et Miles.

— Attention à ne pas manquer de respect à dame Drusilla, grommela-t-il.

— J'ai un immense respect pour elle, répondit Miles. Je lui rappelle juste qu'elle aussi doit faire attention. Elle aura besoin de moi, si jamais nous retrouvons le Béhémoth.

— Quand nous le retrouverons, corrigea Drusilla. Ce n'est pas une éventualité. Même les Béhémoths ne peuvent se cacher toute leur vie. Après tout, ils sont énormes !

Sinon, ce ne serait pas des Béhémoths...

Miles lui adressa un regard un peu compatissant. Elle s'éclaircit la gorge.

— En route, dit-elle.

—Drusilla ? Drusilla !

Elle se retourna vivement. Une fois de plus, Cal était accoudé sur le mur qui séparait leurs deux boxes.

— Cal, tu as des pulsions suicidaires ? s'entendit-elle demander.

Son voisin pâlit.

— Nom d'un chien, Drusilla, qu'est-ce qui te prend ?

Elle évita de répondre à cette question. Toutes les réponses qui lui venaient à l'esprit lui déplaisaient fortement.

— Qu'est-ce que tu veux encore ? demanda-t-elle.

— Un appel pour toi. Ça fait trois fois que j'essaie de te le transférer, mais tu refuses de décrocher.

D'un coup, elle remarqua la lumière rouge clignotante de son téléphone et entendit la sonnerie en sourdine.

— Excuse-moi, dit-elle en tendant la main vers

le combiné. J'étais absorbée dans mon travail.

— On dirait bien, marmonna Cal en disparaissant derrière la cloison.

— Allô ?

— Drusie !

— Bonsoir, papa.

— Comment va ma petite princesse ?

— Occupée à travailler.

— Ça tient toujours, pour le petit déjeuner ?

Elle avait complètement oublié le rendez-vous !

— Bien sûr, papa. Chez Casey, à 8 heures ?

— C'est ce qu'on avait prévu, oui.

Il s'interrompit un instant.

— Drusie... J'ai vu le médecin aujourd'hui. Il m'a donné les résultats de mes prises de sang. J'ai une nouvelle formidable à t'annoncer : il a parlé de rémission.

Drusilla, bouleversée, retint un instant son souffle.

— Oh, papa, je suis tellement contente ! S'exclama-t-elle enfin, les larmes aux yeux.

— Je suis bien de ton avis. Je me sens en pleine forme, Drusilla. Si ça continue, je me ferais bien quelques trous de golf après le petit déjeuner. Tu viendrais avec moi ?

— Merci, papa, mais je dois profiter de la lumière du matin pour peindre.

— Tu as peur que je te batte, s'amusa-t-il.

— Papa, la dernière fois que tu m'as battue, j'avais dix-huit ans.

— Tu aurais dû passer pro.

— Peut-être...

Petite, elle passait ses après-midi sur le terrain dont son père entretenait les pelouses. Un coach s'était pris d'amitié pour elle, et, à ses heures perdues, lui avait donné des leçons gratuites. Mais pour Drusilla, le golf n'était qu'une distraction ; c'était la passion de la peinture qui coulait dans ses veines. Pourtant, le golf lui manquait. Il y avait trop longtemps qu'elle n'avait plus senti la brise fraîche sur son visage, le soleil dans ses yeux, le parfum de l'herbe coupée.

Trop longtemps qu'elle n'avait pas partagé un moment de pur bonheur avec son père.

— Papa ?

— Oui, princesse ?

— Si tu veux, on fera quelques trous ensemble.

Elle l'entendit sourire.

— Avec grand plaisir, Drusie. On se retrouve chez Casey, alors.

— A 8 heures tapantes. Maintenant, essaie de te reposer un peu.

— Je crois entendre ta mère.

— Il faut bien que quelqu'un te fasse la leçon.

— Personne ne me la fait mieux que toi. Bon courage, Drusie.

— Bonne nuit, papa.

* * *

Miles bâilla. Il avait besoin d'une bonne dose de caféine et de sucre. Jusqu'ici, hormis un incident mineur, la soirée avait été d'un ennui mortel. Le pire, c'était que depuis dix minutes, il fixait le curseur qui clignotait devant lui, sans savoir quelle tournure donner à son récit.

Miles se leva, tapota affectueusement le superordinateur, lui défendit d'exploser pendant les dix minutes qui suivraient et partit en direction de la salle de repos.

Elle était là. L'opératrice de saisie aux cheveux blonds, celle dont le regard semblait perpétuellement dans le vague, comme si elle contemplant un paysage imaginaire. Ce soir, ses yeux d'un bleu profond étaient légèrement rouges... Était-ce lié à l'effort de fixer un moniteur, ou bien avait-elle pleuré ?

Il glissa un billet d'un dollar dans la machine, appuya sur un bouton et attendit que la canette tombe, avec un grand fracas, dans l'ouverture. Après avoir fait sauter l'opercule et avalé une gorgée de soda, il s'autorisa un coup d'œil en direction de l'inconnue.

Elle lui tournait le dos ; ses épaules se soulevaient au rythme de respirations profondes.

— Tout va bien, mademoiselle ?

Elle sursauta.

— Quoi ? Moi ? Oui, oui...

Il tendit la main.

— Miles Kennedy. Opérateur de systèmes.

Elle lui serra rapidement la main en hochant la tête.

— Je sais. Drusilla Morgan, opératrice de saisie.

Elle prononça les derniers mots avec l'air de s'excuser. Miles lui fit un sourire.

— Je vois beaucoup de gens comme vous, ici.

— Que voulez-vous dire ?

— Des gens manifestement trop intelligents pour faire ce travail. Des étudiants, ou bien des gens qui

voudraient faire autre chose, mais qui n'en ont pas les moyens.

— Je ne suis pas étudiante.

Il leva un sourcil en direction de la chaise libre en face d'elle.

— Vous permettez ? J'ai besoin de faire un break, et je n'ai pas tellement envie de lire le journal d'hier.

— Hum..., dit-elle. Quelqu'un a déjà fait tous les mots croisés et les Sudokus. Et je déteste le bridge.

— Encore un coup de cette maudite équipe de jour.

Elle eut un sourire las, puis baissa les yeux vers le sachet de crackers au fromage posé sur ses genoux.

Miles remarqua des traces de bleu et de vert sur l'articulation de son index, et une petite tache orange sur son pouce.

— Vous peignez ? demanda-t-il.

— Comment le savez-vous ?

— Cela se voit à vos mains.

— Ah, oui... C'est vrai.

Elle se frotta l'index avec l'ongle du pouce.

— La peinture à l'huile, c'est difficile à faire partir.

— Je ne connais rien à la peinture. Je ne sais même pas dessiner des bonshommes en bâtonnets.

— Oh, dit-elle, c'est très amusant ! J'ai commencé toute petite.

Cela faisait plusieurs fois qu'elle répondait à côté de la question, visiblement préoccupée par quelque chose. Quelque chose de pas précisément drôle...

— Vous êtes sûre que tout va bien ?

Le visage de l'inconnue se durcit.

— Oui, oui, dit-elle. Ce sont juste les effets à retardement d'un problème qui vient d'être résolu.

— Content de savoir qu'il est résolu.

— Moi aussi.

Elle se leva.

— Il faut que j'y retourne.

— Moi aussi, dit Miles en ramassant sa canette. Bonne soirée, Drusilla.

De nouveau, ce sourire absent.

— Je vais essayer, dit-elle. Bonne soirée à vous aussi.

— Je croyais que tu ne devais pas faire de pause, dit Cal. Drusilla dut reconnaître que Cal était un homme qui ne renonçait pas facilement.

— J'ai menti, rétorqua-t-elle.

— Tu veux dire que tu as changé d'avis.

Sous-entendu : « Si tu peux changer d'avis à ce sujet, tu peux changer d'avis en ce qui me concerne aussi ».

Cela ne risquait pas d'arriver, songea Drusilla.

— Cal, je t'en prie...

— Je sais, je sais, il faut que tu travailles. Tu as du pain sur la planche, etc.

— C'est à peu près ça, oui.

Se recalant dans sa chaise, elle retourna aux interminables colonnes de données.

Et à un monde qu'elle avait le sentiment de contrôler...

Chapitre 4 :

— Assez parlé de moi, dit Miles. Allons retrouver mon Béhémoth.

Drusilla poussa un soupir. « Tu parles d'un monde facile à contrôler ! » songea-t-elle.

— Avez-vous oublié. Miles, demanda-t-elle, que nous sommes encerclés par un fleuve ?

— Ah, oui, dit-il vaguement.

Ils étaient parvenus au sommet de la colline. Ici, la forêt s'éclaircissait, laissant place à l'herbe, aux broussailles, et à quelques grands arbres, et offrant un point de vue dégagé sur l'eau qui les entourait.

— Eh bien, reprit Miles au bout d'un moment, il ne nous reste plus qu'à attendre.

— Attendre ? Très héroïque !

D'ailleurs, songea Drusilla, toute cette aventure manquait singulièrement d'héroïsme. Que lui arrivait-il, ce soir ? Pourquoi ne pouvait-elle tout simplement tuer des dragons, vaincre des sorciers, bref, être l'héroïne de sa propre histoire ?

— Ce n'est peut-être pas très palpitant, dit Miles en flattant son cheval. Mais la vérité, Drusilla, c'est qu'Olfard n'aura pas la force de continuer éternellement. Tôt ou tard, il se lassera, et nous nous retrouverons sur la terre sèche et ferme sans avoir le temps de dire ouf.

— Mon héros ! lança Drusilla sur un ton acerbe.

Il éclata de rire.

— Le bon sens vaut presque toujours mieux que la témérité. Surtout lorsqu'il s'agit de traiter avec un vieux sorcier caractériel.

— Je n'ai pas le temps d'attendre, vous savez. Mon père est gravement malade.

A la surprise de Drusilla, Miles changea d'expression.

Décidément, il n'avait rien du héros normal. Les héros normaux ne prenaient pas cet air doux, et n'avaient pas un sourire aussi gentil.

— Je suis vraiment désolé, Drusilla. C'est si grave que cela ?

— En ce moment, il va un peu mieux. Mais je ne sais pas combien de temps ça va durer. Et il faut que je trouve cette clé avant... avant que...

Elle était sur le point d'éclater en sanglots. Mais comme elle était une princesse guerrière, elle détourna le visage et descendit de cheval. D'un geste, elle fit signe à Zack et à Tertio de s'éloigner, pour qu'ils ne puissent voir ses yeux brillants de larmes.

Si seulement elle avait pu envoyer Miles avec eux ! Sans savoir pourquoi, elle ne voulait pas lui montrer sa faiblesse. Trop tard. Il était déjà à côté d'elle, lui posait la main sur l'épaule.

— Désolé, princesse, dit-il doucement. Vraiment désolé. Si vous avez envie de pleurer...

— Pas du tout !

Elle passa la main sur les yeux. Depuis qu'elle était toute petite, Drusilla avait appris à jouer les dures : à se battre plutôt qu'à pleurnicher, à se passer de l'affection d'une mère, à se défendre dans un monde d'hommes, parce qu'un jour, elle se retrouverait seule sur le trône de Morgania.

— Vous êtes très forte, Drusilla, dit Miles en reculant d'un pas. Ce ne sont pas quelques larmes qui prouveront le contraire.

— Peut-être pas dans votre monde.

— De toute façon, dit-il pour changer de sujet, Olfard va bientôt s'essouffler. Avez-vous une petite idée de l'énergie qu'il faut pour manier son bâton magique ?

— Non, dit Drusilla en le regardant du coin de l'œil. Et vous ?

— J'en ai déjà fait l'expérience, oui. Quand j'étais étudiant en domptage, j'avais trouvé un petit boulot à mi-temps chez un sorcier. Je devais transporter ces maudits bâtons partout ; autant vous dire qu'ils pèsent une tonne. Je préfère de loin dompter les Béhémoths.

— Avez-vous d'autres pouvoirs magiques ?

— Possible. Peut-être les découvrirez-vous un jour.

Que penser de l'étincelle dans les yeux de Miles ? Préférant ne pas y réfléchir, Drusilla attacha son cheval à un arbre près d'une parcelle d'herbe verte, s'assit en tailleur et contempla la rivière qui coulait au pied de la colline.

Miles s'installa près d'elle, à distance suffisante pour ne pas l'envahir.

— A votre avis, demanda Drusilla, pourquoi nous a-t-il joué ce mauvais tour ?

— Krusti Olfard ? Dieu seul le sait... Nous avons dû le déranger. Il est très susceptible.

— Dans ce cas, il pouvait utiliser le fleuve pour nous repousser vers le sud. Pourquoi voudrait-il nous encercler ?

— Bonne question, dit Miles en se frottant le menton. Mais ce vieil Hegry n'a aucune logique.

— Vous le connaissez ?

— Je l'ai brièvement rencontré. Il ne donne pas envie de s'attarder en sa compagnie.

Quand il se met à fouetter l'air de son bâton, il vaut mieux déguerpir en vitesse.

— Eh bien moi, je me fiche de ses problèmes ! Je n'ai pas toute la vie pour retrouver cette clé.

— Malheureusement, princesse, vos sentiments n'ont que peu d'importance, dans le cas présent. Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, nous sommes coincés.

Miles tendit la main en direction du fleuve.

— Et l'eau ne cesse de monter.

Une éclaboussure sur le poignet de Drusilla confirma ce diagnostic.

Elle eut un mouvement de recul et contempla, interloquée, les gouttes d'eau sur son poignet. Un instant plus tard, quelque chose de lourd et de mouillé frôla sa cheville.

Accoudé sur le mur de séparation, Cal riait aux éclats.

— Toi, on peut dire que tu es vraiment dans la lune, ce soir. Ça fait trois fois qu'Oldson te demande de te déplacer.

Drusilla pivota sur sa chaise et se trouva nez à nez avec le concierge de nuit, lequel passait la serpillière dans le box sans se soucier de son occupante.

— Vous m'avez mouillée, dit-elle.

— C'est votre faute. La prochaine fois, vous n'aurez qu'à vous pousser.

Cal partit d'un nouvel éclat de rire. Exaspérée, Drusilla pivota sur son tabouret, et fixa son moniteur. Cette nuit ne finirait-elle donc jamais ? Même dans son rêve, rien n'allait comme elle le voulait.

— L'eau va bientôt se retirer, dit Drusilla.

De nouveau elle était perchée au sommet de la colline, entourée de Miles, de Zack, et de Tertio. Les chevaux paissaient à quelques pas.

— Comment le savez-vous ? demanda Miles.

— Quelqu'un avait réussi à s'infiltrer dans mon monde. Il est parti, maintenant.

Il leva les sourcils.

— Donc, il s'agit de votre monde et du vôtre seulement ? Dites-moi, Drusilla, vous seriez pas un peu égocentrique ?

Elle lui jeta un regard mauvais.

— Ah, j'oubliais, dit Miles sur un ton sarcastique. Vous êtes une vraie princesse.

Drusilla poussa un long soupir, résignée. Pourquoi les événements échappaient-ils à son contrôle ?

— Au cas où Votre Majesté ne l'aurait pas remarqué, poursuivit Miles en se penchant vers elle, je suis là, moi aussi. Ce n'est pas parce que vous avez eu la chance de naître dans un palais que vous devez considérer les autres comme des moins-que-rien. Ni les forcer à se plier au moindre de vos désirs.

Au lieu d'être vexée, Drusilla fut soudain envahie d'une immense tristesse. Ses yeux se remirent à picoter.

— Personne ne se plie jamais à mes désirs, dit-elle. Au contraire, la vie semble décidée à me contrarier.

La bouche ouverte, sur le point de poursuivre sa tirade, Miles la dévisagea... puis referma la bouche. Son expression irritée laissa place à de la douceur.

— On a parfois cette impression, c'est vrai.

— Ce n'est pas qu'une impression. Et chez moi, c'est tout le temps. Alors j'espérais que dans cette aventure, j'aurais un peu de chance, pour une fois...

— Vous en aurez, promit-il d'un ton subitement ferme et résolu. Ne vous en faites pas, nous allons la retrouver, votre clé.

— Ce n'est pas votre problème, après tout.

— Bien sûr que si. J'en fais une priorité. Et n'oublions pas que j'ai un Béhémoth à dompter.

Il eut un sourire rassurant.

— Je ne vous laisserai pas tomber, princesse.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est comme ça.

Puis, sans lui avoir demandé la permission, il se glissa tout près d'elle et plaça un bras autour de ses épaules.

— Vous êtes une excellente princesse, dit-il d'un ton apaisant. Évidemment, je vous connais à peine, mais ça saute aux yeux. La preuve, vous êtes prête à risquer votre vie pour le royaume de Morgania.

Elle ne trouva rien à répondre.

— Vous auriez pu vous contenter de rester au palais et d'épouser un prince.

— Laissez-moi rire !

— Vous n'êtes pas une femme d'intérieur ? Demanda Miles en riant.

— Eh bien... je ne suis pas complètement opposée à l'idée de rencontrer un prince.

Mais rester au palais pour surveiller les domestiques, très peu pour moi.

— Exactement. Vous serez une reine active, gardienne de Morgania et de son peuple.

Drusilla leva les yeux vers Miles, se demandant ce qui expliquait son changement d'attitude.

— C'est mon travail, dit-elle enfin.

Il hocha la tête d'un air solennel.

— Dans ce monde, les héros ne font jamais de sacrifices, dit-il.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Il lui frôla le menton du bout du doigt. C'était une caresse chaude et légère ; Drusilla réprima son envie de se jeter au cou de Miles.

— Cela veut dire qu'ils font le nécessaire sans jamais le considérer comme un sacrifice. Même si, pour d'autres, c'en serait un.

— Ah...

Elle ne savait toujours pas quoi en penser. Mais elle n'eut pas le temps d'y réfléchir longtemps, car le visage de Miles s'approchait à toute vitesse, devenait de plus en plus flou... Drusilla comprit qu'il était sur le point de l'embrasser.

Ce fut un vrai baiser, expérimenté et délibéré, à cent lieues des tâtonnements maladroits de ses petits amis de l'université. Le cœur de Drusilla frémit, et quelque chose remua au plus profond d'elle. D'un coup, la clé, la quête, même le Mopenwachs lui semblèrent loin, très loin...

Relevant la tête, elle s'aperçut que l'eau reflua effectivement un peu. Drusilla jeta un coup d'œil discret autour d'elle : Zack et Tertio avaient disparu.

Elle tourna de nouveau son regard vers Miles.

— En général, dit-il, je ne passe pas à l'action aussi rapidement.

— « Passer à l'action » ?

Le cœur de Drusilla se mit à battre à toute allure.

Il s'aperçut de son erreur, mais du point de vue de Drusilla, c'était déjà trop tard.

Elle eut un mouvement de recul instinctif.

— Passer à l'action ? répéta-t-elle. C'est ce que vous croyez faire ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, protesta-t-il.

— Vous êtes comme tous les autres. « Passer à l'action », « faire une touche », et ainsi de suite ! Les

femmes ne sont pas des poteaux de but, vous savez.

Il écarquilla les yeux, puis laissa échapper un ricanement.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle, dit Drusilla.

— Eh bien, ce n'était pas du tout ce que j'avais en tête. Mais votre façon de l'exprimer était si mignonne...

Elle envisagea de lui trancher la tête d'un coup d'épée. La vérité, hélas, c'est qu'elle aurait besoin de lui pour dompter le Béhémoth, si jamais ils le retrouvaient.

— Je vous trouve dégoûtant, dit-elle sans grande conviction.

— Au contraire, je suis quelqu'un de très sensible, dit-il. Je tenais justement à m'excuser...

— Vous vous moquez de moi ? demanda Drusilla, bouche bée.

— Pas le moins du monde.

Elle croisa les bras et porta son regard sur la rivière au loin. Le niveau de l'eau baissait, mais pas assez rapidement à son goût.

— Je vous assure, princesse, que je suis sincèrement désolé.

La voix de Miles s'élevait tout près d'elle — bien trop près. Elle tenta de l'ignorer.

— Princesse, dit-il, tout ce que j'essayais de dire, c'est que... je me suis laissé emporter. En général, je suis beaucoup plus timide. Je n'ai pas l'habitude d'embrasser toutes les femmes que je rencontre au bout de cinq minutes.

Elle plissa les lèvres, refusant de croire à son explication... et en même temps, voulant à tout prix y croire.

— Je vous le jure, répéta-t-il. Je ne voulais pas vous offenser. C'est juste que... j'avais tellement envie de vous embrasser...

S'il y avait une femme dans ce monde, ou dans l'autre, le vrai, qui fût capable de résister à cet argument, ce n'était pas Drusilla. Elle se tourna vers Miles et, timidement, presque à contrecœur, le regarda du coin de l'œil.

— C'est vrai ? demanda-t-elle. Vous n'essayiez pas de faire une touche ?

— Que croyez-vous, Drusilla ? Que je fais des encoches sur ma colonne de lit ? Je voulais juste vous embrasser. J'en avais très, très envie. Même si, maintenant, je commence à me demander pourquoi.

Piquée au vif, elle planta son regard dans celui de Miles. Une fois de plus, le visage de Miles s'adoucit. Du bout des doigts, il caressa ses cheveux, et la fit frissonner.

— On dirait que vous n'avez pas toujours été bien traitée par les hommes, dit-il.

Cela ne ressemblait pas à une question. Au grand soulagement de Drusilla, qui n'avait aucune envie d'y répondre.

— Je suis désolé, Drusilla.

La voix de Miles se fit douce et rauque ; son souffle chatouilla sa joue.

— Comme vous êtes une princesse, les hommes doivent s'intéresser à vous pour de mauvaises raisons. Ce doit être horrible, j'en conviens. Mais moi, je ne veux rien d'autre qu'un baiser. Un petit baiser... si vous êtes d'accord.

Avant qu'elle ait pu répondre, il posa ses lèvres sur celles de Drusilla et lui donna un baiser léger comme un souffle, comme le frôlement des ailes d'un papillon.

Mais à Drusilla, il fit l'effet d'une explosion. Elle frémit, tressaillit, se consuma...

Elle en voulait davantage.

L'instant d'après, leurs lèvres se touchaient, leurs bouches fusionnaient... Et quand les bras de Miles se refermèrent autour d'elle, elle eut l'impression de se trouver à l'abri de tous les dangers. Ils s'écartèrent alors un peu. Miles paraissait aussi surpris qu'elle. Puis ils se retrouvèrent de nouveau pour un baiser plus fougueux encore, qui laissait présager des plaisirs plus intenses.

Drusilla se serrait contre Miles de toutes ses forces. Elle aurait voulu se fondre en lui, partager une intimité qu'elle imaginait à peine...

Toute pensée de la clé, du fleuve, de Krusti Olfard et même de son père s'envola. Il n'y avait plus que l'instant présent.

— Hem, hem !

Les deux jeunes gens se séparèrent brusquement et regardèrent autour d'eux.

Personne.

— Tu as entendu ça ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête.

— Hem, hem !

— Mademoiselle Morgan, dit une voix sévère, vous *ne* tapez plus.

Drusilla sursauta et se retourna. Le superviseur du plateau, un homme maigre au long visage lugubre, se tenait sur le seuil de son box.

— Pardon ?

— Mademoiselle Morgan, on me signale que vous n'avez pas saisi de données depuis cinq minutes.

Drusilla maudit le superordinateur du huitième étage... et l'homme qui l'utilisait.

— Excusez-moi, monsieur Wise. J'ai... j'ai des spasmes.

— Au bras ou au poignet, peut-être ? demanda-t-il, ironique.

— Euh... non. C'est... c'est plus... intime.

L'excuse eut l'effet escompté : confus, le superviseur rougit et recula d'un pas.

— Avez-vous besoin de rentrer chez vous ?

— Non, monsieur. J'ai... pris quelque chose.

Il hocha rapidement la tête.

— Très bien, très bien... Faites de votre mieux...

Et il s'enfuit sans se retourner. Drusilla aurait éclaté de rire si elle n'avait craint que le superviseur ne l'entende, et si elle n'avait pas été aussi furieuse d'être interrompue.

Évidemment, se perdre dans son imagination au point d'en oublier de travailler n'était guère conseillé. Elle ne pouvait courir le risque de se faire renvoyer.

S'intimant une nouvelle fois de se concentrer sur les chiffres et de laisser ses fantasmes de côté, elle repositionna les mains sur le clavier, retrouva sa place dans les colonnes de chiffres et se remit à taper.

Mais ce fut plus fort qu'elle : quelques secondes plus tard, son rêve reprenait le contrôle...

— En route, dit Miles d'un ton brusque. Le fleuve a considérablement décréu. Et ces voix sorties de nulle part ne me disent rien qui vaille. Un sorcier nous a repérés, j'en suis presque sûr.

— Quel mal pourrait-il nous vouloir ? demanda

Drusilla en se levant à regret.

— Peut-être a-t-il entendu parler de cette fameuse et précieuse clé de Morgania, peut-être la convoite-t-il...

En croisant le regard de Miles, elle frissonna d'inquiétude et de désir mêlés.

— Comment pourrait-il en avoir connaissance ? Je n'en ai parlé qu'à mon père, à Zack, à Tertio... et à vous.

A ces mots, son cœur se serra. Pouvait-elle lui faire confiance ? Les sentiments troublants que le baiser de Miles avait éveillés en elle s'évanouirent.

— Drusilla, vous me vexez, protesta-t-il. Et puis réfléchissez : depuis que nous nous sommes rencontrés, je ne vous ai pas quittée un seul instant.

— C'est vrai, soupira Drusilla. Décidément, rien ne se déroule comme prévu.

A cet instant, Zack et Tertio réapparurent, gravissant la colline en direction du sommet.

— La rivière est franchissable, princesse, annonça Zack. Nous pouvons y aller.

— Oui, mais aller où ? demanda Drusilla, en proie à une vague et inexplicable tristesse.

— La rumeur veut qu'il y ait un Béhémoth sur le Mont Ayth, dit Miles.

— Vraiment ?

— C'est là que je me dirigeais avant de m'égarer dans la forêt. Il faut bien commencer quelque part... Et puis, il y a dans cette montagne des cavernes assez vastes pour dissimuler un Béhémoth.

Ainsi, ils partirent, pataugeant à travers le lit presque asséché du Mopenwachs pour s'enfoncer dans la forêt sombre qui s'étendait au-delà...

Chapitre 5 :

Bientôt les arbres s'espacèrent et s'ouvrirent sur un haut canyon tortueux dont les parois se dressaient au-dessus des voyageurs comme d'immenses mâchoires prêtes à se refermer. Zack et Tertio s'arrêtèrent net.

— Est-il bien prudent de s'engager là-dedans, princesse ? demanda Tertio.

Son expression indiquait clairement qu'il n'y était pas du tout favorable.

— Les voyageurs empruntent ce canyon tous les jours, dit Miles. C'est la seule façon d'accéder au Mont Ayth.

Tertio poussa Zack du coude.

— J'ai horreur des canyons, dit-il. Je suis bathophobe.

— Qui a parlé de bateaux ? demanda son acolyte.

— Il ne s'agit pas de ça, idiot ! La bathophobie, c'est la peur des profondeurs. Les fonds sous-marins, les canyons, les puits... Ce genre d'endroit me donne des crises d'anxiété.

— Les baignoires aussi, je parie, marmonna Zack en plissant le nez.

— Des crises graves ? demanda Drusilla.

Des gouttes de sueur brillaient sur le visage de Tertio. Il avait pourtant la réputation d'être l'un des plus courageux guerriers de l'armée du royaume... Encore un retournement de situation inattendu.

Tertio baissa les yeux, mortifié.

— Eh bien, dit-il, cela me donne des nausées et des difficultés respiratoires. Un sorcier du palais m'avait préparé un remède, mais j'ai oublié de le prendre avec moi.

Drusilla réfléchit. Elle avait espéré bénéficier de la protection des deux gardes, mais, dans ces circonstances, il eût été cruel d'insister. S'il arrivait quelque chose à Tertio, elle ne se le pardonnerait jamais.

Elle prit une profonde inspiration.

— Zack, pouvez-vous raccompagner Tertio jusqu'au palais ? Vous connaissez le chemin, n'est-ce pas ?

Le soldat hocha la tête, l'air un peu déçu, comme s'il répugnait à retourner à la routine quotidienne du palais.

Les deux soldats firent demi-tour et s'éloignèrent en direction du palais.

— Dites à mon père que je vais bien ! S'écria Drusilla.

Puis ils disparurent, et elle resta seule avec Miles.

A cet instant, un grondement sourd résonna devant eux. Peut-être n'étaient-ils pas si seuls que cela...

— Je t'ai apporté un soda, dit Cal. J'ai l'impression que tu as besoin de caféine.

Drusilla se retourna, exaspérée. Qu'avait-il donc, ce soir ?

— Drusilla, tu n'as pas l'air bien. Je ne te reconnais pas.

— Je suis fatiguée, et très occupée.

— Sans doute. Mais ça fait plusieurs fois que tu manques t'endormir devant l'ordinateur. Le superviseur t'a à l'œil. Fais gaffe tout de même...

Drusilla lui sut gré de se soucier sincèrement d'elle. Mais, hélas, ce n'était pas réciproque. Et Drusilla connaissait ce genre d'hommes : ils interprétaient le moindre geste amical comme une invitation. Elle poussa un petit soupir.

— J'essaie simplement de t'aider, dit-il d'un air de chien battu.

— Je sais, Cal, je sais... Mais il vaut mieux pour nous deux que tu laisses tomber. Je vais finir par te faire de la peine, et je n'en ai aucune envie.

Il hocha la tête.

— Veux-tu au moins accepter le soda ?

— D'où vient ce grondement ? chuchota Drusilla.

— Du Kolakul, répondit Miles, si je ne me trompe pas.

— Dites-moi que vous plaisantez.

Il secoua la tête. Il ne connaissait que trop bien ce bruit lugubre. Et surtout ce maudit Kolakul, qui appâtait les passants à l'aide de ses lueurs clignotantes, puis les dépouillait de leurs pièces d'argent en poussant d'affreux borborygmes. En théorie, le monstre devait offrir aux voyageurs, en échange de leurs pièces, un gros œuf métallique et brillant. En pratique, il se contentait d'engloutir toutes les pièces, répondant aux supplications de ses victimes par un rire profond et cynique. Ce même rire qu'ils venaient d'entendre. Or, ils auraient tous les deux grand besoin d'un œuf, s'ils comptaient faire l'ascension du Mont Ayth et capturer le Béhémoth.

— Que faire ? Demanda-t-elle.

— Espérer qu'il sera de bonne humeur, aujourd'hui.

De temps à autre, de nouveaux rires méprisants, parfois ponctués d'injures à mi-voix, ricochaient sur les parois de la gorge dans laquelle ils chevauchaient. Leurs montures s'étaient progressivement rapprochées, comme pour se rassurer mutuellement. Miles, en revanche, n'était guère enchanté de cette proximité. Il avait toujours rêvé d'être un intrépide chevalier chevauchant aux côtés de princesses aventurières, les aidant à mener à bien de dangereuses missions et à triompher de tous les obstacles. Il en avait rêvé, sans jamais y croire... et voilà que, son rêve soudain réalisé, il ne savait comment réagir ! Même s'il s'efforçait d'afficher un air calme et rassurant, il n'avait pas, au fond, l'étoffe d'un héros. Les rêves étaient une chose, la réalité une autre. Et puis, surtout, il y avait l'histoire passée...

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda la princesse.

Miles n'était pas prêt à aborder ce sujet avec elle. Ni avec qui que ce soit. Ni maintenant ni jamais. Du moins voulait-il s'en persuader.

— Rien, dit-il doucement. Je me demandais comment convaincre le Kolakul de nous donner quelques œufs.

Leurs jambes se touchaient presque, tant leurs chevaux étaient près l'un de l'autre.

La princesse se pencha pour tapoter sa main.

— Je ne vous crois pas, Miles. Je suis certaine que quelque chose vous tracasse...

C'était un comble ! songea-t-il avec ironie. Ainsi, le héros timoré était affublé d'une princesse perspicace !

— Ce n'est rien, dit-il. Rien de grave, princesse.

Il observa du coin de l'œil Drusilla qui continuait à avancer en silence. Pourquoi n'insistait-elle pas ? Dans son rêve, elle était censée le harceler jusqu'à lui arracher son secret : à savoir qu'il passait sa vie en compagnie des Béhémoths parce qu'il était extraordinairement doué pour les dompter. Un don qui, depuis l'enfance, l'avait isolé de ses camarades, et avait fait naître chez ses parents des exigences et des espoirs déraisonnables, pesant sur lui comme un terrible fardeau, et ponctués par un sempiternel refrain : « Tu as un tel potentiel ! »

Dans un monde idéal, il abandonnerait le domptage pour se consacrer à son rêve : écrire la grande épopée du royaume de Morgania. Un roman captivant, émouvant, qui tiendrait ses lecteurs éveillés des nuits entières, et qu'ils n'aient plus qu'une seule envie : lire la suite. Devenu célèbre. Miles gagnerait suffisamment d'argent pour s'offrir de longues vacances, pendant lesquelles il effectuerait des recherches, prendrait des notes, laisserait cristalliser en lui sa prochaine histoire. Il voyagerait souvent, non pour dompter des Béhémoths, mais pour découvrir les merveilles du monde, connaître d'autres cultures, rencontrer de nouvelles personnes, enrichir son écriture.

Et tout cela grâce à l'amour et au soutien d'une femme compréhensive, qui trouverait normal que l'on consacre sa vie à poursuivre un rêve lointain et irréel... et qui savourerait sa victoire avec lui.

Mais dans le monde réel, Miles domptait des Béhémoths. Ses rêves étaient relégués dans les interstices de sa vie. Il travaillait sur son livre pendant que les Béhémoths dormaient, griffonnait des notes tout en chevauchant à la rencontre du Béhémoth suivant, luttait contre le sommeil pour finir un chapitre avant de succomber à l'épuisement. Et tout cela dans le plus grand des secrets, car consacrer du temps à ce rêve, c'était trahir son don.

Dans le monde idéal, la princesse aurait dû le cajoler pour lui faire avouer son douloureux secret ; puis elle l'aurait pris dans ses bras, lui aurait intimé d'oublier son maudit « potentiel » et de réaliser

ses rêves.

Mais dans le monde réel, elle s'était contentée de hocher la tête et de regarder droit devant elle... Miles sentit une bouffée de colère monter en lui, qu'il calma aussitôt en se décochant mentalement un coup de pied aux fesses. Drusilla n'était pas un personnage de roman. Elle ne pouvait lire dans ses pensées ni se conformer à un scénario qu'il était le seul à connaître.

Une fois de plus, songea-t-il, il se comportait comme un idiot.

Il soupira.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Je m'excuse.

— Pourquoi ?

La confession était bénéfique pour l'âme. Tant pis pour sa réputation.

— J'étais furieux parce que j'avais envie que vous me questionniez. Puis j'ai compris que c'était idiot et injuste de ma part.

Elle lui adressa un grand sourire. Un sourire exempt de tout mépris, et extraordinairement chaleureux.

— Il est toujours difficile de parler de soi, dit-elle. Comme on n'a pas envie de paraître narcissique ou dépressif, on suit les conventions sociales, et on attend que les autres nous questionnent.

De nouveau, elle lui toucha la main.

— Mais moi, je n'aime pas trop ces conventions. Je préfère attendre que les gens se livrent à moi lorsqu'ils en ont envie.

Il hocha la tête et lutta pour retenir les larmes qui lui montaient aux yeux. Cette princesse était généreuse, honnête... et visiblement très patiente. Ce qui la rendait d'autant plus effrayante.

La main de Miles se crispa sur le pommeau de sa selle.

— Merci, dit-il sans trop savoir pourquoi.

Elle avait dû le sentir crisper sa main, car elle glissa le bout de ses doigts entre les siens, afin de les détendre.

— J'ai reçu une éducation de princesse, dit-elle doucement. Si j'ai appris à manier l'épée, c'est seulement parce que j'étais seule et désœuvrée. Pendant un moment, j'ai envisagé de participer aux tournois. Mais l'idée de perdre et de déshonorer mon père m'en a empêchée. Et puis, au fond, je savais que ce n'était pas vraiment ma vocation.

— Quelle est votre vraie vocation ? Être une princesse ?

— Pas vraiment, non. Je n'ai pas eu le choix. Mon père est roi, ce qui fait de moi une princesse. Mais ce que j'aimerais vraiment faire, c'est peindre.

— Peindre ? répéta Miles en haussant les sourcils.

— Je sais, je sais... Une princesse guerrière, féroce et indépendante, qui rêve de barbouiller des toiles, ça ne colle pas.

— En fait, je trouve que si.

— Ah ?

— Oui. D'abord, même si vous êtes très forte et indépendante, vous n'êtes pas féroce.

Une princesse réellement féroce aurait obligé Tertio à continuer malgré sa phobie.

Vous avez de la compassion.

— Et ensuite ?

— La force et l'indépendance ne sont pas incompatibles avec la pratique de l'art. Je dirais même qu'elles lui sont indispensables.

— Peut-être.

— Non, c'est sûr. Réfléchissez, Drusilla. En tant qu'artiste, vous êtes votre propre maître. Vous devez être assez disciplinée pour travailler sans relâche, tout en sachant que les autres ne verront peut-être dans ce travail que des taches de couleur informes.

A mon avis, il faut plus de force et d'indépendance pour faire cela que pour n'importe quoi d'autre.

— Ce n'est tout de même pas du domptage de Béhémoths, dit-elle.

Miles rit à son tour.

— Dompter des Béhémoths, ce n'est ni aussi passionnant ni aussi difficile qu'on le croit. Bien sûr, cela demande un certain savoir-faire, mais c'est assez répétitif. La grande majorité des Béhémoths ont les mêmes angoisses. Je n'ai pas envie de faire ça jusqu'à la fin de ma vie.

— Ah non ?

Il n'avait rien vu venir... et voilà qu'elle lui avait fait cracher le morceau !

Décidément, elle était très habile en matière de conversation... Bien plus que lui. Elle avait sans

doute appris cela au palais du roi, où son père recevait des ministres et des émissaires étrangers. Une phrase lui revint à l'esprit : La diplomatie est l'art de laisser les autres faire ce dont vous avez envie. *Belle leçon de sagesse...*

— J'aime écrire, dit-il simplement. Si j'étais libre de faire ce que je voulais, voilà comment je passerais mon temps.

Drusilla entrelaça ses doigts à ceux de Miles.

— Quel genre de choses écrivez-vous ? demanda-t-elle. Des récits de domptage de Béhémoths ?

— Non, dit-il en retirant sa main.

— Excusez-moi, Miles. Je ne voulais pas me moquer.

— Ce n'est pas grave.

— Si, ça l'est. J'ai été présomptueuse. Dites-moi de quoi parlent vos livres.

Il détourna le regard. C'était bien là que le bât blessait...

— Miles ? dit Drusilla d'une petite voix.

Il se retourna vers elle. Son regard était doux et rassurant, et elle hocha la tête pour l'encourager. Il prit une grande bouffée d'air pour avouer :

— J'écris des histoires d'amour...

Oh, non, le rêve échappait maintenant totalement à son contrôle et tournait à la farce ! songea Drusilla. Tandis qu'elle revenait à la réalité, elle constata avec satisfaction que ses doigts continuaient à tapoter automatiquement sur les touches du clavier. Voilà qui lui éviterait les foudres du superviseur. C'était déjà ça.

Elle but une gorgée de soda.

Des histoires d'amour ? Il écrivait des histoires d'amour ?

Drusilla soupira : existait-il une loi universelle selon laquelle toute volonté humaine devait systématiquement être contrariée ? Y compris dans les rêves et dans les fantasmes ? Dans ses rêves, Drusilla était censée combattre des hordes de monstres, avancer avant d'affronter enfin le dragon, soutenue par un beau et vaillant chevalier qui l'aidait à découvrir la clé perdue et à sauver son royaume. Ce qui lui apportait la gloire et la gratitude éternelle de son peuple. Et lui donnait un statut de légende.

Mais des histoires *d'amour* ?

L'amour, c'était pour les autres. Pas pour elle.

L'amour, c'était pour celles qui tombaient dans les bras d'un bel inconnu ténébreux venu les secourir, ou d'un sauvage pirate qui déchirait leur corsage pour découvrir la blancheur palpitante d'un sein langoureusement offert... L'amour, c'était pour celles qui croyaient aux contes de fées jusqu'au jour où, débordées par les enfants et le quotidien, elles se contentaient d'un baiser distrait de la part du prince mal rasé qui partait au travail...

Mais ce n'était pas le pire. Le pire, c'était de s'abandonner dans les bras de l'être aimé, de sentir son cœur battre au rythme du sien, de regarder le soleil se lever dans ses yeux, d'échanger des baisers pleins de douceur et de tendresse, de traverser ensemble les joies et les épreuves de la vie, main dans la main... et puis, un beau matin, se réveiller pour constater que l'autre ne se réveillerait plus. Et pour sentir la terrible, la déchirante, l'insondable douleur de l'absence éternelle... C'est ce qui était arrivé aux parents de Drusilla, deux êtres si proches qu'on ne pouvait les distinguer l'un de l'autre. Jusqu'au jour où sa mère ne s'était pas réveillée, en dépit des baisers, des murmures affolés, des supplications désespérées de son père. Infarctus, avait diagnostiqué le médecin. Elle n'avait pas souffert.

Et son père n'avait survécu que pour connaître une souffrance de tous les instants.

Depuis, il était inconsolable. Une fois l'amour parti, la maladie l'avait remplacé.

Pendant des mois, son père avait refusé de lutter. Cela n'avait plus d'importance, disait-il. Au moins la rejoindrait-il bientôt. Il avait continué à s'enfoncer dans le renoncement, jusqu'au jour où Drusilla, furieuse et désespérée, avait réagi : elle avait *besoin* de lui.

Il ne pouvait pas la laisser tomber, elle, sa propre fille ! Ensuite, ç'avaient été les pleurs, les étreintes, les résolutions ; la chimiothérapie, les mois passés à mettre de côté le besoin de peindre, pour rester à son chevet tandis qu'il luttait contre la nausée et la maladie, et petit à petit, reprenait des forces...

L'amour, le vrai, c'était ça.

L'amour vrai vous liait à l'autre au point de vous faire ressentir sa douleur, porter son fardeau, au point de vous faire placer ses espoirs, ses besoins et ses rêves au-dessus des vôtres, jusqu'à ce que la mort vous sépare, et vous laisse seul et accablé de chagrin.

Alors des histoires d'amour... ? Non, merci !

A travers ses parents, elle avait vu le meilleur et le pire de ce que l'amour avait à offrir, et elle n'en voulait pas. Elle refusait de vivre ce que son père avait vécu au cours des trois dernières années. Mieux valait être seule que d'être amputée d'une partie de soi-même quand l'autre, l'être que vous aimiez le plus au monde, vous quittait...

— Drusilla ?

Elle fit volte-face, prête à fustiger Cal, mais découvrit Miles. Le vrai Miles, en chair et en os, pas celui de son rêve.

Elle s'essuya furtivement les yeux du revers de la main.

— Oui ?

S'il avait remarqué ses larmes, il eut la discrétion de n'en rien laisser paraître.

— L'ordinateur central a repéré un problème dans votre ordinateur.

— Désolée. J'ai dû taper sur une mauvaise touche.

Il eut un sourire bienveillant.

— Possible, mais le problème ne vient pas de là. Il s'agit d'une erreur du système. Je dois vérifier votre disque dur.

— Allez-y...

Il resta un instant sans bouger, le sourire aux lèvres. Pas le sourire hystérique des informaticiens sur-caféines, non : un sourire discret, patient, souligné par une sorte de douceur dans le regard. Il avait, songeait Drusilla, un visage pas désagréable à regarder...

— Vous permettez ? demanda-t-il.

— Oh ! Excusez-moi.

Il attendait, comprit-elle, qu'elle se déplace pour qu'il puisse examiner son ordinateur.

— Je suis un peu dans la lune, ce soir.

— Ça arrive à tout le monde, dit-il en lui tendant la main pour l'aider à se lever.

En général, ce genre de galanterie déplaisait à Drusilla, mais son geste était si naturel, si simple, qu'elle lui prit la main sans réfléchir. C'était une main forte mais douce ; une main qu'elle pourrait s'habituer à tenir.

Stop ! s'intima-t-elle. Ces pensées-là étaient strictement interdites.

Elle lâcha la main de Miles et le laissa s'installer à sa place. Il fit apparaître une série d'écrans, de codes et d'arborescences indéchiffrables, du moins du point de vue de Drusilla. Lui semblait savoir exactement ce qu'il faisait, traquant le problème avec autant d'assurance qu'un missile téléguidé.

Enfin, il se renversa dans son fauteuil.

— Vous vous connectez à l'Internet, ici ? demanda-t-il.

Ce n'était pas une accusation, même si c'était expressément interdit par le règlement de l'entreprise. C'était une simple question.

— Non.

— Ce doit être quelqu'un de l'équipe de jour, alors.

Il pianota sur le clavier.

— En effet. On l'a téléchargé cet après-midi. Pas très malin.

— Quoi donc ?

— Eh bien, la personne qui occupe ce poste pendant la journée a téléchargé un jeu.

Peut-être qu'il n'avait pas grand-chose à faire, ou qu'il n'était pas d'humeur à travailler. En tout cas, il a également téléchargé un virus.

— Aïe !

— Pas de panique, dit Miles. Il n'a pas eu le temps de faire des dégâts. Il vient à peine de se propager à l'ordinateur central. Laissez-moi encore quelques minutes, et j'aurai sa peau.

— Bien sûr.

Il pianota encore quelques instants ; l'ordinateur émit un bip de satisfaction. Miles pivota dans sa chaise.

— Terminé.

— Merci beaucoup.

Il sourit. Encore ce sourire. Ce sourire trop séduisant.

— Aucun problème. Je suis payé pour ça. Et ne vous inquiétez pas : j'indiquerai bien sur le rapport que le virus a été téléchargé pendant la journée. Vous n'aurez pas d'ennuis.

Elle hocha la tête. Ce maudit sourire perçait ses défenses et lui allait droit au cœur.

— Ah, vous voulez peut-être reprendre votre place, dit-il en riant. A mon tour d'être dans la lune.

Il se leva et contourna Drusilla pendant qu'elle prenait place dans le fauteuil. A l'entrée du box, il s'attarda un instant, puis son sourire s'effaça.

— Eh bien, je retourne au charbon, dit-il.

— Moi aussi. Merci encore.

— Tout le plaisir était pour moi, dit-il en s'éloignant.

Quelques instants plus tard, la tête de Cal se découpait au-dessus du mur de séparation. Il arborait un sourire de conspirateur.

— Cal, n'essaie même pas de m'adresser la parole.

— Au moins, maintenant, je sais comment t'obliger à faire une pause : il suffit de t'envoyer un virus.

— Cal...

Il leva les mains en signe de reddition.

— D'accord, d'accord. Avoue tout de même qu'il est drôlement mignon.

— Pardon ? dit Drusilla, interloquée.

Cal eut un petit rire de jubilation, puis s'arrêta net.

— Oh, je vois. Tu n'avais vraiment pas remarqué que...

— Mais, bégaya Drusilla, si tu es attiré par les garçons... pourquoi passes-tu ton temps à me faire les yeux doux et à m'embêter ?

— Parce qu'il n'y a pas que le travail dans la vie et qu'on a le droit de lever le nez de son écran de temps en temps, non ? Et toi, tu as l'air de passer à côté de pas mal de choses. Il me semblait que tu avais besoin d'un ami.

Drusilla faillit tomber à la renverse, mais elle réussit à hocher la tête comme si de rien n'était.

— Tu retournes au charbon ? demanda-t-il.

— Oui.

— Je te laisse.

La voix de Cal semblait un peu tremblante. Il avait pris un risque, comprit-elle. Elle ne se détournait de lui que pour reprendre son travail, mais il pouvait avoir mal interprété son attitude... Il y avait des jours où la vie était vraiment trop compliquée.

— Cal ? dit-elle doucement.

Comme dans un dessin d'écolier, les yeux et le nez du jeune homme apparurent au-dessus du muret de séparation.

— Oui ?

— Merci.

Cal sourit des yeux.

— Pas de problème, dit-il. Maintenant, tu peux cesser de me déconcentrer, s'il te plaît

?

Drusilla fut obligée de rire.

— Oui. Au charbon il faut retourner.

« Et les histoires d'amour... éviter, ajouta-t-elle mentalement. Éviter à tout prix. »

Chapitre 6 :

— Donc, votre spécialité littéraire, ce sont les regards langoureux et les caresses hardies qui font frémir la demoiselle au plus secret d'elle-même ? Demanda Drusilla.

— Pas seulement. Il y a aussi les ballets passionnels qui culminent dans de foudroyantes extases.

Au ton de Miles, Drusilla comprit qu'il n'était pas enchanté de sa plaisanterie. Elle cessa subitement de rire.

— Désolée, dit-elle.

Miles balaya l'air de la main.

— Vous n'êtes pas la première à en rire. J'y suis habitué.

— Non. Je vous ai offensé. Je n'aurais pas dû parler ainsi de votre travail.

— C'est juste un passe-temps.

— C'est votre rêve, dit-elle. Les rêves sont très importants.

— Sans doute, soupira-t-il. Mais pour l'instant, nous devons extorquer un œuf au Kolakul, grimper jusqu'au sommet du Mont Ayth, retrouver le Béhémoth et sauver le royaume de votre père. Nous aurons le temps de parler de nos rêves un autre jour.

« Et voilà », songea Drusilla. La porte s'était refermée. Miles lui avait révélé son jardin secret, et

elle avait eu la pire réaction possible. A présent, Miles était rentré dans sa coquille et n'en ressortirait plus. Elle avait envie de s'excuser, de lui tendre la main et de lui dire son admiration pour ce rêve, de lui demander d'en parler davantage. Mais elle avait tout gâché.

— D'accord, dit-elle. Allons affronter le Kolakul.

Le canyon avait la forme d'une immense boucle, le long de laquelle se répercutaient les cris du monstre. A mesure qu'ils avançaient, les grognements devenaient de plus en plus menaçants. Drusilla ne put réprimer un petit frisson. Combattre des monstres, c'était très excitant... en théorie. La pratique, toutefois, l'inquiétait un peu.

Elle posa la main sur la poignée de son épée.

— Vous n'en aurez pas besoin, dit Miles. Le Kolakul ne réagit pas à la force.

— A quoi réagit-il, alors ?

Il haussa les épaules.

— Princesse, vous venez de mettre le doigt sur l'un des grands mystères de l'univers.

Voilà des siècles que des sorciers se penchent sur ce problème sans parvenir à le résoudre.

— Bon. Quel est notre plan ?

— Lui donner des pièces, et prier pour une intervention divine.

— Tu parles d'un plan ! s'exclama-t-elle.

— Je suis dompteur de Béhémoths, pas de Kolakuls.

Leurs chevaux marchaient de front, mais c'était comme si des milliers de kilomètres les séparaient. Les deux cavaliers avançaient en silence, tandis que les sinistres ricanements ricochaient tout autour d'eux. Enfin, ils passèrent un dernier virage, et le Kolakul se dressa devant eux dans toute sa fureur. Plus grand qu'un homme, large comme un cheval, il rayonnait d'une étrange lumière, à la fois attirante et sinistre.

Drusilla le fixa pendant un long moment, puis elle glissa la main dans son sac.

— J'ai seulement deux grandes pièces d'argent et une petite. Le reste est en papier.

— Il accepte parfois les billets, dit Miles. Essayons.

Drusilla sortit un billet à l'effigie de son père et le glissa dans la bouche du Kolakul.

Celui-ci le recracha comme si ç'avait été du vieux pain dur.

— Il n'aime pas les billets froissés, dit Miles.

Drusilla lissa soigneusement le billet et l'offrit de nouveau au Kolakul. Une fois de plus, celui-ci le refusa.

— Peut-être dans l'autre sens, dit-elle. Même réponse.

— Et si j'essayais un autre billet ?

Elle essaya l'un après l'autre les cinq billets contenus dans son sac. Il n'y avait rien à faire.

— L'intervention divine, ce n'est pas pour aujourd'hui, dit-elle enfin.

Miles fouilla dans sa poche.

— Je n'ai que deux petites pièces d'argent, tout le reste est en cuivre. Et le Kolakul déteste le cuivre. Rien de tel pour le mettre en rogne.

— Si nous rassemblons toutes nos pièces d'argent, nous devrions avoir assez, dit Drusilla.

Elle était sur le point de jeter leurs pièces réunies dans la gueule du monstre, quand un message télépathique résonna dans sa tête.

« Veuillez faire l'appoint, s'il vous plaît. »

C'était absurde, se dit Drusilla, luttant contre un fou rire. Ne pouvait-elle *vraiment* rien trouver de mieux ? Elle but une petite gorgée de soda et se replongea dans son travail.

Elle glissa les pièces dans la bouche du Kolakul. Celui-ci les avala l'une après l'autre avec des serremments de gorge métalliques. Puis arriva le moment de vérité.

Tendant la main vers l'un des gros yeux du monstre,

Drusilla l'implora mentalement de pondre un œuf. Rien.

— Maudit Kolakul, dit-elle.

— Essayons de demander une autre sorte d'œuf, dit Miles.

Il appuya sur un autre œil. Rien.

A tour de rôle, ils appuyèrent sur chacun des yeux du monstre, de plus en plus fort.

Toujours rien.

Finalement, à bout de nerfs, Drusilla donna un coup d'épée dans le dernier œil du monstre, près de sa

gueule. Ce n'était pas le genre d'œuf qu'elle préférait, mais elle n'avait guère le choix. Le Kolakul émit de nouveau un rire profond... mais ne pondit pas d'œuf.

— Au diable la politesse, dit Miles. Je crois qu'il va falloir user de la force.

Il agrippa le monstre par les flancs et le secoua violemment.

Rien.

Il lui décocha un coup de pied.

Rien.

Puis une claque.

Rien.

Il poussa un juron.

Toujours rien.

— Nous n'avançons pas, dit Drusilla. Peut-être qu'il est malade. Est-ce que les Kolakuls peuvent tomber malades ?

— Celui-ci ne va pas bien du tout, c'est certain.

Il était sur le point de lui donner un énorme coup de pied quand une puanteur suffocante envahit l'air. Ils se tournèrent tous deux : Krusti Olfard se tenait devant eux, son Bâton de Senteur à la main, un sourire mi-compassant, mi-condescendant sur les lèvres.

— Le Kolakul est cassé, dit-il.

— Sans blague ! fulmina Drusilla. C'aurait été gentil de nous le signaler avant que je lui donne toutes mes pièces.

— Toutes nos pièces, rectifia Miles.

— Vous n'êtes pas les seuls, dit Olfard froidement. Aucun d'entre vous ne sait lire, apparemment.

Sur ces mots, il coinça son bâton malodorant entre ses dents, à la façon d'une pipe, émit une nouvelle bouffée nauséabonde, et tendit le doigt vers le front du Kolakul.

Un panneau écrit à la main y était fixé à l'adhésif. « Hors service ».

Drusilla en aurait pleuré. Sans œufs, ils n'auraient jamais l'énergie de gravir le Mont Ayth. Olfard la jaugea avec humeur puis, croisant son regard, se radoucit un peu.

— Ce n'est quand même pas un drame, dit-il. Si ?

— Si, dit Drusilla, parce que nous devons grimper jusqu'au sommet du Mont Ayth, dompter le Béhémoth, trouver la clé de Morgania et sauver le royaume de mon père.

— Avant le lever du soleil, ajouta Miles. Et pour cela, nous avons vraiment besoin d'un œuf de Kolakul.

— A chacun ses petites contrariétés, reprit Olfard. C'est la vie, n'est-ce pas ?

Drusilla se redressa de toute sa royale hauteur et regarda le sorcier droit dans les poils gris qui s'échappaient du col de sa cape.

— Mon cher Olfard, lança-t-elle, vous a-t-on jamais dit que vous étiez un vieux...

— Bouc aigri ? demanda le sorcier. On me la fait tous les jours. Mais moi, au moins, je ne suis pas assez stupide pour donner tout mon argent à un monstre malade.

Il avait raison. C'était souvent le cas, avec les sorciers. Drusilla changea de tactique.

— Pouvez-vous nous aider ? demanda-t-elle en battant ses cils de princesse. C'est très important.

— Pas de mon point de vue.

— Il me reste quelques billets.

— Voilà qui s'appelle parler !

Elle sortit deux billets de son sac ; il détourna le regard d'un air dégagé. Elle en sortit un troisième ; il sifflota. Le souffle coupé, elle fouilla dans son sac et tendit les deux derniers billets au sorcier. Celui-ci scruta le sac de la jeune fille, comme s'il pouvait voir à travers, puis il hocha la tête et sortit de sa poche un énorme trousseau de clés. Comme par hasard, l'une de ces clés entra sans problème dans le nombril du monstre.

Le Kolakul s'ouvrit en deux, laissant s'éparpiller sur le sol une demi-douzaine d'œufs. Miles tendit la main vers l'un d'eux, mais Krusti Olfard émit un grognement dissuasif.

— N'y pensez même pas, dit-il. Le Mopenwachs est déjà passé ici, et je ne vais pas le faire repasser juste parce qu'il y a des imbéciles qui ignorent ce qui arrive quand on ouvre des œufs de Kolakul secoués.

Il glissa la main dans le ventre du monstre, en sortit un œuf et le tendit à Drusilla.

— Heureuse ? demanda-t-il.

— C'est l'œuf le plus cher que j'aie jamais acheté, répondit-elle. Vous êtes une véritable fripouille.

Olfard haussa les épaules.

— Que vous dire ? Promener le Mopenwachs, ça ne rapporte pas gros. Et j'ai des dettes de jeu, vous savez. Dites-vous que vous avez fait une bonne action.

Drusilla mit la main sur son épée, mais Miles l'arrêta d'un geste.

— Il n'en vaut pas la peine, Drusilla. Prenons l'œuf et fichons le camp.

— Vous aurez des nouvelles de mon père ! lança-t-elle d'une voix rageuse. Vous le regretterez !

— Je préfère avoir des nouvelles de votre père que de mon bookmaker, rétorqua le sorcier en agitant son Bâton de Senteur. Bon voyage, les enfants.

— Encore deux heures à tirer, dit Cal. Cette nuit aura été d'un ennui mortel.

— Ouais..., marmonna Drusilla en visant la poubelle de sa canette. Pas du tout ce que j'espérais.

— Tu pourrais télécharger un virus pour faire revenir le beau technicien du huitième.

— S'il te plaît, Cal ! C'est la dernière chose dont j'ai besoin.

— Peut-être, peut-être pas.

— Cal !

— D'accord, d'accord, n'en parlons plus. Disons juste que si j'étais toi, et que j'avais passé toute la nuit à travailler sans prendre de véritable pause, je ferais une petite promenade pour me détendre. Monter quelques escaliers, par exemple, pour me dégourdir les jambes avant la dernière ligne droite. Enfin, c'est purement hypothétique.

— Purement hypothétique, répéta Drusilla.

Mais Cal n'avait pas tout à fait tort, songea-t-elle. Son dos lui faisait drôlement mal, comme toujours après de longues heures devant l'ordinateur. Une petite promenade n'était pas une mauvaise idée...

Drusilla et Miles étaient maintenant désaltérés et prêts à entreprendre la pénible ascension du Mont Ayth. Devant eux, le chemin raide et étroit montait en lacets serrés. Ils durent descendre de selle et mener les chevaux par la bride. Au bout d'une heure environ, les mollets de Drusilla étaient affreusement endoloris.

— Vous prenez souvent ce chemin ?

Il acquiesça en hochant la tête.

— La cabine de téléportation est généralement bondée, ou en retard, ou en panne. Et puis j'ai besoin

d'exercice.

— Vous êtes déjà allé jusqu'au sommet du Mont Ayth ?

— Ah, je ne vous l'ai pas dit ? demanda Miles en souriant. C'est là que j'habite. Au sommet de la montagne.

— Tout seul ?

— Oui.

— Ce n'est pas sinistre ?

— Parfois. Mais je suis au calme pour écrire.

— Et cela vous plaît ?

— Dans l'ensemble, oui. Je suis un dompteur de Béhémoth introverti.

— Parlez-moi de ce livre que vous écrivez...

Il baissa les yeux.

— Ça ne va pas vous intéresser. C'est... stupide.

— Dites toujours.

— Eh bien... c'est l'histoire d'un homme et d'une femme qui travaillent dans le même bâtiment. L'homme n'a pas le courage d'engager une conversation, alors ils commencent à faire connaissance en bavardant sur la messagerie intranet...

« Pas du tout ! » songea Drusilla. Ce n'était pas *du tout* ça. Premièrement, elle ne bavardait pas sur la messagerie intranet. Elle travaillait ! Enfin... à l'instant précis, elle faisait une promenade pour s'étirer les jambes, mais elle *avait travaillé* toute la nuit.

Deuxièmement, à supposer qu'elle se fût amusée à bavarder en ligne, elle ne se serait jamais laissée entraîner dans une de ces ridicules histoires d'amour entre collègues.

Troisièmement, personne ici ne l'intéressait. Surtout pas l'opérateur de systèmes du huitième étage, lequel ne manquait d'ailleurs pas de courage, puisqu'il lui avait adressé la parole à deux occasions, ce soir. Cette histoire commençait sérieusement à dérailler.

La montée des escaliers lui rappela une bonne raison d'aller jouer au golf avec son père. Son mode de vie sédentaire ne lui donnait pas assez d'exercice : ses jambes n'étaient plus habituées aux efforts. En plus, elle ne portait pas des chaussures appropriées.

— Ça va aller ? demanda Miles en se retournant vers la jeune fille.

A l'évidence, ça n'allait pas très fort : elle grimaçait de douleur à chaque pas.

— Ces bottes sont très bien pour l'équitation, dit-elle, moins pour la randonnée en haute montagne. Mais peu importe. Continuons.

— Nous devrions nous reposer un peu, dit-il. Moi, en tout cas, j'en ai besoin.

C'était un pieux mensonge : il aurait pu monter jusqu'au sommet d'un seul trait.

Cela lui arrivait régulièrement. Mais il ne voulait pas blesser la fierté de la princesse.

Ils s'installèrent sur une saillie rocheuse, laissèrent leurs jambes pendre dans le vide et contemplèrent le paysage qui s'étendait devant eux à perte de vue, tandis que la princesse sirotait le contenu de l'œuf.

— Un jour, tout cela vous appartiendra ? Demanda Miles.

— Je suppose. Le royaume appartient à mon père, et j'en hériterai certainement.

Mais... je n'en veux pas.

— Vous n'en voulez pas ? Vous en êtes sûre ? Ce n'est pas plutôt votre père que vous refusez de perdre ? Elle ne répondit pas ; de toute façon, il semblait connaître déjà la réponse. Pendant un long moment, ils restèrent ainsi, promenant leur regard sur l'ocre foncé du canyon, la brillance argentée et sinueuse du Mopenwachs, le vert sombre et luxuriant de la forêt et, au loin, à peine visibles, les tours de Morgania.

— Cette ville a l'air très belle, dit Miles. Un jour, il faudra que j'aie y faire un tour.

— Vous n'y êtes jamais allé ?

— Comme je vous l'ai dit, je ne sors pas beaucoup.

Le regard de Drusilla s'éclaira un peu.

— Morgania est magnifique, dit-elle. C'est mon père qui en a dessiné les plans, vous savez. Il a même participé aux travaux. Toutes les rues sont pavées d'ardoise ; c'est une ville pleine d'art, de verdure, d'odeurs de cuisine. Je l'adore. Et le sommet de la montagne, c'est comment ?

— Eh bien, on a une belle vue panoramique. Mais tout est petit, lointain. On pourrait dire que la forêt me cache l'arbre... sans parler des oiseaux.

— Donc, vous vivez dans votre imaginaire ?

— Essentiellement, oui. Parfois, bien sûr, je sors de ma tanière... pour dompter des Béhémoths, par exemple. Mais en général, je reste seul dans mon monde personnel.

Drusilla tendit la jambe et grimaça.

— Montrez-moi ce pied, dit-il. Il se peut que vous ayez une ampoule.

— Tout va bien, mademoiselle ?

Dans les escaliers entre le septième et le huitième étage, Drusilla leva la tête et vit Miles descendre vers elle. Il ne manquait plus que lui ! songea-t-elle.

— Ce n'est rien, j'ai marché sur un chewinggum, dit-elle.

Il jeta un coup d'œil sur sa chaussure.

— Je n'en vois pas, dit-il.

— Je l'ai déjà enlevé.

— Votre talon est extrêmement rouge.

C'était vrai. Ces ballerines toutes neuves n'étaient pas idéales pour monter des escaliers. Drusilla aurait bientôt une vilaine ampoule, qui compromettrait sa partie de golf avec son père.

— Attendez, dit-il. J'ai une trousse de secours dans mon bureau. Je reviens tout de suite.

— Voyons ce que j'ai dans mon sac, dit Miles après avoir examiné le pied de Drusilla.

Je dois avoir des plantes médicinales pour ce genre de chose.

— Je ne vous savais pas herboriste.

— Je ne le suis pas. Mais le domptage de Béhémoths comporte ses petits dangers. Je connais quelques astuces.

L'instant d'après, Miles était de retour, une mallette en plastique entre les mains. Il en sortit une fiole de liquide mauve.

— C'est un astringent, pour faire sortir l'eau de sous la peau. Attention, ça risque de picoter un peu.

Drusilla se crispa légèrement quand il tamponna la plaie. Avec douceur, il appliqua deux pansements sur son talon, puis les recouvrit de ruban adhésif blanc.

— Ça devrait empêcher la chaussure de frotter

jusqu'à ce que vous soyez de retour chez vous.

— Merci, dit Drusilla, les yeux baissés.

C'était vraiment le bouquet. Voilà que dans la vraie vie, un valeureux chevalier se précipitait à son secours... s'attendant sans doute à une belle récompense.

— Aucun problème, dit-il. Comme je viens souvent au travail à vélo, j'ai toujours cette trousse sur moi, en cas d'égratignures. Content d'avoir pu vous dépanner.

Elle ne put que hocher la tête en silence.

— Où alliez-vous ? demanda-t-il.

— Nulle part. Je faisais juste une pause, histoire de me dégourdir les jambes.

— Ah, je fais souvent ça, moi aussi... Les nuits sont parfois longues, ici.

Et solitaires, pensa Drusilla. Mais elle n'avait pas envie d'aborder ce sujet. Ce Miles ne lui semblait pas spécialement mélancolique. Pas comme certaines opératrices de saisie, particulièrement quand elles réfléchissaient trop... Ce n'était pas la peine de lui saper le moral.

— Dites, Drusilla... vous auriez quelques minutes ?

— Euh... je suppose que oui. Pourquoi ?

Il rougit légèrement.

— Quoi ? dit la princesse en enfilant avec effort sa botte de cavalière. Que vouliez-vous me demander ?

— C'est-à-dire... Je...Rien. N'en parlons plus.

— Eh bien ? dit Drusilla en glissant son pied dans sa ballerine.

— Bon, dit Miles, j'écris un roman, et là, d'un seul coup, j'ai un sérieux blocage.

Seriez-vous d'accord pour en lire un passage et me donner votre avis ?

Drusilla le dévisagea, bouche bée. Ils avaient échangé une dizaine de mots, et il voulait déjà lui montrer son travail artistique ! Quel courage !

Sur le visage de Miles, l'espoir laissait place à la résignation. Elle comprit qu'il avait mal interprété son silence.

— Ce serait avec grand plaisir, dit-elle.

— Vous n'êtes pas obligée, vous savez. Je dois vous prévenir que c'est assez mauvais.

— Je serais honorée, dit la princesse en frôlant la main de son compagnon.

Au contact de sa peau, elle fut parcourue d'un frisson électrique. « Oh, non... », se dit-elle. Elle n'avait pas besoin de cela, ni en rêve, ni dans la réalité.

Mais son rêve l'emportait inexorablement. Déjà ils repartaient à l'assaut de la montagne.

— J'ai laissé mon manuscrit chez moi, au sommet, dit-il. Vous pourrez peut-être prendre une minute pour y jeter un coup d'œil, avant de chercher le Béhémoth.

— Une minute seulement ? Vous en êtes encore au début ?

— Non, non... mais je pensais vous montrer juste la dernière partie, celle qui me pose problème.

— Ah...

Elle fut à la fois soulagée et vaguement vexée.

— Comment pourrai-je vous aider si je ne connais rien de l'histoire ?

— C'est problématique, je sais, soupira-t-il. Mais vous n'aurez jamais le temps de tout lire.

— Vous avez raison, admit Drusilla. Il ne nous reste plus beaucoup de temps.

Grâce aux herbes médicinales, le talon de Drusilla la faisait moins souffrir. Mais à présent, c'était Miles qui paraissait de plus en plus mal à l'aise. Drusilla promena son regard autour d'eux. Elle ne voyait rien d'autre que des arbres. Pourquoi était-il si agité ? D'un coup, il posa la main sur la poignée de son épée.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas. Derrière eux, les chevaux avançaient précautionneusement sur les pierres d'éboulis, comme s'ils avaient perçu, eux aussi, le danger.

— Il y a toujours la possibilité, dit-il enfin, qu'un gardien traîne dans les parages.

Drusilla s'arrêta net.

— Un gardien ? dit-elle. De quoi parlez-vous ?

Il se retourna vers elle.

— Des gardiens parcourent cette montagne pour la protéger contre les intrus. Parfois ils me laissent passer, parfois ils me mènent la vie dure.

— La vie dure ?

— Une fois, par exemple, ils m'ont retenu prisonnier, et j'ai dû me battre pour m'échapper.

Drusilla soupira. Levant les yeux vers le sommet, elle s'aperçut qu'il n'était plus visible. Elle n'avait aucune idée du chemin qui leur restait à parcourir, ni du temps que cela prendrait, même en supposant qu'ils ne rencontrent pas de gardiens.

— Écoutez, dit-elle. Mon père est malade.

— Je le sais, Drusilla.

— Pour l'instant, il va mieux, mais je ne sais pas... Je veux dire, on ne peut pas le guérir.

D'un geste spontané, Miles lui prit la main.

— Je suis désolé, princesse.

— Je n'ai pas beaucoup de temps...

Subitement écrasée de désespoir, elle s'assit sur un gros rocher. Son cheval en profita pour aller brouter l'herbe éparse qui poussait un peu plus loin.

Miles s'installa près d'elle.

— Pas beaucoup de temps pour faire quoi ? demanda-t-il.

— Pour... pour réussir.

Il hocha la tête, et Drusilla vit dans son regard qu'il l'avait comprise.

— C'est dur, dit-il, je sais.

Il glissa un bras autour de ses épaules pour la réconforter. Drusilla dut lutter contre l'envie de se blottir contre lui et de gémir, mais les princesses guerrières n'avaient pas le droit de gémir, quelles que soient les circonstances.

— C'est sans doute ridicule, dit-elle d'une voix cassée par l'émotion. Je pourrai toujours réussir... plus tard. Ce qui est vraiment important, c'est que je réussisse à sauver Morgania. Mais...

— Mais vous aimeriez qu'il vous voie réussir.

Elle hocha la tête en retenant ses larmes. Pour un spécialiste des Béhémoths, ce Miles était drôlement fort en psychologie.

— C'est idiot, murmura-t-elle.

— Pas du tout. Nos victoires sont toujours plus douces quand nous pouvons les savourer avec ceux que nous aimons, et qui nous aiment.

— Et vous, avez-vous quelqu'un avec qui les partager ?

Il haussa les épaules et ses lèvres se plissèrent légèrement.

— Un Béhémoth.

— Ça ne suffit pas !

— Pour l'instant, je n'ai que lui... et pour ne rien gâter, il a disparu. Notez bien, je suis plus ou moins certain qu'il est caché là-haut. Régulièrement, il déprime, et il va se terrer quelque part, juste pour savoir si je l'aime encore assez pour le retrouver et lui remonter le moral.

— Il boude, vous voulez dire ?

— Exactement.

— Et si vous n'arrivez pas à le consoler ?

— Alors, je serai remplacé. En l'absence d'un dompteur efficace, les Béhémoths ne servent strictement à rien.

Il soupira.

— Assez parlé de moi. C'est vous qui m'inquiétez.

— Moi ? dit Drusilla. Ne vous en faites pas pour moi. Je suis une guerrière, je m'en sortirai.

— J'en suis certain. Mais c'est plus facile quand on n'est pas seul.

Essayait-il de lui faire passer un message ? Elle étudia le visage de son compagnon, mais ne put rien en déduire de certain. Il parut sur le point de parler, pourtant il se contenta de fixer du regard la bouche de Drusilla.

— Vous avez une très jolie bouche, dit-il enfin.

— Merci.

Il détourna les yeux, mais laissa son bras sur ses épaules.

— Nous allons retrouver cette clé que vous cherchez, lui promit-il. Mais je parie que votre père est déjà très fier de vous.

La gorge de Drusilla se noua.

— Il n'a jamais rien voulu d'autre que mon bonheur. J'aurais pu passer toute ma vie au château, à lire et à manger des bonbons, il serait quand même fier de moi.

— Ça fait rêver, dit Miles.

— Et vous ? Vos parents doivent être fiers de vous, non ?

— Je ne sais pas.

Drusilla en resta bouche bée.

— Comment cela ?

— La dernière fois que je les ai vus, j'avais quatorze ans.

Elle attendit la suite, mais il n'ajouta pas un mot.

— Je suis désolée, dit-elle finalement.

— Pas moi. Depuis, ma vie est beaucoup plus simple.

Il tourna de nouveau les yeux vers elle, un sourire désabusé aux lèvres.

— Il y a une raison à tout, dit-il. Seulement, cette raison est parfois difficile à cerner.

— Vous parlez comme mon père, à présent, dit-elle.

— Mais je ne suis pas votre père...

Ces simples mots leur firent l'effet d'un tremblement de terre. Miles s'arrêta brusquement de rire ; leurs regards se croisèrent et ne purent se détacher.

D'un seul coup, Drusilla éprouva des difficultés à respirer. Son cœur se mit à battre violemment dans sa poitrine et, bien qu'elle inspirât profondément, l'air ne contenait apparemment pas assez d'oxygène. Ses paupières s'alourdirent, et elle sentit naître au centre de son corps une pesanteur, un désir tenaillant d'être touchée. En vain, elle changea de position pour tenter d'apaiser cette sensation gênante.

Miles se pencha vers elle et, sans lui demander la permission — ce qui était tout de même la moindre des choses, quand on avait affaire à une princesse —, il l'embrassa.

Par nature, il était davantage dompteur que courtisan, songea Drusilla. Il n'avait pas employé la flatterie, ne lui avait offert aucun présent, n'avait composé ni chansons ni poèmes en son honneur. Rien de ce que Drusilla s'était toujours imaginée.

Juste un baiser. Un baiser brûlant, poignant, déchirant, qui lui fendit l'âme et bouleversa son univers...

Un baiser qui l'emplit d'un désir puissant et l'attira contre Miles avec la force d'un aimant. Bien trop tôt à son goût. Miles s'arracha à ses lèvres, la laissant étourdie.

— Pas ici, dit-il, comme si c'était couru d'avance. Pas ici... Les gardiens...

Il prit les rênes des chevaux, la main de Drusilla, et s'enfonça plus profondément dans la forêt, jusqu'à un endroit où il faisait presque nuit, tant les arbres poussaient dru. Il attacha les bêtes et se retourna vers elle. Elle pouvait encore s'enfuir. C'était ce qu'elle avait de mieux à faire. Mais d'un simple baiser, il l'avait conquise. Au-dessus de leurs têtes, le murmure du vent dans les branches semblait faire écho au sang qui bouillonnait dans ses veines, à la douceur qui avait envahi son corps tout entier...

— Ma princesse..., dit Miles d'une voix légèrement éraillée.

Puis il la prit dans ses bras, et le reste du monde cessa d'exister.

Il n'y avait plus que Miles. Lui seul. Et elle avait envie de partager avec lui des choses qu'elle n'avait jamais partagées avec personne.

Sa bouche reprit possession de celle de Drusilla, et lui promit des éblouissements à venir. De tous les baisers qu'on lui avait donnés, aucun n'avait été aussi émouvant, aucun ne l'avait liée corps et âme à celui qui l'embrassait.

Miles pressait son torse musclé contre ses seins. Toute sa vie, Drusilla avait méprisé sa propre douceur féminine ; elle devait être dure, réussir, succéder à son père. Mais aujourd'hui, pour la première fois, cette douceur lui semblait acceptable, désirable, comme si elle n'avait fait qu'attendre celui qui lui révélerait ce secret.

La main de Miles glissa le long de ses reins et plaqua ses hanches contre lui.

Lorsqu'elle sentit son membre dur pressé contre son bas-ventre, elle frissonna et laissa échapper un petit gémissement. Ses soucis, ses responsabilités, sa mission elle-même pâlirent et disparurent, balayés par l'orage qui se levait en elle.

Chapitre 7 :

Miles avait étalé sa cape sur un épais tapis d'aiguilles de pin. Au-dessus d'eux, derrière les branchages, la lune était apparue, et le ciel s'assombrissait. Ce soir, les deux voyageurs n'iraient pas plus loin. Pour l'heure, toutefois, le voyage était la dernière préoccupation de Drusilla. Étendue sur un lit plus doux que tous ceux qu'elle avait jamais essayés, elle regardait Miles, accoudé près d'elle. Leurs visages se touchaient presque.

Le dompteur s'approcha lentement, projetant une grande ombre sur le visage de Drusilla, puis il l'embrassa de nouveau, avec encore plus de douceur. Drusilla se cambra vers lui pour approfondir leur baiser, mais il recula un peu.

— Rien ne presse, chuchota-t-il. Nous n'irons pas plus loin ce soir...

Elle voulait acquiescer, elle savait qu'il avait raison.

Mais elle n'arrivait pas à oublier sa mission, et tous les désastres qui pourraient survenir si elle ne se hâtait pas de l'accomplir...

— Je m'occupe de tout, princesse, murmura-t-il comme s'il avait lu dans ses pensées.

Faites-moi confiance. Ces instants n'appartiennent à personne d'autre que vous et moi.

C'était exactement ce qu'elle avait besoin d'entendre.

Avec un soupir, elle s'abandonna au moment présent, mettant de côté ses fardeaux, s'accordant quelques instants de liberté volée.

Ce qui signifiait qu'elle devait faire confiance à Miles pour s'occuper du Béhémot et l'aider à ramener la clé à Morgania. A sa grande surprise, elle n'éprouvait aucune difficulté à lui déléguer une partie de ses responsabilités.

Ne plus être seule à porter son fardeau lui procurait une sensation d'allègement ; l'oublier totalement, l'espace d'un instant, lui donnait le vertige.

Les lèvres de Miles se posèrent de nouveau sur les siennes et, de la paume de la main, il lui caressa le flanc. Drusilla eut l'impression que son corps tout entier fondait et bouillonnait sous l'effet de cette caresse. Fondre, s'adoucir, céder : c'étaient des sensations toutes neuves pour elle. Toute sa vie, elle n'avait jamais rien cédé à qui que ce fût. Elle avait été une bagarreuse dès la naissance. A présent, une profonde transformation s'opérait en elle, et, à sa grande surprise, cela lui plaisait.

Elle plaça les bras autour du cou de Miles, cherchant un point d'appui auquel se raccrocher dans ce tourbillon qui l'emportait loin de la réalité. C'était comme s'il la dirigeait, doucement mais fermement, vers une autre dimension, vers un autre monde. L'air glacé qui soufflait sur sa peau lui plaisait, et quand les mains brûlantes de son compagnon se posèrent sur elle, Drusilla fut prise de vertige. Il y avait de la magie dans ces mains qui la soulevaient et l'emportaient hors d'elle-même, vers des cimes inaccessibles et inconnues.

Il ne fit qu'entrouvrir ses vêtements, pour qu'elle n'ait pas trop froid. Il défit d'abord les rubans de sa tunique et glissa sa main sous les pans de tissu pour prendre son sein en coupe. Drusilla laissa échapper un halètement, et se cambra vers lui, parcourue par des flèches de plaisir qui convergeaient vers le centre de son corps. Ce seul contact suffit au magicien qu'il était pour l'ensorceler, la réduire littéralement en esclavage.

Elle s'offrit à lui corps et âme, et quand la main de Miles se referma autour de son sein, Drusilla s'abandonna aux vagues de désir qui déferlaient en elle. C'était comme s'il détenait toutes les réponses, toutes les clés de son existence. Le souffle court, elle se tordit de plaisir et s'arc-bouta vers

lui pour lui en demander plus.

— Doucement..., souffla Miles, les lèvres tout près de sa joue.

Il reprit sa bouche et lui donna un baiser passionné, qui émut Drusilla presque aux larmes. Puis il referma les doigts autour de son mamelon et pinça juste assez fort pour produire une sensation exquise, à la limite de la douleur et du plaisir. Elle sentit la vibration entre ses cuisses s'intensifier, exiger une réponse ; mais Miles refusait encore de la lui accorder. Il se contenta d'explorer lentement le contour de ses lèvres, puis il se laissa descendre jusqu'à son sein et le prit dans sa bouche.

De nouvelles vagues de plaisir l'emplirent. Elle passa les doigts dans la chevelure de Miles et serra sa tête contre elle. Au-dessus d'eux se déployaient les immenses branches des arbres, leurs contours soulignés d'argent par le ciel étoilé. L'air était de plus en plus froid — et le corps de Drusilla de plus en plus brûlant.

Elle voulait lui communiquer tout ce qu'elle ressentait, mais le sortilège jeté par Miles l'empêchait de parler et de se mouvoir. Tout au plus pouvait-elle répondre à ses caresses expérimentées par des frissons et des murmures de plaisir.

Son corps tout entier vibrait de désir ; elle en brûlait des pieds jusqu'à la tête.

Finalement, il dénoua les liens autour de sa taille et tira. L'air frais fouetta son ventre et le renflement entre ses cuisses, et cette sensation revigorante stimula d'autant plus son désir. En quelques gestes habiles, Miles lui ôta son pantalon et ses bottes. Avant que le froid ait pu la ramener à la réalité, Miles s'étendit sur elle. Son corps était lourd et chaud, ses vêtements ouverts juste aux endroits voulus.

Elle sentit quelque chose de dur presser contre elle, mais sans insistance. Miles trouva son deuxième sein et le suçota jusqu'à ce que Drusilla, gémissante, se plaquât contre lui pour l'implorer de combler le manque en elle.

Il y eut d'abord un moment de douleur vive lorsqu'il rompit la barrière jamais franchie. Elle émit un petit cri ; il se figea, puis fit pleuvoir sur son visage et sa poitrine une nuée de baisers.

— Je ne savais pas, murmura-t-il. Je n'avais aucune idée...

Drusilla ne s'en souciait pas. Elle ne se souciait plus de rien.

— Viens, s'il te plaît, dit-elle.

Il se déplaça doucement en elle, avec prudence. La douleur disparaissant, la réalité s'estompa de nouveau, et la pression s'accumula, ainsi que le désir, la faim dévorante...

C'était comme si l'on avait serré une vie à l'intérieur de son corps, et que chaque tour dispensait un plaisir à la limite du supportable. Quelque chose se durcit en elle à mesure qu'il allait et venait entre

ses cuisses...

Et puis... le ciel explosa au-dessus d'elle, et elle franchit la plus haute cime avec un cri d'extase. Quelques instants plus tard, avant même que les convulsions de Drusilla aient cessé, Miles frémit, poussa un gémissement et s'effondra contre elle.

A cet instant, elle désira rester là pour l'éternité...

Revenant subitement à la réalité, Drusilla jeta un regard oblique en direction de Miles. Ils étaient presque arrivés au huitième étage. Se rendant compte de ce qu'elle venait d'imaginer, elle rougit violemment et fit demi-tour en direction du septième.

— Drusilla ?

— Il faut que je retourne à mon poste, dit-elle. Je risque de me faire renvoyer.

Qu'est-ce qui lui avait pris ?

Derrière elle, Miles dit quelque chose qu'elle ne comprit pas. Drusilla dévala les escaliers sans se retourner. Un instant plus tard, elle était de retour à son bureau et, les joues brûlantes, cherchait à retrouver sa place dans les colonnes de chiffres.

Décidément, tout allait de mal en pis. Au moins, depuis qu'elle avait prétendu souffrir de « problèmes féminins », le superviseur la laissait en paix. Mais quant au reste...

Son imagination prenait le dessus dans les circonstances les plus inappropriées.

Heureusement, Miles n'avait aucun moyen de lire dans ses pensées...

Sans quoi elle en mourrait de honte. Dire qu'elle le connaissait à peine, qu'elle n'avait échangé avec lui que quelques mots...

Il lui fallut dix bonnes minutes avant de se sentir en sécurité dans l'intimité de son box. Puis ses pensées se remirent à vagabonder...

Miles demeura longtemps étendu sur elle, la protégeant contre le vent de la nuit, la retenant de son poids pour l'empêcher de s'envoler.

Puis il roula doucement à côté d'elle et les recouvrit tous deux de sa cape.

— Demain, dit-il, nous arriverons au sommet.

Pour Drusilla, ils y étaient déjà.

Quand elle ouvrit les yeux, les premières lueurs rosés teintaient déjà le ciel.

— Bonjour, princesse, dit-il.

Ses yeux bleus étincelaient. Drusilla rougit et voulut détourner le regard, mais, d'une main, il fit pivoter son visage vers lui. Puis il posa sur sa bouche un baiser de promesse et de remerciement.

— Il est l'heure de partir, dit-il. Veux-tu déjeuner ?

— Je n'ai pas faim.

— En route, alors. Nous sommes presque arrivés. Dans peu de temps, nous saurons si mon Béhémoth possède vraiment cette clé que tu recherches.

Drusilla était soulagée d'avoir échappé au Miles du monde réel, car elle se sentait incapable de le regarder en face.

Quant au Miles imaginaire, c'était différent. Ce qu'ils avaient fait cette nuit, ils l'avaient décidé ensemble — même si cela n'avait été qu'en rêve.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. La nuit de travail tirait à sa fin. Parfait.

Puis elle continua à gravir le Mont Ayth en compagnie de Miles le dompteur de Béhémoths. La montée était raide, mais présentait peu de difficultés. Les deux compagnons devaient s'arrêter régulièrement pour reprendre leur souffle, et se montrer prudents lorsqu'ils passaient sur les éboulis. Ils avançaient néanmoins à bonne allure. Tout allait pour le mieux, songea Drusilla. Si seulement ils pouvaient éviter de tomber nez à nez avec un gardien...

L'instant d'après, ce fut précisément ce qui leur arriva. Pour ne rien arranger, le gardien en question, armé d'une grande épée et d'un zèle excessif, exigea qu'on lui présente des autorisations de circuler sur le Mont Ayth.

Il semblait prêt à se battre pour défendre le règlement.

La main sur son épée, il se dirigea droit vers eux, et déclara :

— Get back... get back...

— Quoi ? s'exclama Drusilla.

Levant les yeux, elle écouta les sons étranges qui flottaient dans l'air. Puis elle se pencha par-dessus le mur du box.

Des écouteurs sur les oreilles, ayant apparemment oublié l'existence de Drusilla et du reste du monde, Cal chantait un morceau des Beatles à tue-tête...

si l'on pouvait appeler cela « chanter ». Réprimant un fou rire, s'en remettant à la clémence divine, elle se rassit devant l'ordinateur et retourna à son propre monde.

— Je n'ai pas besoin d'une autorisation, dit Miles sur un ton glacial. J'habite ici.

— Mais elle n'a rien à faire ici, rétorqua le gardien en désignant Drusilla du menton.

Soit elle déguerpit, soit je vous chasse tous les deux.

Rien de plus frustrant, songea Drusilla, qu'un petit tyran décidé à exercer au maximum son pouvoir limité. Il y avait deux façons de traiter avec ce genre de personnage.

Miles tenta la première.

— Écoutez, nous avons une mission très importante à remplir. La princesse a besoin de voir le Béhémoth. Je lui sers de guide et de garde du corps. Nous n'avons vraiment pas le temps de discuter.

— Ouais, ouais, ronchonna-t-il, c'est ce qu'ils disent tous... Mais ici, c'est moi qui fais la loi, et je ne marche pas. Vous allez faire demi-tour en vitesse.

— Ce n'est pas exactement vous qui faites la loi, dit Miles en changeant de tactique.

Mais c'est vrai que vous êtes un rouage très important de la sécurité de cette montagne.

Le gardien leva les yeux. Sa poitrine s'enfla un peu, puis se dégonfla abruptement.

— La flatterie ne vous avancera à rien.

— Ce n'est pas de la flatterie, dit Miles, c'est la simple vérité.

Il s'avança d'un pas et posa la main sur l'épaule de l'homme.

— Si vous n'étiez pas là, le Béhémoth serait mort depuis des années.

— Bah ! grogna le gardien en inclinant la tête. Vous dites ça, mais...

— Je suis on ne peut plus sérieux. Je sais qu'ils ne vous traitent pas comme vous le méritez... mais que voulez-vous ? Ils ne respectent personne.

Drusilla se demanda qui étaient ces mystérieux « ils », mais jugea plus prudent de garder le silence.

— C'est bien vrai, ça, reconnut le gardien.

— Ils font comme si nous étions tous remplaçables, dit Miles. Mais ils se trompent.

— Vous croyez ?

— C'est évident, dit Miles d'une voix ferme. Imaginez ce qui se passerait, si nous n'avions pas des gardiens consciencieux comme vous. Imaginez par exemple que les gremlins réussissent à se glisser

jusqu'au sommet !

Cette fois, le gardien bomba vraiment le torse.

— Exact, dit-il. Ils n'y pensent jamais, à ça.

— Jamais. Ils vous embauchent, puis, tant que vous continuez à pointer, ils oublient votre existence. Vous devenez invisible.

— C'est vrai que c'est pénible, reconnut le gardien.

— Bien sûr. Nous en avons tous assez. Mais vous faites du bon boulot, mon vieux.

C'est rassurant de savoir que vous veillez sur mon Béhémoth.

Le gardien hocha la tête et se redressa de toute sa hauteur.

— Ah, il est à vous, celui-ci ? demanda-t-il.

— Oui, dit Miles avec douceur. Et il faut vite que j'aille le retrouver. Lorsqu'il reste trop longtemps seul, cela lui donne le hoquet. Ce n'est pas beau à voir ; ça secoue toute la montagne. Ça pourrait même provoquer des éboulements.

Le gardien hocha la tête.

— D'accord. Désolé de vous avoir retardés. Mais...

Il lança un regard réticent en direction de Drusilla.

— Ne vous inquiétez pas, dit Miles. Elle s'occupe de nourrir les Béhémoths. Je réponds d'elle.

— Bon, bon, dit le gardien.

Miles sourit.

— Merci, mon vieux. Je compte sur vous pour tenir les gremlins à distance.

— Ouais, dit le gardien en tapotant la poignée de son épée. Ils n'ont rien à faire sur notre montagne.

— Vous avez absolument raison. Merci de faire votre travail aussi consciencieusement.

Le gardien agita la main et — à la surprise de Drusilla — leur adressa un petit sourire.

— Tu n'as pas honte ? demanda-t-elle à Miles lorsqu'ils furent hors de portée de voix.

— Moi ? Pas du tout, princesse. Je n'ai fait que lui dire la vérité.

Miles avait raison, au fond, songea Drusilla en lui emboîtant le pas. Ce gardien suffisant était quelqu'un d'important.

— Nous sommes tous importants, dit Miles par-dessus son épaule. Chacun de nous.

Même si nous avons l'impression d'être des rouages anonymes, même si l'on nous traite comme si nous étions interchangeables.

— C'est vrai.

— Il nous arrive tous de nous sentir insignifiants, pas vrai ?

— Même aux princesses.

— Trop souvent, on ne voit dans les gens qu'une fonction, et on oublie que ce sont des êtres humains. C'est plutôt triste...

Hochant la tête, Drusilla pressa le pas pour rattraper son compagnon aux longues jambes. C'était triste, en effet, songea-t-elle. D'un seul coup, elle se sentit très proche de Miles, pleine de sentiments positifs envers lui. C'était manifestement quelqu'un d'exceptionnel.

Il s'arrêta pour l'attendre.

— Désolée, princesse, dit-il. Je marche trop vite.

— Ce n'est pas grave..., dit-elle.

Puis elle se surprit elle-même en se penchant pour l'embrasser.

Les lèvres de Miles étaient si chaudes, si douces, qu'elle aurait aimé s'y perdre pour toujours.

Un joyeux sifflement ramena brutalement Drusilla au présent. Elle pivota sur sa chaise ; le vigile de nuit traversait la salle à grands pas, en sifflant *Le pont de la rivière Kivai*.

En apercevant Drusilla, il lui adressa un clin d'œil.

— Bonne soirée, princesse, dit-il en passant.

Ce qui inquiéta quelque peu Drusilla. Ses rêves commençaient-ils à contaminer la réalité ? Ou bien puisait-elle son inspiration dans ce qui l'entourait... sans en être vraiment consciente ? Aucune de ces deux hypothèses n'était réconfortante, car l'une comme l'autre signifiait que Miles était impliqué. Le *vrai* Miles. Celui qui risquait de perturber sa vie — insatisfaisante mais néanmoins confortable — dans le monde réel.

Cela n'allait pas du tout.

Il était temps de prendre le Béhémoth et son dompteur par les cornes.

Chapitre 8 :

L'espace d'un instant, Drusilla faillit perdre de vue sa mission, tant leur baiser la remplissait de désir. A regret, elle s'arracha aux bras de Miles, se rappelant que l'avenir de Morgania était en jeu.

Une ombre passa sur le visage de Miles et lui serra le cœur, mais elle devait se montrer forte. Cette histoire d'amour allait droit dans le mur.

— Je suis désolée, Miles. Il faut que nous retrouvions le Béhémoth et la clé, et que nous sauvions le royaume de mon père. Je n'ai pas le temps pour ces... distractions.

Il hocha la tête.

— Tu as raison. Allons-y.

La dernière partie du chemin lui sembla plus raide encore que le reste. Était-ce dû au relief naturel, à la fatigue, ou aux paroles que Drusilla venait de prononcer, et qui lui pesaient lourdement ? Une chose était certaine : Miles ne méritait pas qu'elle le traite de « distraction ». Ce qui s'était passé entre eux était sa propre faute autant que la sienne. Néanmoins, elle ne pouvait lui permettre de bouleverser sa vie bien ordonnée. Surtout pas en ce moment.

Perdue dans ses pensées, elle fut surprise de voir l'entrée béante d'une caverne s'ouvrir devant elle. Ils étaient parvenus au sommet. De loin filtraient des fredonnements distraits et dédaigneux, qui semblaient signifier : Vous ne m'intéressez pas, minables humains.

— Est-ce que c'est...

Miles hocha la tête.

— C'est le Béhémoth, oui.

— Il a l'air occupé.

— C'est souvent le cas.

— Que faisons-nous, alors ? demanda-t-elle.

— Nous faisons très, très attention.

Il pénétra dans la grotte, prudent mais confiant. Drusilla s'y engagea d'un pas moins assuré, essayant de regarder par-dessus l'épaule de Miles.

D'un coup, elle l'aperçut.

Elle ne s'était pas attendue à cela. Elle avait imaginé un monstre gros et poilu, avec des yeux luisants, de longues dents, des griffes pointues et des problèmes relationnels. En réalité, le Béhémoth ressemblait plutôt à un ver de terre sur dimensionné. Il ne semblait pas avoir d'yeux, mais c'était impossible, car sa caverne était d'une propreté immaculée. A l'évidence, ce Béhémoth était un maniaque du ménage. Il semblait également apprécier le froid.

Drusilla frissonna.

— C'est lui ? chuchota-t-elle.

Miles fit oui de la tête.

— Il m'a l'air d'assez bonne humeur, dit-il. On dirait que ça va être plus facile que je ne le croyais.

— Ne parle pas trop vite, dit Drusilla.

A cet instant précis, le Béhémoth laissa échapper une série de rots métalliques.

Puis, ses écailles lumineuses clignotant d'irritation, il émit quelques exclamations stridentes.

— Et maintenant ? demanda Drusilla.

— C'est le moment où je me rends enfin utile.

Drusilla trouva cette remarque curieuse. Il avait certainement fait sa part, au cours du voyage ; à vrai dire, il lui avait été d'une aide inestimable. Pourquoi s'exprimait-il ainsi ? Était-il simplement fier de ses talents en matière de domptage de Béhémoths ?

N'était-ce qu'une façon de s'exprimer ? Peut-être avait-elle tort d'analyser chacune de ses paroles, chacun de ses actes, essayant de savoir s'il éprouvait les mêmes sentiments qu'elle, et si oui, s'il était aussi terrifié qu'elle... Peut-être devrait-elle cesser de réfléchir à de vagues suppositions. Peut-être même cesser de réfléchir tout court.

Miles s'approcha du Béhémoth avec un sang-froid remarquable. Il examina l'un de ses flancs, puis l'autre, comme s'il devinait, aux cris et aux éclairs lumineux qu'il produisait, quelles étaient ses intentions.

— Fais attention à toi, souffla Drusilla.

— C'est ce que j'ai prévu de faire.

— Est-ce qu'il crache des flammes ?

Miles secoua la tête.

— Ces choses-là n'arrivent que dans les contes de fées, dit-il. En réalité, les Béhémoths sont plutôt

calmes et pondérés, du moins si l'on évite de leur tripatouiller le ventre sans les avoir endormis. Ce que je fais très rarement. Mais ils restent tout de même dangereux.

Drusilla était cruellement déçue. Sans monstres cracheurs de flammes, à quoi bon les aventures ?

— Que font-ils de dangereux ? demanda-t-elle.

— Eh bien, dit-il en regardant de plus près les écailles du monstre, lorsqu'ils sont vraiment furieux, ils peuvent utiliser leur filtre d'oubli.

— C'est-à-dire ?

— Ils trouvent toutes vos informations importantes et les effacent. Hop ! Disparues.

Plus rien, même pas une trace.

C'était peut-être plus effrayant, après tout, que de cracher des flammes. Drusilla se redressa de toute sa hauteur, prête à se battre.

— C'est affreux, dit-elle. Comment l'en empêcher ?

— En prenant des précautions, dit-il. Beaucoup de précautions.

Drusilla ne percevait aucun sens dans les borborygmes et les signaux lumineux du monstre. Mais Miles, lui, semblait en être capable. Il passait de longues secondes, immobile, à guetter les réactions du monstre. Puis il faisait un geste prudent. Ensuite, c'était de nouveau l'immobilité, la réflexion. Il attendait visiblement le bon moment pour agir.

C'était à la fois fascinant et décevant. Drusilla s'était attendue à ce que Miles utilisât son épée, un tour de magie quelconque, ou tout au moins un fouet. Évidemment, elle aussi s'était attendue à ce que le Béhémoth soit gros, poilu, griffu et perturbé. La vie avait le don de ne jamais correspondre à vos attentes... et pourtant de vous donner exactement ce que vous espérez.

Enfin, Miles cessa de tourner autour du monstre et leva les yeux.

— On dirait qu'il est malade. Sans doute un rhume.

Toutes les idées préconçues de Drusilla au sujet des Béhémoths —toutes celles qui lui restaient — tombèrent à la trappe. Elle n'avait pas affaire à un monstre terrifiant, mais à une pauvre bête qui avait besoin de repos, d'affection et de bouillon de poule.

— Que puis-je faire ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, dit Miles. C'est assez technique.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de technique là-dedans. Il est malade, c'est tout.

— Oui, mais dans ce genre de situation, il a tendance à se montrer très irritable.

Drusilla balaya l'air d'un geste.

— Peuh ! Les femmes sont habituées aux bêtes qui deviennent irritables dès qu'elles ne se sentent pas bien. On les appelle des « maris ».

— Moi, quand je suis malade, je ne suis pas irritable.

— Oui, mais tu n'es pas marié.

— Pas encore, dit-il avec un sourire malicieux.

Le Béhémoth coupa court à cette conversation intéressante par une série de couinements perçants. Le visage de Miles s'assombrit.

— Je n'aime pas ça, dit-il. Il faut que je me mette tout de suite au travail. Peux-tu me passer l'un de ces biscuits, dans le tas, là-bas ?

— Bien sûr.

Mais Drusilla avait beau chercher, elle ne voyait rien qui ressemblât de près ou de loin à des biscuits. En tout cas, pas à des biscuits pour humains.

— A quoi ressemblent-ils ?

— Ils sont ronds et brillants, avec un trou au milieu.

— Ah, voilà... Tu es sûr que ce sont des biscuits ?

— Les Béhémoths ont de drôles de goûts.

Elle lui apporta le tas de biscuits, qu'il se mit à trier, cherchant sans doute le parfum qui convenait. Qu'un Béhémoth puisse être guéri d'un rhume par un biscuit approprié était certes curieux, mais après tout ce qu'elle avait vu au cours de ce voyage, plus rien n'étonnait Drusilla. Le monde était bien plus bizarre qu'elle ne l'avait cru. Et bien plus merveilleux.

— Maintenant, croisons les doigts, dit Miles en chatouillant la bouche du Béhémoth.

Voyant l'air perplexe de Drusilla, il ajouta :

— J'essaie de lui faire tirer la langue.

Elle hocha la tête en silence. Enfin, apparemment convaincu que l'homme ne lui voulait aucun mal, le Béhémoth fit glisser sa langue grise hors de sa bouche minuscule. Dire qu'une créature aussi gigantesque avait une si petite bouche !

Miles plaça le biscuit sur la langue du monstre et lui chatouilla de nouveau le menton. Le Béhémoth referma lentement la bouche et marqua une longue pause avant d'émettre un tressaillement violent. Était-ce un soupir de soulagement ?

Non. Le Béhémoth régurgita le biscuit.

— Mauvais signe, dit Miles. Il doit carrément avoir la grippe. En tout cas, ce n'est pas un simple rhume, c'est un virus plus agressif.

— Pourras-tu le guérir ?

— Je crois, oui. Mais dans ces cas-là, il faut employer un traitement de choc. Ce n'est pas très beau à voir.

— Je reste avec toi, dit-elle.

— Je t'aurai prévenue.

Il prit une profonde inspiration.

— Je vais devoir le brancher sur un cerveau artificiel, le temps de trouver l'infection.

Le plus embêtant, c'est qu'il refuse d'avaler quoi que ce soit. Il doit avoir la nausée. Je vais lui mettre un biscuit très particulier dans la bouche, puis l'assommer avant qu'il ait pu le recracher. Ainsi, quand il se réveillera, il l'avalera sans comprendre ce qui lui arrive. Du moins je l'espère...

— Et ce biscuit contient le cerveau artificiel ?

— Exactement.

— Et s'il refuse de l'avaler ?

Miles pâlit à cette suggestion.

— Eh bien, disons que je ne serai plus que de l'histoire ancienne. Mais ne mettons pas la charrue avant les bœufs, princesse. Aide-moi à trouver ce fameux biscuit. Il est dans un carton qui porte l'étiquette « boot ».

Drusilla leva un sourcil.

— Les cerveaux artificiels sont conservés dans des boîtes à chaussures ?

— Boot, pas boots. Cela n'a rien à voir. Ne cherche pas, c'est du jargon de dompteurs.

Drusilla commençait à se dire que les dompteurs de Béhémoths étaient un peu...

bizarres. Plus bizarres que la moyenne des gens...

Étant donné que la caverne du Béhémoth était mieux rangée que les baraquements à la veille d'une inspection royale, les biscuits auraient dû être faciles à trouver.

Seul problème, les étiquettes des cartons semblaient avoir été écrites par un ivrogne pendant une coupure de courant. Plus elle essayait de déchiffrer ces griffonnements couverts de bavures, plus Drusilla avait les yeux qui larmoyaient. Le plus étrange, c'est que Miles semblait les trouver parfaitement lisibles.

— C'est toi qui as écrit ces étiquettes ? Demanda-t-elle.

Il rougit très légèrement.

— La calligraphie n'a jamais été mon fort.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

Enfin, la jeune femme trouva un carton qui lui sembla être le bon.

— Regarde. Ça commence par un b, en tout cas.

Le regard de Miles s'illumina.

— Tu as déjà appris à lire mon écriture, dit-il. C'est presque inquiétant.

— Tu n'es pas le seul à souffrir de ce problème, dit-elle. Mon père est peut-être roi, mais il n'a pas des scribes pour rien. Sa signature ressemble aux convulsions d'un scarabée mourant.

Miles hocha distraitement la tête en fouillant dans le carton de biscuits.

— Ah, le voilà ! Un biscuit tout frais, le dernier mis sur le marché.

— Je n'arrive toujours pas à croire que ce monstre mange des biscuits boot.

— Les Béhémoths sont très excentriques, dit Miles. Attention, maintenant, ça va être l'instant critique. Tu vois cette écaille fluorescente, là-bas ?

— Laquelle ?

— La verte.

— Elles sont toutes vertes.

Miles s'avança pour la lui montrer. Incapable de résister, Drusilla le prit dans ses bras et l'embrassa.

— Je t'ai eu, dit-elle.

— Satanée princesse ! dit Miles en secouant la tête. Bref, c'est cette écaille-la. Quand je te le dirai, il faudra appuyer dessus.

Miles se redirigea vers la bouche du Béhémoth et, une fois de plus, lui chatouilla le menton. Au bout de quelques minutes de cajoleries, la bête consentit à tirer la langue.

Miles y déposa le biscuit, puis força le Béhémoth à refermer la bouche.

— Maintenant, Drusilla !

Priant pour que le Béhémoth ne fasse pas de mal à Miles, Drusilla posa le bout de l'index sur l'écaille lumineuse et appuya. Aussitôt, la bête frémit, puis se figea. Ses écailles lumineuses virèrent au noir.

— Oh, non..., dit Drusilla, horrifiée. J'ai fait une bêtise. Je l'ai tué.

— Non, non, dit Miles d'une voix rassurante. Tu l'as juste plongé dans un profond sommeil.

— Tu veux dire que...

— Exactement, princesse. Tu viens de dompter un Béhémoth. Maintenant, voyons si nous pouvons le réveiller. Appuie sur cette même écaille.

— Tu es sûr ?

Il se contenta de sourire. Drusilla s'exécuta : le Béhémoth lâcha une série de rots, de grésillements et de grognements. Miles, quant à lui, gardait les yeux rivés sur la bouche du monstre. Le biscuit n'en resurgit pas.

Au bout d'une minute ou deux, les écailles lumineuses se mirent à clignoter joyeusement.

— Il est guéri ? demanda Drusilla.

— Pas tout à fait. Pour l'instant, il se sert encore de son cerveau de substitution. Mais cela va me laisser le temps de réparer son vrai cerveau.

Avec un doigté expérimenté, il caressa et massa les écailles du Béhémoth. Celui-ci réagit par des clignotements et des grognements de satisfaction.

Manifestement, entre le dompteur et son monstre, la confiance régnait. Quelques instants plus tard. Miles fit un pas en arrière.

— Un vilain microbe, dit-il. Mais je crois que nous l'avons éliminé avant qu'il ne fasse des dégâts irréparables.

— En es-tu sûr ?

— Princesse, dit Miles en lui frôlant la main, avec les Béhémoths, on n'est jamais sûr de rien. On le saura quand on l'aura assommé et réveillé de nouveau.

Il appuya sur une écaille ; docilement, presque joyeusement, le Béhémoth tira la langue. Le biscuit au parfum de boot s'y trouvait toujours.

— Il ne l'a pas mangé ! s'exclama Drusilla.

— Mais si ! C'est un tour de magie propre aux Béhémoths.

— Ah...

Quoi de plus normal ? Les Béhémoths, après tout, étaient des créatures très étranges. Miles rangea le biscuit dans le carton, permit au Béhémoth de rentrer la langue, et fit un signe à Drusilla.

— Appuie encore sur cette écaille verte, s'il te plaît.

— Laquelle ? demanda Drusilla avec un sourire innocent.

— Toi, tu as envie d'un deuxième baiser.

— C'est vrai.

Il s'avança vers elle. Leurs lèvres se frôlèrent, d'abord doucement, puis Drusilla ouvrit légèrement la bouche et, de la pointe de sa langue, caressa celle de Miles jusqu'à lui arracher un petit gémissement.

Puis elle appuya sur l'écaillé, plongeant le Béhémoth dans ce même sommeil profond, et le réveilla par une nouvelle pression, tout cela sans ôter ses lèvres de celles de Miles. Le Béhémoth poussa un soupir de satisfaction.

Miles sourit.

— Toi, tu connais vraiment les gestes qui sauvent. Soudain grisée, Drusilla lui dit :

— Appelle-moi la dompteuse de dompteurs. Maintenant, allons trouver cette clé...

Chapitre 9 :

Drusilla se faisait l'effet d'une sotte. Sa nuit de travail était enfin terminée, et elle avait rendez-vous avec son père dans une demi-heure. Ils allaient prendre le petit déjeuner ensemble, avant de faire quelques trous de golf. Puis, si tout se passait bien, elle aurait peut-être le temps de peindre un peu avant de s'écrouler sur son lit. Dans quatorze heures, elle se réveillerait et se préparerait à revenir ici. Mais au lieu de foncer vers l'ascenseur, comme l'aurait voulu le bon sens, elle était remontée jusqu'au bureau de Miles Kennedy et s'apprêtait à frapper à sa porte.

C'était complètement idiot. Ce Miles, se rappela-t-elle, n'était pas celui de ses rêves.

Ce Miles était on ne peut plus réel... c'est-à-dire dangereux.

Évidemment, elle avait promis de lire son manuscrit. Mais accordait-il de l'importance à cette promesse ? Ne l'avait-il pas déjà oubliée ? En tant qu'artiste, Drusilla songea qu'elle n'aurait pas aimé qu'on manque à une promesse de ce genre.

Elle tiendrait donc sa parole, au risque de chambouler toute son existence.

Elle frappa à la porte.

— Tiens, dit-il en levant les yeux de son écran.

Il jeta un coup d'œil à sa montre et poussa un petit soupir.

— La relève est en retard, comme d'habitude.

— Vous m'aviez demandé de lire votre travail.

Les yeux de Miles se teintèrent d'une expression indéchiffrable. Avait-il déjà oublié ? Venait-elle de se ridiculiser ?

— Oui, bien sûr, dit-il.

Un silence gênant s'installa. Drusilla se balançait d'un pied sur l'autre ; l'ampoule à son talon lui faisait toujours mal.

— Excusez-moi, dit Miles, je ne vous ai même pas proposé de vous asseoir.

Drusilla s'installa dans un fauteuil et regarda autour d'elle. Bien que remplie de rayonnages de manuels informatiques, classeurs et boîtiers de CDROMs, la pièce était mieux rangée que son propre box. Le plus impressionnant, c'étaient les rangées interminables de rallonges bien enroulées. Le superordinateur se trouvait derrière une cloison vitrée. Il était composé de deux rangées superposées de tours d'un gris métallisé, éclairées par des lampes éblouissantes. Leur puissance était telle que Miles n'avait même pas allumé le plafonnier de son bureau.

Drusilla allongea ses pieds sous la table... et heurta quelque chose de mou. Un sac de sport. Miles se pencha rapidement pour le ramasser. Lorsque son épaule frôla le mollet de Drusilla, celle-ci ferma brièvement les yeux.

— Mon matériel de cyclisme, expliqua-t-il en remontant le sac de sous la table.

— Et votre roman ?

— Il est ici.

Il se retourna et sortit une liasse de feuilles d'un casier.

— Je vous l'ai imprimé. C'est plus agréable de lire sur papier qu'à l'écran, surtout quand on vient de passer la nuit devant un ordinateur. Donc, il n'avait pas oublié.

— C'est un premier jet, dit-il. Il y a beaucoup de choses qui demandent à être mieux développées. En fait, c'est plutôt un synopsis détaillé.

Son regard et sa voix trahissaient son extrême nervosité. Il tenait la liasse de feuilles comme si c'avait été une pâtisserie.

Drusilla tenta de prendre un air rassurant.

— Voulez-vous me le montrer ? Je vous promets de ne rien dire de méchant.

— Non, dit-il, ne promettez rien. Si c'est mauvais, je préfère que vous me le disiez franchement.

Ce qui voulait dire, traduisit mentalement Drusilla : *J'aimerais que vous me disiez que c'est franchement génial*. Du moins pour la majorité des artistes qu'elle connaissait. Mais Miles pouvait être différent.

— Bien sûr, répondit-elle, restant volontairement ambiguë.

Il lui tendit enfin le paquet de feuilles.

— Je vais aller me chercher un soda. Je peux vous rapporter quelque chose ?

— Non, merci. Si j'avale encore une goutte de caféine, je ne vais pas dormir de la journée.

Miles se glissa hors de la pièce comme s'il fuyait un serpent venimeux. Drusilla se rappela subitement la fois où elle avait montré ses tableaux à un petit ami. Une erreur qu'elle n'était pas prête à reproduire. Quoi qu'il arrive, elle n'allait pas laisser à Miles un souvenir aussi cuisant.

Au bout de quelques lignes, elle s'aperçut qu'elle ne lisait pas le début du manuscrit, mais un passage extrait du milieu ou même de la fin. Il lui fallut quelques pages pour prendre ses repères... puis son cœur bondit dans sa poitrine.

Les paupières dorées de la dragonne retombèrent sur ses yeux verts et humides.

— Merci, chuchota-t-elle.

— Je vous en prie.

Il caressa le museau du bébé dragon, couvert de minuscules écailles soyeuses.

— Désolé de ne pas être arrivé plus tôt.

La dragonne se tourna vers le bébé blotti sous son aile.

— Vous avez sauvé mon petit, dit-elle.

— Mais...

— Mon destin a été gravé dans la Pierre des Anciens il y a plus de mille ans, souffla le monstre dans un murmure presque inaudible. Vous ne pouviez rien y changer.

Milan sentit ses yeux brûler.

— Sans doute pas, dit-il.

Dans les ténèbres derrière lui s'éleva un petit soupir de douleur.

— Occupe-toi d'elle, dit la dragonne en le repoussant. Laisse-moi me reposer, maintenant.

Avec effort, elle se recroquevilla en boule, posant son grand museau tout près de celui de l'enfant. Le bébé entrouvrit les yeux et émit un soupir plaintif, comme s'il sentait d'instinct ce qu'il n'était pas encore capable de comprendre. Puis il tendit une minuscule patte rosé doré vers la bouche de sa mère, et se rendormit.

— Elle va mourir, dit la princesse.

— Oui, répondit Milan. Sa blessure est trop profonde. Et l'accouchement a épuisé ses dernières forces.

Drusia tendit une main pâle au chevalier.

— Je suis désolée...

— Ce n'est pas votre faute.

— Si, dit-elle. Si j'avais été plus forte, j'aurais pu la sauver.

Milan examina la blessure de la jeune femme. Quelques instants auparavant, c'était une balafre qui s'étendait de l'épaule jusqu'au sternum ; maintenant, il ne restait qu'une petite entaille au-dessus du sein gauche. Elle survivrait. Mais elle l'avait échappé belle.

— Drusia, si vous aviez pris toute sa blessure, vous en seriez morte.

— Et elle aurait eu la vie sauve, dit la princesse en détournant les yeux. A présent, le royaume de mon père est condamné à vivre dans la peur.

Il prit le menton de la jeune femme en coupe et la força à le regarder dans les yeux.

— Vous avez risqué votre vie pour elle. Ce n'était pas de la peur, c'était du courage.

Son destin était gravé dans la Pierre des Anciens, vous le savez bien.

— Et le destin de mon père ?

— Il n'y figure pas.

— Mais il fut néanmoins prédit, insista la princesse.

« Elle devra donner la vie pour sauver la vie ».

— J'aurais dû mourir pour sauver la dragonne.

— Non ! souffla la dragonne en ouvrant un œil émeraude. Ce n'est pas moi que vous deviez sauver.

— Qui, alors ? demanda Drusia. Vais-je devoir revivre cette histoire à l'infini, tandis que mon père s'enfonce dans l'obscurité ?

— Vous avez déjà donné la vie, princesse, dit la dragonne en caressant son enfant du bout du museau. Elle s'appellera Drusilla, lumière de sa protectrice. Vous lui avez sauvé la vie ; maintenant, prenez soin d'elle.

La dragonne prit une lente inspiration, son œil vert fixé sur Drusia. Puis sa paupière se ferma, un sourire flotta sur ses lèvres ; son flanc se souleva puis retomba pour la dernière fois.

— Je suppose que nous sommes parents, dit Milan, les larmes aux yeux.

— Nous ?

Il hocha la tête, les yeux baissés.

— Drusia Morgantide, je vous ai aimée dès l'instant où je vous ai vue. Laissez-moi vous aider à porter ce fardeau. Seul, je ne pourrai jamais me consoler de sa mort.

Son cœur battit deux coups rapides, comme deux coups de tonnerre dans sa poitrine. Il n'avait jamais eu aussi peur de sa vie.

— Milan, dit Drusia, je vous aime aussi.

Drusilla reposa la dernière page sur ses genoux, ébahie par ce qu'elle venait de lire. Elle s'aperçut que ses mains tremblaient. Miles se tenait dans l'embrasement de la porte. Il devait s'y trouver depuis quelque temps déjà. Drusilla se mordit la lèvre, mais ne put se retenir :

— Je ne savais pas, dit-elle.

Il hocha nerveusement la tête.

— Depuis le premier jour où vous êtes venue travailler ici.

— Je n'avais pas la moindre idée...

— Maintenant, vous savez.

Il s'approcha pour reprendre son manuscrit. Leurs mains se frôlèrent ; celle de Miles s'attarda. Drusilla changea de position, mal à l'aise. Que se passait-il ? Son rêve était-il devenu réalité ?

— Comment... bégaya-t-elle, comment avons-nous pu faire le même rêve ?

— Peut-être que d'une certaine façon, ce n'était pas un rêve. Peut-être existe-t-il un endroit où c'est la réalité.

— Vous le saviez depuis le début.

— Je m'en doutais. Pas vous ?

Elle y avait pensé, elle devait se l'avouer. Tout au long de cette nuit, elle n'avait cessé de se demander si elle était vraiment seule à rêver, si son fantasme n'appartenait pas à une réalité parallèle. La main de Miles se referma autour de la sienne.

— Et maintenant ? demanda-t-il.

La question resta en suspens. Cette question qu'elle ne pouvait plus éviter... Était-ce donc cela, la clé qu'elle cherchait ? Devait-elle donner la vie pour sauver la vie ? En était-elle capable ? Et lui, le serait-il ?

Son cœur lui livra les réponses que son esprit était incapable de trouver. Elle serra la main de Miles à son tour.

— Que dirais-tu d'un petit déjeuner ? demanda-t-elle.

— Un petit déjeuner ?

Drusilla sourit.

— Je pensais que tu aurais peut-être envie de rencontrer mon père.

La magicienne

de

Catherine Azaro

Prologue :

Jarid sursauta, brusquement réveillé par le cri de sa mère. Leur carrosse s'était emballé et faisait des embardées dans la nuit. Sa mère le serrait dans ses bras comme pour le protéger. En six ans de vie, jamais il ne l'avait sentie aussi effrayée. Sur le siège d'en face, son père, le prince Aron, dégaina un poignard et tira les rideaux de la vitre bombée.

Des cris sauvages déchirèrent l'air. Jarid se blottit sur les genoux de sa mère et ferma les yeux. Subitement, le carrosse se cabra comme une bête enragée. Peut-être l'était-il vraiment ; après tout, cette sphère parfaite n'était qu'une incarnation des pouvoirs de la mère de Jarid.

— Maman ! s'écria-t-il en serrant le bras de sa mère. Papa !

Sa mère lui mit une grosse boule de verre entre les mains et lui parla d'un ton pressant, mais Jarid ne comprit pas un mot de ce qu'elle lui dit, car le carrosse fit un nouvel écart et s'abîma dans les ténèbres. Les chevaux hennirent de terreur, les occupants de la voiture furent ballottés d'un côté à l'autre du carrosse. Jarid vola vers le siège d'en face et se heurta à quelque chose de dur ; il gémit en se cramponnant à la boule de verre. Tout près de lui, sa mère le serrait si fort qu'il peinait à respirer.

Le visage de Jarid était plaqué contre l'épaule de sa mère, et il l'entendit murmurer un sortilège. Bientôt elle l'enveloppait dans une sphère de magie protectrice.

Il y eut un grand rugissement, puis tout explosa. Jarid et sa mère furent projetés vers le ciel, et atterrirent avec une violence qui expulsa l'air des poumons de l'enfant.

Une pluie de débris s'abattit sur lui ; un rocher roula sur sa jambe.

Puis le silence retomba. Jarid se pelotonna contre sa mère.

— Maman ? chuchota-t-il. Papa ? On peut rentrer à la maison, maintenant ?

Ses parents ne répondirent pas.

Troublé, il releva la tête et scruta l'obscurité. Il était tombé au pied d'une immense falaise. Tout autour de lui, des débris jonchaient le sol, comme éparpillés par une main de géant. Un vent froid soulevait ses cheveux et lui donnait des frissons.

C'était incroyable : sa mère le tenait encore dans ses bras. Seulement, elle ne parlait plus, ne bougeait plus. Elle ne respirait même plus... Non, il se trompait. C'était impossible !

— Maman ? répéta-t-il d'une voix cassée.

Des voix s'élevèrent dans l'air nocturne. Jarid se figea sur place, tiraillé entre le désir d'appeler au secours et la peur que lui inspiraient ces voix inconnues. Jamais il n'avait vu de nuit aussi noire ; les étoiles elles-mêmes s'étaient cachées derrière les nuages. Les voix s'amplifièrent en se rapprochant. Deux silhouettes de cavaliers se découpèrent contre le ciel anthracite. Ils se disputaient.

— Nom d'un chien ! Regarde-moi ça, dit l'un des deux hommes. Tu m'avais promis qu'il n'y aurait pas de blessés.

— Bah ! Ça nous simplifie le travail, répondit une voix rauque.

— Quoi ? s'exclama le premier en expirant bruyamment. Par tous les dieux, Murk, je ne suis pas un meurtrier !

— Ce sont les aléas du métier, dit Murk en s'arrêtant pour examiner les débris.

— Ce n'est pas mon métier, rétorqua son compagnon en descendant de cheval. C'est la dernière fois que je me laisse embrigader dans tes sales affaires.

— Je ne te savais pas aussi poltron, dit Murk en descendant à son tour.

Le premier l'ignora. Il restait calme et silencieux comme une pierre ; dans son esprit, Jarid se mit à l'appeler Stone. Lorsque Stone s'approcha des restes du carrosse, le garçon se tapit dans l'ombre de sa mère et serra la boule entre ses mains. Il n'avait compris qu'une partie des propos tenus par ces deux inconnus, mais une chose était claire : ils croyaient avoir tué ses parents. Ils les croyaient morts. C'était quoi, au juste, la mort ? Jarid n'en était pas sûr. Mais quand c'était arrivé à Grand-mère, elle s'était endormie pour ne plus se réveiller. Des larmes lui vinrent aux yeux. Ses parents n'étaient pas morts.

C'était impossible.

Tout près de lui, Stone poussa un juron.

— C'était un carrosse-sphère, dit-il d'un ton troublé.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? marmonna son complice. Ne me casse pas les oreilles avec ces bêtises magiques. Ils m'énervent, ces soi-disant mages, avec leurs airs d'aristocrates. Tous des charlatans !

— Ces deux soldats devaient faire partie de leur garde d'honneur.

Murk restait tout près de son cheval.

— Si c'étaient des mages, dit-il, pourquoi n'avaient-ils pas une escorte digne de ce nom ?

— Je n'en sais rien.

Jarid aurait pu le leur expliquer : un pont s'était effondré, séparant le carrosse de son escorte, sauf de ces deux soldats. Son père avait décidé de pousser plus loin, pour trouver un autre pont et rejoindre sa garde. Il avait affirmé au cocher que cela ne poserait aucun problème. Pour la première fois de sa vie, Jarid comprit que son père pouvait se tromper.

Stone s'agenouilla près du corps du prince Aron.

— C'était peut-être lui, le mage.

— Ce n'est pas un mage. Il n'y avait pas de mages dans cette voiture. Les mages n'existent pas.

— Combien vois-tu de corps ?

Refusant toujours de s'approcher, Murk balaya les décombres du regard.

— Deux, plus le conducteur, dit-il.

Jarid retint sa respiration.

Par quel miracle avait-il survécu à l'accident ?

Une phrase de sa mère ne cessait de résonner dans sa tête : *Notre pouvoir est équivalent à une vie. Une vie, pas plus...* Mais il ne voulait pas croire que sa mère avait épuisé son pouvoir pour lui sauver la vie. Elle aurait sûrement pu trouver un moyen de se sauver elle-même, et de sauver son père... Elle n'était *pas* morte. Jarid se mordit l'intérieur des joues pour s'empêcher de pleurer.

Il avait dû laisser échapper un sanglot, car Stone releva la tête et fronça les sourcils.

Un instant plus tard, il se dirigeait droit vers Jarid. Quand le bandit s'agenouilla près de lui, l'enfant eut un mouvement de recul effrayé.

— Bon sang ! dit Stone. Un enfant...

— *Quoi ?*

Murk s'avança enfin, se frayant un chemin entre les débris. Bien qu'il eût nié avec force l'existence des mages, une appréhension presque tangible émanait de lui, comme une brume froide et humide. Murk dissimulait sous sa bravade l'envie et la peur dévorantes que lui inspiraient les mages — des sentiments quasi incompréhensibles pour Jarid.

L'enfant redressa la tête et rassembla son courage.

— Allez-vous-en ! dit-il.

Stone posa la main sur le bras de Jarid.

— Ne t'en fais pas, petit.

— Dis-lui de la fermer, lança Murk.

Un malaise visqueux suintait du brigand.

— Laisse-le tranquille, dit Stone.

Avec douceur, il libéra l'enfant des bras de sa mère. Même dans la mort, elle n'avait pas desserré son étreinte.

— Laissez-moi tranquille ! dit Jarid en entourant sa boule de ses bras. Mon grand-père va venir me chercher !

— Ah, vraiment ? ricana Murk. Rien de plus effrayant qu'un vieux bonhomme !

Jarid voulut rétorquer que son grand-père n'était pas un vieux bonhomme ; qu'il possédait de nombreux soldats et régnait sur le pays tout entier. Mais il fut incapable de prononcer un mot. Des larmes jaillirent de ses yeux.

— Ah ! dit Stone. Je suis désolé, mon petit.

— Pas la peine d'être désolé, dit Murk. Il va bientôt rejoindre ses parents.

Il s'accroupit et fouilla les décombres. Bientôt il jeta dans sa besace le poignard du prince Aron, dont l'étui était incrusté de pierres précieuses.

— Occupe-toi de lui, Stone. Je n'ai pas envie de m'attarder ici.

Stone redressa brusquement la tête.

— Tu es fou, Murk ? Je ne vais pas tuer un enfant !

« Je vais m'enfuir en courant », pensa Jarid, mais ses membres étaient si endoloris qu'il pouvait à peine bouger.

Murk retourna le corps du prince et arracha les bijoux qui ornaient sa tunique.

— Non ! s'écria Jarid en tentant de se relever.

Il réussit à se mettre à genoux avant que ses jambes ne ploient sous lui. Il s'effondra à terre, serrant sa boule si fort que ses bras en tremblaient.

Stone se pencha pour le prendre dans ses bras, puis se redressa avec une douceur inattendue.

— N'aie pas peur, dit-il. Je ne te ferai aucun mal.

Il frôla le cou de Jarid ; les doigts de l'homme se couvrirent de sang.

— Il va falloir te recoudre, dit-il.

— Non ! répéta Jarid en se débattant.

De sa main libre, celle qui ne tenait pas la boule, il cribla Stone de petits coups de poing. Stone lui attrapa la main et l'immobilisa.

— Je vais t'emmener en lieu sûr, dit-il.

Murk cessa un instant de dépouiller le corps du prince pour relever la tête.

— Impossible, dit-il. Nous ne pouvons pas le laisser en vie. Il nous a vus.

Jarid se figea sur place. Il avait enfin compris. Ces hommes voulaient le tuer parce qu'il pouvait voir, entendre et parler.

— Non ! dit-il.

De nouvelles larmes inondèrent ses joues.

— Je vous en prie !

— Chut, chut, dit Stone. Ne l'écoute pas. Nous ne te ferons aucun mal.

— Nom d'un chien ! siffla Murk en sautant sur ses pieds. Il faut nous débarrasser de lui.

Stone serra Jarid dans ses bras.

— Non, dit-il. Je ne le ferai pas.

Jarid se tapit contre le torse de Stone, tentant de se rendre invisible.

— Je ne dirai rien, promit-il à Murk d'une voix tremblante. Je ne dirai rien, je vous le jure.

— Écoute, Murk, dit Stone. Je vais l'emmener chez moi. Là-haut, dans la montagne, il ne pourra rien raconter à personne. Il m'arrive de passer des années sans avoir de visiteurs.

Il ajouta à voix basse :

— J'aurais mieux fait d'y rester, tiens !

Murk fit la grimace.

— Il faut l'éliminer et partir d'ici avant que les gardes ne reviennent à eux.

A cet instant, il aperçut la boule de verre, et tendit la main.

— Non ! s'écria Jarid en étreignant la boule de toutes ses forces. Elle est à moi !

Des étincelles de colère brillèrent tout autour de Murk.

— Je vais m'occuper moi-même de ton cas, petit rat, grogna-t-il en arrachant la boule des mains de l'enfant.

— Ne la cassez pas ! gémit Jarid.

Et il se remit à pleurer.

L'air se chargea soudain de pouvoir magique, celui de la sphère. Elle luttait contre Murk, tentait de contrer sa cruauté ; l'effort qu'elle déployait était si intense que la boule se mit à grossir.

— Nom de...

Horrié, Murk jeta la boule au loin ; elle illumina la nuit d'un arc de lumière violacée, puis s'écrasa sur le sol dans un terrible fracas. Avant de disparaître, elle fit un dernier effort désespéré pour venir en aide à l'enfant qu'elle devait protéger. Une lumière violette fusa, et quand elle s'éteignit, elle emporta avec elle la vue, l'ouïe et la voix de Jarid.

Chapitre 1 :

La sphère

Iris Lalouette descendit la colline en savourant la douceur de l'air et le bleu limpide du ciel. Au fond de la vallée, le village de Valcrosse et les prés alentour sommeillaient sous le soleil matinal. Il y avait un an qu'Iris était venue vivre au château de Valastre, et elle s'émerveillait encore du climat. Le printemps s'était annoncé bien plus tôt que dans les hautes montagnes natales de la jeune femme : la campagne était déjà verdoyante, éclatante de vie

et de renouveau.

Mais la calme beauté du paysage ne suffisait pas à apaiser sa solitude.

— Iris ! lança une voix sévère.

La jeune femme sursauta et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Au sommet de la colline, les mains calées sur ses larges hanches, les boucles grises volant au vent, se tenait Délia No-Cozen, maîtresse-magicienne de Valastre. Même de loin, l'on distinguait clairement ses sourcils froncés.

— Bon ! Je vais encore me faire gronder, marmonna Iris.

Elle se dirigea à grands pas vers le haut de la colline. Au loin, se découpant au sommet d'une autre

colline, les tours crénelées et les flèches dorées du château de Valastre étincelaient au soleil.

Voyant revenir son élève, Délia fit demi-tour en direction de sa demeure. Iris la suivit en soupirant. Elle étouffait dans cette petite maison, si agréable fût-elle. Avec nostalgie, elle pensa au village où elle avait grandi, dans la chaîne des Hochemins ; puis elle se rappela qu'elle n'avait aucune raison d'y revenir. Sa famille adoptive avait été franchement soulagée de ne plus avoir à l'héberger et à la nourrir. La mère d'Iris l'avait abandonnée devant leur porte quelques jours après la naissance de l'enfant ; un début peu prometteur pour une vie qui, jusqu'à l'année dernière, n'avait pas été très joyeuse. Ses parents adoptifs ne l'avaient jamais maltraitée, mais ils ne lui avaient pas non plus donné d'affection. Ils s'étaient contentés de la tolérer.

Puis, un jour, Iris avait été découverte par Délia, laquelle sillonnait chaque année les campagnes reculées du Val d'Aron à la recherche de magiciennes potentielles.

Mais un an plus tard, les espoirs de la jeune femme étaient sévèrement réduits : pour l'instant, elle n'avait pas réussi à trouver sa place à Valastre, et les leçons dispensées par Délia n'avaient pas donné les résultats escomptés. Si elle ne progressait pas rapidement, le prince Muller se laisserait de l'héberger et de la nourrir inutilement.

Mais Muller ne devait guère se soucier de cela... Bien qu'il eût une conduite irréprochable, Iris savait que ses responsabilités de prince l'horripilaient. Et pourtant, il était destiné au trône de Val d'Aron : Aron, le prince héritier, était mort accidentellement quatorze années auparavant, en compagnie de sa femme et de son fils Jarid. Le roi Daron avait pleuré sa disparition pendant des années. C'était à vous fendre le cœur, pensa Iris ; les parents ne devraient jamais survivre à leurs enfants.

Mais Daron avait survécu quatorze ans à son fils. A présent qu'il était mort, la couronne revenait à son neveu Muller.

En approchant de la maison, Iris aperçut une jeune femme dans l'embrasement de la porte et poussa un grognement d'exaspération. Quelle malchance de devoir étudier en compagnie de Chime Headwind ! Sans doute devrait-elle considérer cela comme un honneur. Chime était destinée à épouser le prince Muller et à devenir reine de Val d'Aron. Elle n'avait pas le choix : la loi imposait à la plus puissante magicienne de sa génération d'épouser le prince héritier.

Heureusement, songea Iris, que c'était Chime, et non elle, qui était affublée de cette responsabilité ! Plutôt s'enfuir dans les bois et vivre comme une vagabonde, que d'épouser l'étrange et indéfinissable Muller.

Chime et Muller avaient beaucoup de points en commun. En particulier, ils étaient tous deux pétris de leur propre importance. Iris se demandait, toutefois, si leur attitude suffisante ne servait pas à dissimuler leurs angoisses. Sous leurs airs hautains, ils formaient un couple sympathique ; s'ils n'avaient pas été destinés au trône, sans doute se fussent-ils installés dans une ferme à la campagne. Nombreux étaient ceux qui convoitaient les titres de noblesse, mais Chime et Muller n'en faisaient pas partie.

Appuyée contre l'encadrement de la porte, Chime se recoiffait en contemplant son reflet dans la vitre.

Lorsqu'elle leva les yeux vers Iris, cette dernière rougit. Elle ne serait jamais à la hauteur des exigences de Chime. La future reine ne semblait se préoccuper que des apparences. Iris essayait de se dire que cela n'avait aucune importance, que c'était l'intérieur qui comptait ; difficile, toutefois, de s'en convaincre, vu l'importance accordée par le reste du monde à l'extraordinaire beauté de Chime.

Les cheveux d'Iris ne prendraient jamais le pli lisse et soyeux de la chevelure dorée de Chime ; elle ne posséderait jamais son élégance svelte ni ses traits angéliques. Avec sa silhouette voluptueuse, sa crinière de boucles châtain et ses bonnes joues rosées, elle faisait, à côté de sa camarade, figure de paysanne maladroite.

Lorsque Iris arriva devant la porte, Chime lui adressa un sourire un peu froid.

— Tu as bonne mine, dit-elle.

Elle hésita un peu avant d'ajouter :

— Tes cheveux sont tout ébouriffés.

Iris haussa les épaules. Elle adorait le vent frais du printemps.

Les deux jeunes femmes entrèrent dans la maison ; en s'arrêtant pour enlever ses bottes, Iris eut l'impression d'entrer en prison. Pourquoi cette maison l'étouffait-elle à ce point ? C'était pourtant une demeure des plus charmantes. Le soleil y pénétrait à flots par de petits vitraux de toutes les formes et de toutes les couleurs, et par de vastes fenêtres rondes pourvues de vitres incolores. Disposés ça et là sur des tables patinées par le temps, des bouquets de fleurs-sortilèges achevaient d'illuminer la pièce.

Délia No-Cozen entra par la porte de la cuisine, l'air affairée.

— Asseyez-vous vite, les filles. Que signifie ce retard ? Nous n'avons pas de temps à perdre.

Iris s'installa à une petite table près d'une vitre jaune et tenta de prendre l'air contrite. Cela ne devait pas être très convaincant, à en juger par le froncement de sourcils de Délia.

— Eh bien, dit la maîtresse-magicienne d'une voix acerbe. Tu es resplendissante de santé, Iris.

— Merci, maîtresse, bégaya Iris en rougissant.

— Évidemment, poursuivit Délia, tu passes ton temps à vadrouiller au lieu d'étudier.

— Oui, maîtresse, dit Iris, mortifiée.

— Comment cela ? Je préférerais t'entendre dire que tu seras à l'heure, désormais.

— Oui, maîtresse. Je veux dire : je ne serai plus en retard, maîtresse. Promis.

Malgré elle, son accent du Nord ressortit de façon plus marquée que d'habitude.

C'était toujours ainsi lorsqu'elle était mal à l'aise.

— Hum ! dit Délia.

Et elle disparut dans l'embrasement de la porte menant à sa chambre. Sans doute était-elle partie chercher des objets pour la leçon d'aujourd'hui. Chime, assise un peu plus loin, ôta une poussière invisible de la manche de sa robe. Puis, avec un sourire angélique, elle déclara :

— Eh bien ! Maintenant que tout le monde est là, nous allons pouvoir commencer.

— Tu exagères, grommela Iris. Je n'étais pas si en retard que ça.

— Mais, je n'ai rien dit ! s'exclama Chime d'un air innocent.

— Oui, mais tu voulais me le faire comprendre !

— Peut-être est-ce un problème de langage, suggéra la jeune femme aux cheveux dorés.

« Reste calme, s'intima Iris. Sereine. » Ce n'était pas facile : elle avait plutôt envie de renverser un vase de fleurs sur la tête de sa camarade. Après tout, Chime n'était pas encore reine ; peut-être fallait-il en profiter...

— Pourquoi souris-tu ? demanda Chime d'un ton un peu agacé.

« Arrête tout de suite ! » s'ordonna Iris. Si elle se mettait Chime à dos, cela signifierait également des ennuis avec Muller. Au prix d'un gros effort, elle réussit à répondre poliment.

— Je pensais que tu étais vraiment radieuse, ce matin.

— Ah ! dit Chime en souriant. Évidemment.

— Et surtout très modeste, ajouta Iris à mi-voix.

— Pardon ? demanda Chime d'un ton amical.

— Non, rien. J'aime beaucoup ta robe.

A cet instant, Délia surgit devant elles et déroula un parchemin sur la table.

Orné de somptueuses illustrations multicolores encadrées de frises aux motifs végétaux, le parchemin répertoriait les formes utilisées par les magiciennes pour projeter des sortilèges. Bien qu'Iris n'eût jamais réussi à exécuter le plus simple des sortilèges, elle devinait le pouvoir contenu dans ces formes magnifiques.

— Commençons par le commencement, dit Délia en se laissant tomber sur une chaise. Iris, à quoi servent ces formes ?

Iris fut soulagée d'avoir à répondre à une question facile.

— Elles nous aident à concentrer nos dons naturels.

Plus une forme est puissante, plus elle intensifie notre pouvoir.

Elle s'arrêta, puis ajouta :

— Si nous essayons d'utiliser une forme trop puissante par rapport à nos capacités, notre sortilège se dissipe.

— Bien.

Délia se tourna vers Chime.

— Qu'est-ce qui détermine la puissance d'une forme ? demanda-t-elle.

— Euh... le nombre de côtés qu'elle possède ?

« Peuh ! pensa Iris, tout le monde le sait, ça. » Puis elle se rappela qu'elle avait décidé d'être charitable envers Chime.

Délia, pour sa part, ne dissimula pas son impatience.

— Et puis ? demanda-t-elle.

— Pardon ? dit Chime en clignant des yeux.

— Comment ces côtés donnent-ils de la puissance ?

— Plus une forme a de côtés, plus elle est puissante ? proposa Chime.

— Les formes en elles-mêmes ne possèdent aucun pouvoir.

— Ah, euh... oui. C'est nous qui détenons le pouvoir.

— Continue

— Les formes multiplient notre pouvoir ?

— Oui, mais comment ?

Chime réfléchit puis, au bout d'un moment, avoua :

— Je ne sais pas.

Délia poussa un soupir.

— Essaie de trouver, Chime. Prends ton temps.

Malgré toute l'arrogance de sa camarade, Iris ne put s'empêcher d'éprouver de la sympathie pour elle. Ni elle ni Chime ne savaient utiliser les formes pour canaliser leur pouvoir ; c'était bien le problème.

Du bout du doigt, Iris suivit le contour d'un triangle argenté tracé sur le parchemin.

Puis elle passa aux autres formes, rangées par ordre de puissance : carrés, losanges, pentagones, hexagones et autres polygones, dont certains comportaient tant de côtés qu'ils paraissaient circulaires. Ceux dotés d'un nombre infini de côtés étaient effectivement des cercles, la forme plate la plus parfaite qui existe.

Mais c'étaient surtout les formes tridimensionnelles qui captivaient Iris : pyramides, cubes, octaèdres, et ainsi de suite. Plus elles comportaient de faces, plus ces formes se bombaient, s'arrondissaient ; bientôt l'on arrivait aux boules à facettes, puis, en multipliant ces facettes à l'infini, à la sphère. La forme la plus parfaite d'entre toutes. Seules les magiciennes extrêmement puissantes pouvaient l'utiliser pour diffuser leur pouvoir.

Iris sentit le regard de Délia se poser sur elle.

— Dis-moi ce que tu vois dans ces formes, Iris.

La jeune femme fut envahie d'un sentiment de frustration.

— A quoi bon ? Je ne peux rien en faire.

— Tu y arriveras un jour, dit Délia. Tu en as le don.

Comment la maîtresse-magicienne pouvait-elle en être sûre ? Iris n'avait jamais réussi à projeter son pouvoir dans quelque forme que ce soit — même dans des triangles plats faits de bâtons rouges.

— Délia, dit Chime sur un ton excité, ce matin j'ai fait mes exercices avec une forme à dix facettes, comme la balle en cuir de mon petit frère.

Le visage de Délia s'adoucit un peu.

— Cela ne m'étonne pas. Je pense que tu es capable d'aller plus loin encore, peut-être jusqu'à vingt facettes.

Chime écarquilla les yeux.

— Ce serait presque une sphère !

Iris sourit, gagnée par l'enthousiasme de Chime.

— Ce ne serait pas loin, en tout cas..., dit-elle.

Elle posa le doigt sur l'une des formes du parchemin : une boule dotée de nombreuses facettes.

— C'est ta forme magique, Chime, dit-elle.

Sa camarade rayonnait de plaisir.

— Faisons l'essai, dit Délia.

Elle se dirigea vers un petit cabinet aux portes ornées de lianes et de fleurs sortilèges, d'où elle sortit une boule de jade aux facettes brillantes et un disque en nacre. Celui-ci correspondait à la forme la plus élevée parmi toutes celles à deux dimensions. Revenant vers ses élèves, Délia posa la boule devant Chime, le disque devant Iris, puis se rassit face à elles.

— Bien, dit-elle en tapotant la boule de jade. Chime, essaie de projeter un sortilège rouge.

Chime regarda la boule presque en louchant, comme si l'objet en jade pouvait lui rappeler la formule oubliée. Iris regretta de ne pouvoir la lui souffler. C'était vraiment injuste : malgré le zèle dont faisait preuve Chime, elle avait d'immenses difficultés d'apprentissage, tandis qu'Iris, qui possédait des dons magiques bien moindres, apprenait sans peine. En revanche, elle n'avait ni la volonté d'étudier, ni le pouvoir de jeter des sortilèges. Si seulement Chime et elle avaient pu unir leurs forces, elles auraient peut-être formé l'élève idéale que Délia désirait.

En dépit de son incapacité à utiliser ses pouvoirs magiques, Iris était fascinée par les sortilèges, par leurs teintes arc-en-ciel : le rouge pour éclairer, l'orange pour calmer la douleur physique, le jaune pour apaiser le chagrin, le vert pour révéler les émotions d'autrui, le bleu pour guérir les blessures physiques, l'indigo pour guérir les blessures de l'âme.

Chaque magicienne avait sa couleur particulière, et pouvait également exercer les sortilèges de couleur inférieure : ainsi, presque toutes maîtrisaient le rouge et l'orange. Les douleurs mentales étaient plus difficiles à apaiser que les douleurs physiques ; les magiciennes jaunes étaient relativement puissantes. Rares étaient les magiciennes vertes, qui pouvaient, en plus d'apaiser les chagrins d'autrui, les ressentir et les comprendre. Les bleus l'étaient encore plus : seule une poignée de personnes très douées pouvaient traiter la source de la douleur plutôt que les symptômes.

Quant aux magiciennes indigo, elles n'existaient pas. Comment un être humain pouvait-il guérir définitivement les chagrins, les peurs et les colères que seul le temps efface ? La légende voulait que la lignée royale du Val d'Aron, la famille d'Aurelande, eût autrefois produit des mages indigo, mais cette légende n'était appuyée par aucune preuve concrète.

Pour autant qu'Iris le sût, le Val d'Aron ne comptait que deux magiciennes capables d'utiliser des formes à trois dimensions : Délia et Chime. Et pour l'instant, Chime fixait obstinément la boule à

facettes, murmurant en vain des paroles indistinctes.

Finalement, une lueur rosée scintilla autour de la boule.

— Tu peux mieux faire, dit Délia.

Les joues de Chime se colorèrent, et elle fronça les sourcils. La lueur dégagée par la boule s'intensifia et vira au vert. Un sentiment de bien-être envahit Iris : pour la première fois depuis son arrivée à Valastre, sa solitude et son mal du pays lui parurent un peu moins écrasants.

Chime se tourna vers Délia avec un sourire innocent.

— Vous êtes frustrée par Iris, dit-elle. Vous avez peur qu'elle ne réalise jamais son potentiel.

En une fraction de seconde, la bonne humeur d'Iris s'évapora. Seule Chime aurait choisi de prouver sa capacité à lire dans les émotions d'autrui en révélant les doutes de Délia concernant une autre élève.

— Eh bien..., dit Iris d'une voix entrecoupée.

Visiblement, son échec était flagrant aux yeux de tous les autres. Elle sauta sur ses pieds et, l'instant d'après, fut à la porte.

— Pas la peine de perdre notre temps, dit-elle.

Puis elle disparut.

Iris courait en chaussettes entre les arbres. Elle n'avait pas pris le temps de remettre ses bottes ; elle se moquait bien qu'on la voie ainsi. De toutes façons, elle ne resterait plus très longtemps à Valastre. Chime avait dit tout haut ce que tous pensaient secrètement : Délia s'était trompée. Le talent qu'elle avait cru déceler en Iris n'était qu'un faux-semblant, une ombre fantomatique, comme les formes que prend parfois la bruine avant de se dissiper.

La jeune fille déboucha sur un promontoire au-dessus de la vallée. A droite, perché sur sa colline, le château de Valastre brillait de tout son éclat doré.

En contrebas, niché dans la vallée, c'était Valcrosse, avec ses maisonnettes aux toits de chaume, ses lianes-sortilèges couvertes de pyramides rosés, de bourgeons cubiques bleus et verts, d'anneaux orange et de sphères violettes. Les plantes s'entortillaient autour des troncs d'arbres, recouvraient des treilles, illuminaient de petits jardins potagers.

Iris s'effondra sur l'herbe et enfouit sa tête sans ses bras. Une larme coula sur sa joue.

— Qu'est-ce que ça signifie ? dit une voix tout près d'elle. La leçon est à peine commencée, et déjà tu nous fausses compagnie ?

Iris se retourna. Délia se tenait à quelques pas derrière elle, visiblement troublée.

— Délia, dit Iris en se relevant lentement, admettez la vérité. Je ne serai jamais magicienne.

— Ah, vraiment ? demanda la femme plus âgée en s'approchant d'elle.

— Ça saute aux yeux, Délia !

— Tu te crois capable d'en juger à ma place ?

— Non, Délia, je ne me permettrais jamais de...

— Tu en es sûre ?

— Oui, maîtresse.

Délia lui lança un regard noir.

— C'est moi qui décide, jeune fille. Et j'ai décidé que tu possédais les qualités nécessaires pour étudier avec moi.

— Mais je n'arrive pas à...

Délia se tourna vers la vallée qui s'étendait en contrebas et, d'un geste, engloba les collines, le ciel, et les montagnes lointaines.

— Que vois-tu, Iris ?

— Le Val d'Aron.

— Ce n'est qu'un nom.

Laissant son regard vaguer sur le panorama enchanteur, Iris emplit ses poumons d'air frais et pur.

— Un pays de beauté et de sérénité.

— Notre royaume est au bord du chaos.

— Quoi ?

— Tu verras, quand le prince Muller sera roi.

— Délia !

— Hélas, chère petite, répondit la maîtresse magicienne, c'est vrai.

— Vous ne devriez pas parler ainsi de Son Altesse.

— Il faut bien que quelqu'un le dise. Muller ne veut pas du trône.

Délia aimait le prince comme s'il avait été son propre neveu ; il devait lui en coûter d'admettre cela.

— Qu'il le veuille ou non, il est le prince héritier, murmura Iris.

— Iris, je vais te faire une confidence, en tant que conseillère royale. Nous avons repoussé le couronnement pour ne pas brusquer Muller, parce qu'il ne se sentait pas prêt à monter sur le trône.

— Mais à part lui, qui pourrait le faire ?

— Qui sait ? Un de ses conseillers, sans doute. Brant Firestoke, par exemple.

Nul doute, songea Iris, que ce dernier ferait un excellent souverain. Mais la famille royale d'Aurelande était le cœur symbolique du Val d'Aron. Si elle renonçait au trône, le peuple serait consterné et scandalisé.

— Chime peut sûrement le rassurer. C'est une magicienne verte, Délia ; je l'ai senti, tout à l'heure.

— Elle possède de grands dons, en effet.

Délia hésita un instant.

— Encore faut-il être capable de les utiliser, ajouta-t-elle enfin.

— Elle a du mal à retenir les formules, voilà tout. Lorsqu'elle en aura l'habitude, tout ira mieux.

— Tu es bien charitable, étant donné la manière dont elle te parle.

Ainsi, Délia avait remarqué la tension qui existait entre ses deux élèves, songea Iris, étonnée.

— Elle est frustrée, je crois, par ses difficultés. C'est la peur qui la rend cruelle.

— On croirait entendre une magicienne verte.

— C'est simplement du bon sens, rétorqua Iris.

— Vraiment ? Je vois du pouvoir en toi.

— Vous êtes bien la seule, dit Iris d'un ton maussade.

— Encore heureux, répondit Délia. Pourquoi crois-tu que l'on m'ait nommée maîtresse-magicienne ? Personne n'est aussi apte que moi à percevoir les dons des autres.

Son sourire disparut.

— Je voyais même ceux du prince Jarid, celui qui est mort dans l'accident de carrosse.

— Un mage ? s'étonna Iris.

— Oui, c'est de plus en plus rare. Mais l'histoire nous apprend qu'ils sont très nombreux dans la lignée des Aurelande. Or, Sky, la mère de Jarid, était l'une des magiciennes les plus puissantes que notre pays ait jamais connu.

Le visage de Délia s'assombrit et devint pensif.

— Jarid et elle étaient si pleins de promesses...

— Leur mort a été un terrible coup du sort, dit Iris.

— Une perte irréparable.

Délia resta un moment silencieuse.

— Après la mort du prince Aron, poursuivit-elle enfin, les conseillers du roi Daron l'ont supplié de se remarier et d'engendrer un nouvel héritier. Mais Daron n'avait jamais cessé de porter le deuil de sa première femme, morte des années auparavant.

Et il a refusé de reconnaître que Muller, son neveu, n'avait ni le désir de lui succéder, ni les capacités nécessaires.

Elle soupira de nouveau.

— Si Daron avait un défaut, c'était de trop aimer les membres de sa famille, au point de ne pas voir leurs faiblesses.

Il y avait déjà trois mois que le roi était mort, et Iris peinait encore à accepter sa disparition.

— C'était un bon roi, dit-elle.

— Un excellent dirigeant, dit Délia à mi-voix. Le Val d'Aron est un petit royaume, sans richesses particulières. La terre nous permet de bien vivre, mais en cas de sécheresse ou de famine, nous n'avons que peu de réserves.

— Je l'ai souvent vu, dans mon village, dit Iris d'un air sombre.

— Nous avons besoin d'un souverain fort, capable de guider notre peuple, dit Délia.

Et voilà que nous avons Muller.

— Hum...

— Il devra s'entourer de gens compétents et intelligents, capables de compassion et de prévoyance, dit Délia en regardant Iris sans ciller. Un jour, tu feras peut-être partie de ces conseillers. Tu as la

force de caractère et les pouvoirs magiques nécessaires.

D'un ton plus doux, elle ajouta :

— N'abandonne pas maintenant.

Iris eut l'impression que son cœur se brisait.

— Je ne peux pas faire semblant d'avoir des dons que je ne possède pas.

— Le pouvoir est là, en toi, dit Délia, l'air contrariée. Simplement, je n'arrive pas à le faire sortir. Plus je te pousse à étudier, plus tu t'enfuis dehors.

— Je n'y peux rien, maîtresse.

— Je sais, concéda Délia. C'est comme si une force te poussait à rechercher l'extérieur.

— C'est vrai.

— As-tu un endroit spécial où tu aimes te réfugier, où tu te sens plus proche de la nature ?

Iris hésita un instant. A sa manière bourrue, Délia l'avait maternée toute cette année passée ; elle avait essayé d'atténuer la solitude d'Iris, de faire en sorte qu'elle se sente chez elle dans sa petite maisonnette. Et Iris ne lui avait rien donné en échange, même pas le moindre signe de progrès.

— Il y a un endroit où je vais, dit la jeune fille, quand j'ai envie d'être seule...

— Serais-tu d'accord pour me le montrer ?

— Venez, dit Iris à voix basse.

Entourée d'arbres et de fougères épaisses, surmontée d'une voûte de verdure, la petite cavité n'était pas facile à trouver, si on ne la connaissait pas. Un ruisseau s'abîmait d'une saillie rocheuse vers le bassin au-dessus ; des lianes s'enroulaient autour des arbres et encadraient la chute d'eau. Iris s'assit sur l'herbe près de l'eau.

— Dès que possible, je viens ici, dit-elle.

Délia fit un tour sur elle-même.

— Il faut dire que c'est magnifique.

— Ça m'apaise, dit Iris.

— Ne vois-tu pas pourquoi ?

— Que voulez-vous dire, Délia ?

— Regarde bien, dit la maîtresse-magicienne d'une voix adoucie.

Pour la première fois, Iris remarqua la forme du creux de verdure plutôt que sa beauté.

— Ah ! dit-elle. Je veux bien être pendue ! C'est une sphère !

Délia émit un petit rire étranglé.

— J'ai passé toute ma vie à me promener dans ces bois, dit-elle, et je n'ai jamais vu cet endroit.

— Il a toujours été ici.

— Je reconnais la chute d'eau, et quelques arbres. Mais ce n'était pas ainsi, autrefois.

Tu l'as transformé.

— Comment ?

— Peut-être que les végétaux réagissent à tes pouvoirs.

Iris resta dubitative. Et pourtant... chaque fois qu'elle se rendait ici, elle était plus apaisée que la fois précédente. Cet endroit était le seul qui lui procurât cette paix profonde.

— Iris !

— Oui, maîtresse ?

— Essaie d'exécuter un sortilège ici.

— Je n'ai pas de forme pour projeter mon pouvoir.

— Mais si ! dit Délia en indiquant le vallon.

Iris rougit.

— C'est une sphère, maîtresse. Je n'ai aucune chance d'y arriver.

— Tu ne le sauras pas avant d'avoir essayé.

Iris avait peur d'échouer encore une fois — mais à quoi bon vivre, si l'on ne prenait jamais de risques ? Elle inspira profondément, cherchant son propre centre, et visualisa le vallon sphérique. La chute d'eau scintillait d'arcs-en-ciel, et des fleurs de toutes les couleurs pendaient des lianes, comme des sortilèges...

Rouge.

Orange.

Jaune.

Vert.

Bleu.

Indigo...

Une grande vague de pouvoir déferla en elle, et son esprit s'ouvrit au monde.

Chapitre 2 :

Jarid

Sa vie était faite de ténèbres et de silence.

Il était installé à sa place préférée, dans un coin de sa chambre. Sourd et aveugle, il vivait dans un isolement quasi total, dont l'inconfort était atténué par sa parfaite connaissance des lieux. Il s'asseyait toujours à même le sol, pour éviter de tomber.

Stone, son père adoptif, avait depuis longtemps renoncé à le réconcilier avec le mobilier. Jarid était rapidement devenu plus grand et plus fort que lui, et, lorsque Stone avait tenté de l'installer dans une chaise, il avait tout simplement refusé.

A présent, l'esprit de Jarid était habité par de magnifiques sphères brillantes et vibrantes. Au fil des années, il avait appris à utiliser ces formes pour se concentrer sur Stone, au point qu'il arrivait à détecter le moindre changement d'humeur chez son père adoptif. Ces jours-ci, Stone était inquiet : il craignait que Jarid ne s'enfonce trop profondément dans la méditation et n'oublie de se nourrir et de dormir.

Le jeune homme soupira sans bruit. La méditation était sa seule évasion. Depuis quatorze ans, il n'avait rien vu, rien entendu, pas prononcé un seul mot. Il n'était averti de la présence de visiteurs que parce que leurs émotions différaient de celles de Stone. Son père adoptif l'aimait, tandis que les autres le trouvaient étrange et troublant. Par chance, les visiteurs étaient rares. Stone et Jarid vivaient seuls, coupés du monde extérieur avec lequel ils ne communiquaient jamais. Stone ne s'était jamais douté qu'il avait adopté l'héritier du roi Daron. Et Jarid n'avait rien fait pour qu'il le devine. Au contraire, il s'efforçait d'oublier sa vie antérieure, à cause de ce qu'il était devenu. Il ne serait jamais roi.

Une vibration parcourut le plancher : Jarid reconnut le pas de Stone. Un parfum de viande flotta dans l'air, évoquant un vague souvenir de repas somptueux servis sur des plateaux d'argent. Parfois, Jarid se demandait si les souvenirs de ses parents et de son grand-père monarque n'étaient pas de simples fantasmes inventés pour remplir le vide de son existence.

Jarid se concentra sur les mouvements de l'air autour de lui. D'un coup, il reconnut le mélange de pin, de fumée de bois et de transpiration qui caractérisait son père adoptif. Stone devait s'être agenouillé devant lui, car il lui mit une assiette dans les mains. Jarid distinguait clairement les fumets de la viande, des légumes et du jus.

Pour faire plaisir à Stone, il serra l'assiette entre ses mains. Puis, quand son père adoptif fut parti, il la posa sur le sol et s'installa dans le rayon de soleil qui entrait par la fenêtre. Stone avait ouvert les rideaux en grand, sachant que son fils adoptif adorait la chaleur du soleil.

Au bout d'un moment, le rayon s'amincit et disparut. Jarid en fut attristé ; il y avait si peu de choses, dans sa vie, qui lui donnaient du plaisir ! Pour se réchauffer, il fit quelques exercices de gymnastique, étirant tous les muscles qu'il sentait endormis. Il consacrait une grande partie de la journée à l'exercice physique ; mis à part les quelques tâches simples qu'il était capable d'exécuter, il n'avait rien d'autre à faire.

Lorsqu'il fut fatigué, il s'installa de nouveau par terre. Plus tard, il irait dans l'autre pièce, tisser cette chaume aromatique dont Stone se servait pour réparer les fuites du toit. Pour l'instant, il mangeait. La viande était froide et la sauce figée, mais cela ne le dérangeait pas. Rien ou presque ne le dérangeait, à présent. Au début, quand il venait d'être privé de ses sens, il avait pleuré en silence pendant des jours, des mois...

des années, lui semblait-il. Puis, au fil des années, il s'était apaisé, avait refoulé ses émotions, s'était créé un rempart contre la douleur. A présent, rassasié, il ferma les yeux, plus par habitude que par besoin, et reposa sa tête contre le mur.

Des formes apparurent dans son esprit. Il adorait les sphères. Elles le fascinaient depuis son enfance, cette époque lointaine dont il se souvenait à peine. Elles l'aidaient à focaliser sa magie. Depuis qu'il était tout petit, il pouvait sentir les humeurs de ceux qui l'entouraient... mais, curieusement, les adultes avaient toujours refusé de le croire.

Seuls les grands mages, disaient-ils, possédaient ce don. Ils ne voulaient pas non plus croire qu'il avait le pouvoir de guérir ; il avait pourtant sauvé son chaton, quand celui-ci avait attrapé la maladie qui ronge. Aussi avait-il cessé de parler de cela, sauf à sa mère, la seule qui le crût. Elle l'encourageait à s'amuser avec les formes géométriques et lui apprenait à mieux maîtriser et diriger ses pouvoirs.

A présent, ces jeux étaient tout ce qui lui restait de sa vie disparue.

En pensée, il emboîtait cubes, pyramides, parallélépipèdes, heptaèdres, octaèdres, dodécaèdres, prismes, et surtout des sphères. Volumes translucides, étincelants, aux teintes de pierres précieuses éblouissantes ; formes parfaites, raffinées en quatorze années de pratique. Il savait, par les pensées de Stone, qu'il était capable d'illuminer une pièce, mais cela ne l'intéressait pas, car il n'avait aucune chance de voir la lumière qu'il projetait. Depuis cette terrible nuit où Murk avait détruit sa vie, il n'avait rien vu du tout.

Au début, Jarid haïssait Stone. A six ans, l'orphelin sourd et aveugle n'avait cessé de se révolter contre son père adoptif, qu'il criblait de coups de poing dès que l'occasion s'en présentait. Puis, les années passant, sa haine avait disparu, vaincue par l'infatigable gentillesse de son protecteur. Jarid savait que sa présence avait un effet apaisant sur son père adoptif, qu'elle avait aidé à guérir les profondes cicatrices laissées par cette vie misérable et solitaire dans les montagnes. Mais il était incapable, en revanche, d'apaiser la culpabilité de Stone.

Cette culpabilité, Jarid la connaissait bien.

Stone la ressentait chaque fois qu'il posait les yeux sur Jarid, chaque fois qu'il peinait à comprendre ce dont il avait besoin. C'était cette culpabilité qui, au début, l'avait rendu si attentionné envers l'enfant, jusqu'à ce que se développe chez lui un véritable amour pour Jarid.

Dans leur coin isolé de la chaîne du Mage solitaire, loin au-dessus des hameaux les plus reculés, les deux hommes menaient une vie austère. Jarid participait dans la mesure du possible : il rangeait les bûches pour le feu, creusait des trous, portait les charges lourdes, fabriquait de la corde et des outils. Leur pauvreté ne le gênait pas : tout ce à quoi il tenait avait disparu avec ses parents, cette fameuse nuit. Il n'était plus qu'une coquille vide, et Stone lui offrait un refuge où fuir le reste de l'humanité.

Jarid n'avait aucune idée de son apparence physique. Sans doute était-il hideux.

C'est ainsi qu'il se représentait à lui-même, depuis la mort de ses parents. Stone paraissait le trouver tolérable, mais il n'y connaissait sans doute rien. Jarid savait qu'il aurait dû empêcher l'accident... mais comment ?

En tout cas, sa mère n'aurait jamais dû donner sa vie pour sauver celle de son fils.

Lorsque de telles pensées lui venaient, Jarid les repoussait en faisant appel aux formes. Il laissait son esprit s'emplier de sphères, et ses idées noires se dissipaient.

Mais aujourd'hui, ce n'était pas tout à fait comme d'habitude. Il y avait en lui une petite tension mystérieuse... Une tension insistante et pourtant pleine de douceur, qui estompait les formes dans son esprit et les remplaçait par un arc-en-ciel lumineux.

Quelqu'un le cherchait. Quelqu'un appelait son nom.

Jarid vit une nuée de fleurs-sortilèges éclore dans son esprit, et son front se couvrit de sueur. Qui venait troubler sa solitude ? Ses mains se crispèrent autour de l'étoffe rugueuse de son pantalon, tandis qu'il tentait de résister à cette présence envahissante qui, sans le connaître, sans savoir qui il était, l'encerclait...

Laisse-moi tranquille ! hurla-t-il en silence.

C'était ridicule. Il perdait son sang-froid à cause d'un effet de son imagination. Et pourtant... il sentait bien *quelqu'un d'autre* à l'intérieur de son esprit. Quelqu'un qui se trouvait *ailleurs*.

Un creux de verdure entouré de fougères.

Une chute d'eau étincelante s'abîmant vers un bassin limpide.

Un arc-en-ciel.

Une magicienne.

Jarid toucha l'esprit de l'intruse.

— Non ! s'écria Iris.

Son cri résonna à travers la vallée, tandis qu'elle se recroquevillait mentalement, fuyant les ténèbres froides et obscures qui l'avaient enveloppée.

— Que se passe-t-il ? demanda Délia, qui la tenait par les épaules. J'ai senti un flux de pouvoir !
Qu'as-tu fait ?

La maîtresse-magicienne peinait à contenir son excitation.

— J'ai... j'ai touché son esprit, articula Iris.

Elle ne parvenait plus à se défaire de cette sensation de solitude écrasante.

— L'esprit de qui ?

— D'un mage, dit Iris.

Son cœur battait la chamade.

— Un mage puissant, poursuivit-elle. Son pouvoir peut prendre de nombreuses formes.

— Sais-tu de qui il s'agit ?

— Oui.

Iris dévisagea Délia sans la voir. Elle ne parvenait pas à croire ce qu'elle venait de découvrir.

— Le prince Jarid, dit-elle enfin.

Chapitre 3 :

Le retour Le prince Muller d'Aurelande arpentait la salle de réception en martelant le sol de ses bottes ferrées. Les flots de soleil qui entraient par les hautes fenêtres latérales faisaient miroiter les mosaïques bleues, blanches et or, dont les motifs complexes avaient fasciné des générations de mages. D'ordinaire, Iris aussi pouvait passer des heures à les contempler, mais aujourd'hui, elle n'en

avait pas le temps. Installée dans un fauteuil or et ivoire, elle se tenait bien droite, les mains sur les genoux.

— En êtes-vous certaine ? demanda Muller pour la cinquième fois.

— Oui, Votre Altesse, répéta Iris.

— Mais Jarid est mort !

Muller s'arrêta de marcher et lança un regard furieux en direction d'Iris. Grand, svelte, il avait neuf ans de plus qu'elle. Sa chevelure d'or pâle cascada sur ses épaules, son pantalon crème mettait en valeur ses longues jambes. Sa tunique dorée était visiblement conçue pour donner un peu d'étoffe à ses épaules. Iris avait toujours admiré la beauté gracieuse et filiforme du prince héritier — même s'il lui semblait moins fait pour régner sur ce palais splendide que pour gambader dans la forêt.

Si Muller avait pu lire dans ses pensées, il eût sans doute été horrifié : il ne voulait pas être perçu comme un elfe gracile, mais comme un souverain puissant et viril.

A présent, les yeux gris du prince évoquaient un ciel d'orage.

— Mon cousin, répéta-t-il, est mort depuis quatorze ans. Que son âme repose en paix.

— On n'a jamais retrouvé son corps, intervint Délia.

La maîtresse-magicienne se tenait derrière Iris, une main posée sur l'épaule de la jeune fille. Muller se remit à marcher de long en large en lissant sa tunique parfaitement repassée.

— L'expédition de secours a conclu qu'il avait été éjecté du carrosse quant il est tombé de la falaise. Son corps a pu atterrir n'importe où : cette falaise est un vrai gruyère. Il était impossible d'en fouiller toutes les crevasses et tous les trous.

— Il semble assez improbable qu'il ait survécu, reconnut Délia.

— Et pourtant, dit Iris, il est vivant.

Muller abattit la paume de sa main sur sa cuisse.

— S'il était vivant, il serait ici.

— Comment serait-il revenu ? C'était un enfant de six ans...

— Plus maintenant, dit Muller. Où est-il, alors ?

— Je ne sais pas.

Muller baissa d'un ton.

— Vous me dites qu'il est en vie, mais vous ne savez pas où il est ?

— Je peux le retrouver.

Iris n'avait aucune envie de se plonger de nouveau dans l'obscurité glacée où elle avait trouvé Jarid, mais si les circonstances l'exigeaient, elle le ferait.

— Très bien, dit Muller en se redressant de toute sa hauteur. Trouvez-le et amenez-le-moi.

— Votre Altesse...

Iris hésita.

— Parlez, parlez, s'impatienta Muller.

— Le prince Jarid est l'héritier du trône.

— Je sais.

— Il pourrait revendiquer la couronne.

Muller balaya l'air de sa main.

— Si par miracle vous le retrouvez, je lui céderai volontiers ma place.

Iris fut abasourdie par cette déclaration. Muller minait son règne avant même qu'il ne commence.

— Le couronnement doit avoir lieu dans dix jours, dit Délia. Cela nous laisse très peu de temps pour faire des recherches.

— Remettez la cérémonie à plus tard, dit Muller en haussant les épaules.

— Ce ne serait pas sage, intervint Délia.

— Voilà des mois que nous tergiversons. Quelques jours de plus ou de moins...

— Nous avons déjà trop attendu, dit Délia en expirant une grande bouffée d'air. Par tous les saints, Muller, vous savez que le peuple pleure son roi. Et nous venons de traverser un hiver rigoureux. Les gens ont besoin d'un signe, d'un geste rassurant, qui indique que la vie continue. Et le Val d'Aron a besoin d'un chef.

— Il ne faut pas que l'évêque couronne le seigneur Muller, dit Iris sur un ton calme.

Le prince Jarid est l'héritier au trône.

Muller se raidit en l'entendant prononcer le mot « seigneur ». A la différence des autres royaumes, le

Val d'Aron n'accordait le titre de prince qu'à l'héritier du trône ; Muller n'en avait bénéficié qu'après la mort de Jarid. Et, songea Iris, la perte de ce titre serait peut-être plus douloureuse pour lui qu'il ne le pensait.

Il prit une profonde inspiration.

— Si mon cousin est vivant, qu'on me le montre.

Jarid pressentit le danger avant même de sentir vibrer de nombreux pieds à l'étage au-dessous. En général, s'il voulait lire dans les émotions de Stone, il devait se trouver dans la même pièce que lui, mais à présent, son père adoptif était si alarmé que Jarid le sentait à travers les murs.

Sautant sur ses pieds, Jarid se plaqua contre le mur et serra les poings, se préparant à affronter l'ennemi silencieux et invisible. Un courant d'air frais souffla sur son visage ; on avait ouvert la porte. Des odeurs inconnues et hostiles envahirent la pièce : poussière, boue, laine mouillée, cuir. De nombreuses personnes se bousculaient dans sa chambre, leurs émotions étaient enchevêtrées et indéchiffrables.

Il dressa un rempart mental contre eux.

Puis il la sentit, *elle*.

La femme arc-en-ciel qu'il avait touchée, deux sommeils plus tôt. Pour lui qui ne voyait ni l'aube ni le crépuscule, le « jour » ne signifiait plus rien ; il dormait lorsqu'il était fatigué, sans se soucier de la course du soleil.

Un léger parfum de fleurs flottait dans l'air. Était-ce son odeur à elle ? Jarid agita les bras devant son corps : personne. Il sentait la tension qui habitait ses visiteurs, mais ne pouvait rien deviner d'autre à leur sujet.

Une main frôla son épaule.

Surpris, Jarid riposta par un coup de poing ; sa main s'encadra dans quelque chose d'élastique. Un bras, peut-être ? La personne qu'il avait frappée recula. Jarid lutta pour réprimer la vague de panique qui montait en lui. Que lui voulait cette foule ?

Bien que Stone se trouvât dans la pièce, Jarid ne parvenait pas à déchiffrer ses émotions.

Partez ! voulut-il crier à l'intention des intrus ; mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Au début, il avait passé des jours et des jours à tenter de hurler, sans qu'aucun son ne sortît. Il avait cru en mourir. Les larmes coulaient sur son visage, mais il ne parvenait pas à sangloter. Il avait pleuré la mort de ses parents en silence.

De nouveau, on lui toucha le bras avec douceur. Il tendit la main pour sonder l'obscurité, déterminé à

ne pas céder à la panique — puis une grande main, plus puissante, l'attrapa par le bras et le décolla du mur.

A cet instant, son calme se brisa, et il se battit avec le même acharnement féroce qui lui avait permis de supporter si longtemps cette vie solitaire. La pratique régulière de la gymnastique lui avait conféré une force physique et une habileté fort utiles contre ses ravisseurs, mais ces derniers étaient trop nombreux.

Chaque fois qu'il réussissait à repousser l'un d'entre eux, d'autres se ruaient sur lui.

Trois paires de mains le plaquèrent contre le mur, et appuyèrent un linge mouillé contre son visage. Jarid ne put retenir indéfiniment sa respiration. Une odeur écœurante remplit ses narines, puis il perdit conscience.

Assise près du lit, Iris regardait l'homme dormir. Elle ne l'avait quasiment pas quitté des yeux depuis qu'on l'avait retrouvé. Il vivait dans le nord du pays, cloîtré dans une hutte délabrée qui ne protégeait pas de la pluie. Sans parler du terrible climat de la chaîne du Mage solitaire. Ces montagnes étaient ainsi nommées à cause d'un mage qui s'y était retiré pour vivre en ermite. Seuls les illuminés ou les criminels habitaient ces pics austères, aux limites du royaume ; de l'autre côté des montagnes s'étendait le désert des Harsdown, un peuple féroce qui ne rêvait que d'envahir ses voisins. Iris, qui avait grandi dans un village non loin de la frontière, comprenait la nécessité pour le Val d'Aron d'être dirigé par un souverain puissant, capable de défendre son royaume contre la menace étrangère.

A présent, l'homme qu'on avait retrouvé dormait dans une chambre du château, attaché par les poignets à une colonne de lit. Iris était profondément indignée par ce procédé. Si seulement les gardes avaient accepté de lui laisser plus de temps, elle aurait pu dissiper les peurs du jeune homme et le convaincre de revenir au château de son propre accord.

Au moins les gardes comprenaient-ils qu'elle fût troublée. On l'aurait été à moins.

La ressemblance du prisonnier avec le roi Aron était frappante. Avec ses boucles sombres, ses traits nobles, ses larges épaules et ses longues jambes, c'était le portrait de son grand-père — sauf qu'il était plus grand, plus fort, et possédait des traits encore plus fins.

Cependant, une grande différence les séparait. Tandis que le défunt roi avait été un symbole d'élégance et de raffinement, cet homme était un véritable sauvage. Il était vêtu de haillons grisâtres et rapiécés. Ses cheveux pendaient dans son dos en nœuds inextricables. Son menton était couvert de barbe, et une longue cicatrice reliait son oreille à son épaule. Curieusement, en dépit de son apparence, il exerçait sur elle la même attraction qu'une flamme sur un papillon. Elle avait presque envie de toucher les muscles qu'elle devinait sous le tissu râpé de sa chemise... Iris rougit, gênée par ces pensées d'autant plus inconvenantes qu'elles concernaient un prisonnier.

L'homme remua dans son sommeil, plissa le visage, tira sur ses liens. Cet homme, se dit Iris, ne pouvait rester prisonnier dans sa propre demeure. Elle se pencha sur lui et entreprit de le libérer. Sans se réveiller, il abaissa les bras le long de son corps et roula sur le dos, une main posée sur le

ventre.

Iris repoussa doucement une boucle tombée devant les yeux de l'homme.

— Est-ce toi, Jarid ? murmura-t-elle. Est-ce bien toi, ce mage dont j'ai touché l'esprit ?

Comment avait-elle pu l'atteindre de si loin ? Pourtant, cet homme était un mage, à n'en pas douter ; même endormi, le pouvoir irradiait de lui.

— Muller a annoncé la nouvelle, dit une voix lasse.

Iris se retourna en sursautant. Délia se tenait sur le seuil de la porte, les yeux creusés.

— Il s'est retiré en faveur de Jarid ?

— Oui.

La maîtresse-magicienne vint s'asseoir près d'Iris.

— C'est officiel. Muller reconnaît cet homme comme l'héritier du Val d'Aron.

Bien que prévenue des intentions de Muller, Iris n'en était pas moins stupéfaite.

Tout était allé trop vite. Elle avait l'intime conviction que cet homme était le prince Jarid, mais on ne possédait encore aucune preuve de son identité. Surtout, il n'était pas en état de prendre la tête du royaume.

— Muller nous aidera-t-il ? demanda-t-elle.

Délia se passa la main sur le front.

— Il a prévu de quitter Valastre. Il pense que c'est mieux ainsi.

— Mais non ! s'exclama Iris. Il ne peut pas nous abandonner...

— J'ai bien peur que si.

Iris ne comprenait pas l'attitude de Muller. Les conseillers du roi n'avaient pas révélé la condition de Jarid au peuple, mais ils n'avaient rien caché à Muller.

Comment pouvait-il se désintéresser ainsi du destin de son royaume ?

— Il doit tout de même comprendre que Jarid est incapable de régner.

— Il dit que les conseillers du roi peuvent l'aider.

Délia poussa un long soupir.

— Il est en colère, dit Iris.

— Peut-être. Mais il ne plaisante pas.

Délia examina l'homme endormi.

— Tu n'aurais pas dû le détacher, Iris.

— Ah, oui ? Vous comptiez le couronner avec ses liens ?

— S'il le faut, oui.

— C'est ridicule, Délia... Tout cela est ridicule.

— Il y a une autre chose que je dois te dire. Les conseillers du roi ont pris une décision.

Iris peinait à comprendre comment ces gens allaient pouvoir conseiller un roi sourd et aveugle. De toute façon, se dit-elle soudain, la plupart des souverains n'écoutaient jamais leurs conseillers.

— Qu'ont-ils décidé ?

— Nous sommes tous d'accord, dit Délia avec précaution.

Son ton plaisait de moins en moins à Iris.

— Au sujet de quoi ?

— Seul un mage-sphère est capable de parcourir une distance aussi grande que celle qui te sépare de Jarid.

— Il possède des dons extraordinaires, c'est sûr.

— Je ne parle pas de lui.

Il fallut quelques instants à Iris pour comprendre.

— Moi, je n'y étais pour rien, c'est sûr !

— Qui d'autre aurait pu le faire ?

Iris recula brusquement dans sa chaise.

— C'est lui qui a touché mon esprit.

— J'étais là. C'est toi qui as établi le contact.

— Impossible ! Je n'ai jamais réussi à éclairer une pièce !

Le visage sévère de Délia s'adoucit un peu.

— C'est vrai. Mais en plein air, au milieu des arbres et des prés, tu es capable de tout.

La nature éveille ton pouvoir. A mon avis, c'est pour cela que tu ne parvenais pas à exécuter de sortilèges à l'intérieur de la maison.

L'homme remua la tête et ses cils sombres battirent.

Iris se pencha plus près de lui.

— Qui es-tu vraiment ? murmura-t-elle.

— Écoute-moi, Iris.

A contrecœur, la jeune fille se retourna vers sa maîtresse.

— Oui, Délia ?

— Nous avons déjà parlé à Chime.

— La pauvre ! Elle doit être bouleversée. Je crois qu'elle aimait vraiment Muller.

— Muller et elle comptent toujours se marier.

— Mais...

— La magicienne la plus puissante du pays doit épouser le roi, dit Délia d'un ton curieux.

— Oui : Chime.

— Non. Ce n'est pas elle.

D'un coup, ce fut comme si le sol s'était effondré sous les pieds d'Iris.

— Non, Délia ! Je ne peux pas être reine !

— Tu n'as pas le choix.

— Non !

Personne ne pouvait exiger qu'elle épousât cet étranger... cette créature sauvage et blessée, qui ne connaissait même pas le nom d'Iris...

C'était inimaginable.

En général, Brant Firestoke était d'excellent conseil, mais ce soir, ni lui ni Délia ne trouvaient de

réponses adéquates.

— C'est un désastre, dit Brant.

Planté devant la fenêtre, il repoussa ses cheveux gris en arrière. A la lumière des bougies, ses traits semblaient encore plus anguleux que d'habitude. Firestoke était le doyen des conseillers ; il avait passé deux décennies au service de l'ancien roi.

Délia se tenait près de lui ; tous deux contemplaient une petite fenêtre de la tour voisine, éclairée par des bougies-sphères. Là-bas, dans cette chambre, Iris veillait sur le prisonnier endormi. Ce prisonnier qui était peut-être l'héritier disparu du Val d'Aron... et qui, en tout état de cause, ne pouvait régner. Si tout se déroulait comme prévu, Iris allait devoir assumer des responsabilités auxquelles elle n'avait jamais été préparée : non seulement celles de reine des mages, mais aussi celles de son époux.

Délia secoua la tête.

— Ce système héréditaire est ridicule. Nous confions à des enfants des tâches insurmontables pour des gens deux fois plus âgés.

Jarid avait à peine vingt ans ; Iris, un an de moins.

Brant lança un regard en coin à Délia.

— Elle n'a aucune idée de ce qui l'attend.

— Elle est intelligente.

— Cela ne suffit pas, dit Brant en se retournant vers elle. Nous ne pouvons couronner cet homme. Imaginez qu'il pique une crise pendant la cérémonie ! Le peuple est déjà mécontent. S'il s'aperçoit que son nouveau roi est fou à lier, Dieu seul sait ce qui arrivera. Notre royaume est déjà affaibli par cette vacance du pouvoir. En l'absence d'un chef fort, nous constituons une proie facile pour les Harsdown.

Délia ne le savait que trop bien. Cela faisait des siècles que les armées des Harsdown convoitaient le Val d'Aron, et elles possédaient la force et la volonté nécessaires pour le conquérir. La seule chose qui avait protégé le Val d'Aron, plus petit et moins agressif, c'était sa magie. Elle servait à guérir les blessés sur le champ de bataille, à renforcer le moral des troupes, à prédire les stratégies de l'ennemi en lisant les émotions de ses commandants. Le Val d'Aron avait besoin d'un roi pour commander son armée et d'une reine pour diriger ses mages.

— Nous ne pouvons reporter de nouveau le couronnement, dit Délia. Que va-t-on penser ? Que nous sommes incapables de désigner un chef, alors que notre ancien roi est mort depuis des mois ?

Elle plissa les lèvres.

— Nous aurions dû couronner Muller tout de suite.

— Nous avons de bonnes raisons d'attendre, rappela son compagnon. Il semblait prêt à prendre ses jambes à son cou d'une minute à l'autre.

— Eh bien ! A présent, c'est fait, dit Délia. L'oiseau s'est envolé. Et les choses ne vont pas aller en s'améliorant. Moi, je dis : donnons un bain à ce pauvre Jarid, couronnons-le demain, et laissons Iris régner.

— Elle n'a reçu aucune préparation.

— Elle a les capacités nécessaires.

— Cela ne suffira pas.

— Nous la guiderons.

— Comment, au juste, demanda Brant, comptez-vous expliquer l'état de son mari ?

Dieu seul sait de quelle façon il va se comporter pendant la cérémonie.

Délia réfléchit un instant.

— Que l'on fasse venir son père adoptif. Sa présence semble apaiser le prince.

Brant plissa les yeux.

— Non, dit-il.

— Pourquoi pas ?

— Je ne veux plus que cet homme exerce d'influence sur Jarid.

Délia croisa les bras sur sa poitrine.

— Combien de temps vos hommes vont-ils le garder prisonnier dans sa hutte ?

— Il vaut mieux que Jarid soit séparé de lui. Le pauvre garçon doit à présent entamer une nouvelle vie.

Délia fut soudain envahie par une grande lassitude.

— Il n'est plus question de convaincre Muller de monter sur le trône. Nous devons nous accommoder des circonstances. Inutile d'attendre plus longtemps. Brant resta longtemps silencieux.

— Très bien, dit-il enfin en lançant un regard sombre en direction de Délia. J'espère seulement que

nous survivrons au couronnement.

Une caresse légère sur son front brisa la solitude de Jarid. Ce n'était pas la main de Stone : celle-ci était plus douce, plus petite, et ses doigts plus longs. C'était la main d'une femme.

Jarid attrapa la main. A l'instant où la personne devant lui se raidissait, il ressentit une douleur cuisante aux poignets. Pourquoi ? Que lui avait-on fait ? Des cubes translucides se formèrent dans son esprit et lui permirent de percevoir l'humeur de la femme : elle avait mal.

Il se rendit compte qu'il lui serrait la main presque au point de lui broyer les doigts.

Il la relâcha, respirant le parfum de l'inconnue : herbe fraîche, savon au pin. D'autres parfums se mêlaient à ceux-là ; cet endroit était plus propre que la cabane de Stone.

Le parfum des bougies-sphères emplissait l'air, éveillant chez Jarid un flot de souvenirs. Une salle de festin illuminée par des milliers de bougies. La bague de mariage de sa mère, un anneau d'or serti de diamants et d'améthystes. Son père apparaissant au-dessus de son lit, lui souhaitant bonne nuit et soufflant les bougies de sa chambre.

Quel est cet endroit ? voulut-il demander à sa mystérieuse compagne. Bien qu'il sentît le pouvoir magique qui émanait d'elle, il n'avait aucune idée de ce qu'elle lui voulait. Elle-même ne semblait pas en être certaine.

Peu à peu, son esprit embrumé s'éveillait. Il passa la main sur la couverture qui le recouvrait : une courtepointe douce et fine, comme il n'en avait pas senti depuis de longues années. Levant les bras au-dessus de sa tête, il rencontra une colonne de lit de bois sculpté de motifs géométriques — cubes, polyèdres et sphères — qui lui parurent curieusement familiers.

Troublé, Jarid se redressa et réfléchit. De son plein gré, Stone n'aurait jamais laissé quiconque enlever son fils adoptif et l'emmener loin de la cabane. Pas seulement parce que Jarid pouvait dénoncer sa complicité dans les crimes de cette nuit lointaine, mais aussi parce que Stone avait peur que son jeune protégé ne réussît pas à maîtriser son pouvoir.

Mais Stone n'était pas ici.

Jarid fit éclore des sphères dans son esprit et les envoya en reconnaissance dans la pièce. Elles ne relevèrent aucune trace des émotions de son père, seulement celles des gardes postés derrière la porte. Ils croyaient que Jarid dormait encore ; ils comptaient sur la femme pour les alerter lorsqu'il se réveillerait. Elle ne l'avait pas fait. L'esprit de cette femme brillait, chatoyait, illuminait l'obscurité de Jarid. C'était un esprit vif, chaleureux, plein de sollicitude.

Va-t'en ! pensa-t-il, effrayé.

Il devinait ses gestes grâce aux mouvements de l'air. A présent, il lui semblait qu'elle se tenait à côté du lit. Il était sur le point d'attaquer, comme il avait attaqué ses ravisseurs dans la cabane de Stone,

quand quelque chose le retint. L'humeur de cette femme évoquait la lumière du soleil. Elle l'apaisait.

Jarid grinça des dents. Il n'avait aucune envie d'être apaisé. La colère était infiniment préférable. Cette femme était la complice de ceux qui l'avaient enlevé ; il n'allait pas se laisser influencer par ses sortilèges.

Une main se posa sur son front, et Jarid recula vivement, grimaçant de douleur, les membres endoloris par la lutte de l'après-midi. A reculons, il se glissa le long du lit, fuyant cette femme dangereuse.

Quand enfin il sentit le mur derrière lui, il s'y adossa, plia les genoux et ferma les poings. Le sommier s'affaissa sous le poids d'un nouvel occupant. Des doigts frôlèrent son bras ; il eut un mouvement de recul et, instinctivement, brandit le poing.

Puis son esprit reprit le dessus sur ses réflexes. C'était sans doute la femme qui l'avait touché...

Au bout d'un moment, elle posa un petit objet sur ses genoux. Dérouté, il le tâta du bout des doigts : c'était un disque froid, humide et malléable. De la terre glaise, comprit-il. Il y appuya ses doigts, enfonçant ses ongles dans sa surface lisse.

Les longs doigts fins de la femme frôlèrent sa main, faisant courir des frissons le long de son dos. Des frissons de colère, se dit-il : impossible que le contact avec cette femme lui procurât du plaisir.

Il s'y refusait absolument. Il allait se retirer dans la forteresse de son esprit et l'en bannir.

La femme pressa ses doigts dans l'argile, sa main plaquée contre celle de Jarid pour qu'il sentît ce qu'elle faisait. Puis elle effleura légèrement les entailles qu'elle avait gravées dans la terre. Il fallut un moment à Jarid pour comprendre. De longues années s'étaient écoulées depuis qu'il avait touché des formes semblables. Des mots...

Des dessins... Elle écrivait.

Il se cala contre le mur, gêné. Certes, avant l'âge de six ans, il avait appris les bases de la lecture... mais il ne s'était jamais entraîné depuis, et ne reconnaissait que quelques rares symboles parmi ceux qu'elle avait tracés. Mais la forme du disque l'aidait à se concentrer, à préciser ses souvenirs, à les faire remonter à la surface. Il passa les doigts sur un cercle entouré d'un bouquet de lignes.

Une sphère entourée de deux épées croisées. Les armoiries de sa famille.

Non ! hurla mentalement Jarid en lançant la tablette au loin. Il ne put l'entendre s'écraser sur le parquet, mais il sentit la femme se lever précipitamment du lit. Cette vérité qu'elle lui avait livrée était insupportable.

Pas après toutes ces années. Pas après ce qu'il avait fait. Sa culpabilité était trop immense, trop vive ; si vive qu'il s'interdisait encore de lui donner un nom.

Et pourtant, il savait, tout au fond de lui, qu'elle avait raison. Il l'avait su dès l'instant où il avait senti le parfum des bougies-sphères.

Il était de retour chez lui

Chapitre 4 :

Le couronnement

Iris battit en retraite, les yeux rivés sur Jarid.

Celui-ci se laissa glisser du lit et avança d'un pas. La tablette gisait sur le sol. Si Brant Firestoke avait été là, il aurait sans doute insisté pour faire entrer la garde, à présent que Jarid était réveillé. Mais Iris n'en fit rien ; ce n'était pas le moment d'imposer la présence de nouveaux inconnus à l'héritier du Val d'Aron. Jarid s'était figé près de la table de nuit circulaire et humait l'air comme s'il flairait une piste.

La porte s'ouvrit en grinçant.

Iris sursauta et fit volte-face. Dans l'encadrement de la porte, radieux dans ses vêtements blancs et or, Muller regardait Jarid. L'intensité de son regard empêcha Iris de prononcer un mot. Lentement, sans quitter son cousin des yeux, Muller s'approcha.

Jarid demeurait parfaitement immobile près de la petite table. Lorsque Muller s'arrêta devant lui, Jarid ne fit que plisser légèrement le front. Les deux hommes avaient la même taille, et des traits semblables. L'espace d'un instant, ils se figèrent en un tableau saisissant : le prince blond et le prince brun, l'ombre et la lumière, l'un respirant la perfection, l'autre sauvage et indompté.

Muller agita la main devant le visage de Jarid, mais celui-ci ne cligna pas des yeux.

Il était pétrifié, comme un animal hypnotisé par le feu.

— M'entends-tu, cousin ? demanda Muller.

Un tremblement dans sa voix révéla la tension qui régnait en lui.

Jarid crispa sa main. Ses yeux fixaient un point légèrement décalé par rapport à Muller. Iris était certaine qu'il sentait une présence... mais pouvait-il reconnaître son cousin ?

— Parle ! dit Muller.

Jarid inclina la tête en silence.

Muller se retourna vers Iris.

— C'est donc vrai, ce qu'on dit. Il ne voit pas. Il n'entend pas.

Iris hochait la tête, troublée par la concentration féroce de Jarid.

— Il est incapable de parler.

— C'est exact.

Iris comprenait le dilemme de Muller. S'il revenait sur sa décision et refusait de céder son titre à Jarid, le Val d'Aron serait livré au chaos. Mais comment pouvait-il abandonner son trône à cet homme ?

Muller fixa longuement Jarid. Enfin, d'une voix hébétée, il déclara :

— Que votre règne soit long et fructueux, mon cousin.

Puis il pivota sur les talons et s'élança hors de la pièce.

Jarid tendit la main vers son interlocuteur, mais celui-ci avait déjà disparu.

La salle de réception du château de Valastre brillait de tous ses feux. Des centaines de bougies scintillaient dans les lustres, et des lampes-sphères projetaient leur lumière chaude et irisée. Dehors, de l'autre côté des hautes fenêtres, des étoiles étincelaient dans le ciel nocturne. Des centaines d'invités déambulaient dans la salle et les jardins ; toute la petite noblesse du Val d'Aron, les hommes en tuniques ivoire et or, pantalons rentrés dans leurs bottes cirées, les femmes vêtues de robes monochromes moulantes.

Iris avait l'impression d'être une usurpatrice. Elle n'avait rien à faire ici. Quoi qu'en disent Délia et Brant, elle ne méritait pas le titre de reine. Ses nouvelles femmes de chambre l'avaient aidée à revêtir une robe très ajustée, d'un jaune éclatant.

Elles avaient aussi tressé ses cheveux châtain de topazes et les avaient noués en chignon. A présent, elle se tenait à l'entrée de la salle, aux côtés de Brant Firestoke et de Délia No-Cozen, pour accueillir les invités. Elle eût préféré se cacher dans les écuries. Iris avait refusé la première tenue qu'on lui avait proposée, une robe de magicienne saphir. Elle estimait n'en avoir pas le droit. Les civils ordinaires portaient les couleurs qu'ils voulaient, mais les mages devaient s'habiller selon la couleur de leur pouvoir.

Iris n'allait pas mettre une robe bleue alors qu'elle n'avait jamais réussi à éclairer une pièce ! Elle se sentait ridicule, en jaune, mais c'était un moindre mal. Délia affirmait qu'en touchant l'esprit de Jarid, Iris avait accompli un grand acte de magie...

Mais Iris ne comprenait pas comment c'était arrivé, ni ce qui s'était réellement passé entre Jarid et elle.

Du coin de l'œil, Iris vit Muller et Chime s'avancer main dans la main, rayonnants.

Ils s'arrêtèrent pour se contempler dans un grand miroir, puis passèrent sous une arche menant aux jardins. Ils n'avaient pas eu l'air aussi heureux depuis longtemps. Iris avait secrètement espéré que Muller contesterait les droits de Jarid, mais ni lui ni Chime ne semblaient disposés à revendiquer les responsabilités du pouvoir.

Après avoir salué les derniers invités, Iris prit une grande inspiration et se retourna vers l'estrade. Jarid avait-il compris le message qu'elle avait gravé dans l'argile ? Elle frissonna en se rappelant comment il avait jeté la tablette au loin. Cet étranger qu'elle allait épouser ne voulait apparemment rien savoir d'elle. Après tout, c'était plutôt normal. Aveugle, il percevait sans doute mieux que quiconque la véritable nature d'Iris. En tout cas, il ne risquait pas d'être impressionné par les vêtements élégants, ni par les manières raffinées qu'elle avait apprises depuis son arrivée à Valastre.

Et pourtant, Jarid exerçait sur elle une attraction quasi magnétique. Sous les cheveux hirsutes, les vêtements sales et déchirés, la peau balafmée de cet homme, Iris devinait une profonde beauté intérieure. Il exerçait sur elle des effets mystérieux, incompréhensibles ; elle avait envie de repousser ses cheveux enchevêtrés pour lui caresser le front, de prendre ses longues mains sales et de les porter à sa bouche.

Un capitaine de Brant Firestoke s'approcha, vêtu d'un uniforme d'apparat bleu nuit et de bottes noires. Brant et lui conversèrent à voix basse.

— Pour l'instant, il est calme, dit le capitaine. Mais pour combien de temps ? Le commandant souhaite que nous commencions la cérémonie dès que possible.

— Parfait, dit Brant en hochant la tête. Donnez le signal d'envoi.

Iris se raidit.

« Je ne suis pas prête », s'écria une petite voix en elle, mais elle s'efforça de l'étouffer. Le capitaine s'inclina et disparut. Brant offrit le bras à Iris en lui lançant un regard réconfortant.

— Allons-y, dit-il.

Malgré sa forte envie de prendre ses jambes à son cou, Iris réussit à hocher la tête et à accepter le bras du conseiller. Tous deux s'avancèrent lentement en s'arrêtant régulièrement pour saluer les invités. Comme ils approchaient de l'estrade ronde, Iris sentit le pouvoir du grand disque vibrer en elle. Pour la première fois depuis l'épisode dans les bois, elle tenta de rassembler son pouvoir. L'estrade lui conférait des pouvoirs moins étendus que la sphère végétale de sa cachette secrète, mais suffisants pour concocter un sortilège calmant.

Iris se trouvait à présent au centre de l'estrade.

Brant et Délia se tenaient à ses côtés ; un cortège militaire s'alignait derrière eux.

Un homme grand et majestueux, dont la crinière argentée dépassait de sa mitre, les rejoignit : c'était l'évêque d'Orbe.

Deux pages le suivaient, portant un coussin orné de glands sur lequel reposaient deux couronnes dorées incrustées de diamants et d'améthystes. Le silence se fit, et tous les yeux se fixèrent sur Iris.

Le silence dura un temps interminable, puis, à l'instant précis où l'assistance tout entière semblait être à bout de nerfs, un deuxième cortège apparut sous une arche à l'autre extrémité de la salle. Il avança vers l'estrade d'un pas lent et solennel. Au début, Iris ne reconnut pas l'homme élancé *qui* marchait au centre. Puis elle se figea sur place.

C'était Jarid.

Les soldats qui l'encadraient le guidaient si discrètement qu'Iris n'aurait jamais rien soupçonné, si elle n'avait pas été au courant du handicap de Jarid. Celui-ci était resplendissant. A la lumière des bougies-sphères, il respirait la santé et la majesté.

Son gilet de brocart était ajusté sur une chemise blanche à manches larges et un pantalon ivoire rentré dans des bottes dorées. La masse de cheveux sales et emmêlés avait disparu ; à présent, des boucles noires brillantes cascadaient sur ses épaules. Sa chevelure soulignait la beauté de son visage : son nez était droit, ses traits nobles. Et ses yeux, jusque-là dissimulés par ses cheveux, étaient d'un bleu presque violet, encadrés de cils noirs et épais. La longue cicatrice dans son cou ne rendait son apparence que plus extraordinaire.

— Bonté divine..., murmura Délia.

— En effet, dit Iris.

Il n'y avait aucun doute à ce sujet : Jarid était stupéfiant. Elle doutait toutefois que ses sentiments intérieurs fussent à la hauteur de son apparence. Le jeune homme devait être profondément perturbé par cette situation qu'il ne pouvait comprendre. Iris se concentra, utilisant la forme circulaire du dais pour canaliser son pouvoir. Les émotions de Jarid lui parvinrent, estompées et indistinctes : colère, désarroi, confusion. Il déployait un effort immense pour garder le contrôle de lui-même, puisant dans cette même force mentale qui avait dû lui permettre de supporter quatorze années de cauchemar.

Le cortège de Jarid monta sur l'estrade. Iris avait l'impression d'être emportée par une force irrésistible, à laquelle personne ne pouvait s'opposer. Jarid et elle se firent face. Le regard du jeune homme se posa un peu à gauche du visage d'Iris. Lorsqu'elle lui prit la main, il se raidit, et Iris craignit qu'il ne la repoussât devant toute l'assemblée. Mais à son grand soulagement, il lui serra les doigts au point de lui faire presque mal.

La confusion de Jarid déferla sur elle. Il n'avait aucune idée de ce qu'il faisait là. Il avait envie de se battre pour se libérer. La seule chose qui l'en empêchait, c'était sa certitude de se trouver dans la demeure de sa famille, mais son inquiétude et sa colère croissaient de seconde en seconde.

Iris lui offrit un sortilège apaisant, fine brume pulvérisée sur des flammes ardentes.

Elle s'essaya également à un sort de guérison, en vain : soit elle n'avait pas le savoir-faire nécessaire, soit les blessures de Jarid étaient trop profondes pour qu'elle pût les atteindre.

La voix de l'évêque s'éleva pour lire le discours du couronnement. Tête baissée, Iris l'écouta prononcer, d'une voix sonore et solennelle, les formules ancestrales — et elle sentit Jarid lutter pour contenir sa peur et sa rage. Des étrangers l'entouraient, des ennemis qui l'avaient arraché à son foyer et traîné ici de force. Il n'avait pas cessé de serrer la main d'Iris.

L'évêque demanda à Iris et à Jarid de s'agenouiller.

Un lieutenant placé derrière le prince tendit la main vers lui, prêt à le guider. Iris se raidit : si on le touchait maintenant, le jeune homme risquait d'exploser. Elle secoua imperceptiblement la tête, espérant que le lieutenant comprendrait.

L'officier hésita. Sa main resta suspendue au-dessus de l'épaule de Jarid. Tous les occupants de l'estrade s'étaient figés. Jarid inclina la tête en direction de la main du lieutenant ; les muscles de son cou étaient tendus comme des cordes.

Nous sommes des amis, pensa Iris à l'intention de son compagnon. *Des amis, pas des ennemis.*

Elle donna une petite impulsion à la main de Jarid, en direction du sol.

Le prince tourna son visage vers Iris, le regard toujours vague. Une fois encore, elle tira sur sa main, doucement, comme si elle avait affaire à un animal sauvage. Il frissonna, prit une longue inspiration... puis s'agenouilla devant elle, raide et maladroit.

Un immense soulagement gagna Iris, et elle baissa la tête. Jarid fit de même. Était-ce par instinct, ou bien retrouvait-il des souvenirs de son enfance ? Il avait dû absorber malgré lui des bribes de protocole, mais il n'avait pu assister à un couronnement. Iris ne put supporter de regarder l'évêque couronner Jarid. Elle ne voulait pas voir ce symbole définitif du bouleversement de leurs deux vies. Les yeux baissés, elle perçut la confusion de Jarid, sa lente compréhension de ce que signifiait le poids de la couronne sur sa tête. Puis, enfin, l'immense chagrin que lui causait la mort de son grand-père.

Elle sentit à peine l'évêque poser la deuxième couronne sur sa propre tête. Les formules de la cérémonie de mariage lui parvinrent comme de très loin.

C'était fait. Jarid et elle étaient les nouveaux monarques du Val d'Aron.

Chapitre 5 :

Lumière magique

Une seule bougie éclairait de sa lumière crépusculaire la chambre de la tour. Iris avait eu l'idée d'amener Jarid ici après la cérémonie ; à présent, elle se demandait si elle avait bien agi. Elle ne pouvait rester avec lui. L'un d'entre eux devait retourner à la réception. Étant donné les circonstances exceptionnelles de ce mariage, et le fait que Jarid avait vécu isolé pendant tant d'années, on espérait que les invités comprendraient sa disparition hâtive. Mais s'ils ne participaient ni l'un ni l'autre à la fête, ce serait un scandale assuré.

Très peu de personnes savaient que Jarid était aveugle, sourd et muet, mais tous avaient dû remarquer, pendant la cérémonie, que quelque chose n'allait pas. A présent, le Val d'Aron tout entier devait se demander à quoi aboutirait ce retournement de situation stupéfiant. Inaugurait-il un nouvel âge d'or pour le royaume, ou bien marquait-il le début du déclin de la famille royale ?

Tous s'étaient opposés à l'idée de laisser Iris seule avec son nouveau mari. Elle avait dû user d'un sortilège calmant, canalisé par la forme ronde de la pièce, pour dissiper les inquiétudes de Brant.

Celui-ci avait néanmoins donné ordre aux gardes qui se trouvaient devant la porte d'entrer au moindre bruit. Heureusement, Jarid ne paraissait pas s'être rendu compte qu'elle lui avait jeté un sortilège. Bien qu'elle fût à présent reine des mages, tous semblaient la considérer encore comme une jeune apprentie incompetente.

Je suis à ma place, ici, se répéta-t-elle pour la centième fois, espérant vaguement s'en convaincre.

Mais au fond, elle doutait fortement de trouver un jour sa place quelque part.

Dire que les conseillers du nouveau roi avaient craint de laisser celui-ci seul en présence de sa femme, de peur qu'il ne l'attaque ! Voilà qui en disait long sur la confiance qu'ils lui accordaient.

Iris, elle, savait que Jarid avait besoin de solitude. Il ne se maîtrisait plus que par un fil, et elle n'avait pas l'intention de lui imposer d'autres étrangers. Assis au bord du lit à baldaquin, encore vêtu de son costume d'apparat, Jarid inclina la tête, caressant du bout des doigts la couronne qu'il avait posée sur ses genoux. Ce spectacle brisait le cœur d'Iris. Il n'y avait aucune justice en ce monde : comment un homme aussi plein de vie et d'énergie pouvait-il être cloîtré en lui-même, privé de toute communication avec autrui, sauf par le biais de ses dons magiques ?

Iris fit quelques pas vers Jarid ; il leva la tête comme s'il avait senti son approche.

Elle posa sa couronne sur la table ronde près du lit, puis hésita. Elle avait envie de tendre la main et de toucher son mari, mais elle redoutait sa réaction.

Jarid tendit le bras vers Iris, puis referma sa main en coupe, comme s'il tenait une boule. Inclinant la tête, il ferma les yeux et fit lentement pivoter sa paume vers le plafond. Puis il tendit la main à Iris et lui offrit la sphère invisible.

Touchée, Iris posa sa main sur celle de Jarid. Un petit frisson la parcourut, comme s'il avait vraiment une sphère de pouvoir dans la main. Il se raidit ; allait-il la repousser de nouveau, comme cet après-

midi, lorsqu'il avait brisé la tablette ? Non, il ne fit qu'ouvrir la main, comme pour permettre à Iris de saisir la sphère imaginaire.

Un grand calme s'empara subitement de la jeune fille. Sa solitude et la nostalgie de ses montagnes natales s'étaient apaisées, et son angoisse avait disparu.

— Merci, souffla-t-elle.

Quelle était la nature de ce cadeau qu'il venait de lui offrir ? Avait-il guéri sa douleur, ou l'avait-il simplement atténuée ? Seuls les mages indigo étaient capables de guérir les blessures de l'âme ; or, il n'existait aucune preuve sérieuse de leur existence. La légende affirmait que le pouvoir indigo sommeillait dans la lignée des Aurelande. Mais pour Iris, comme pour beaucoup d'autres, ce n'était qu'une fable destinée à renforcer l'aura prestigieuse de la famille royale.

A supposer que de tels mages existent, et que Jarid en fût un, il aurait besoin d'une sphère réelle, et non imaginaire, pour exécuter un sortilège.

Le regard toujours fixé sur un point à la droite d'Iris, Jarid tendit la main vers sa jupe. Il saisit un pli de tissu et le frota doucement entre le pouce et l'index.

Subitement, un sourire hésitant éclaira son visage. Iris eut envie de le prendre dans ses bras. Bien qu'incapables de converser tous les deux, ils parvenaient néanmoins à communiquer. Et Jarid éveillait chez elle des émotions qu'elle ne pouvait qualifier, faute d'expérience en la matière. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle voulait rester près de lui.

Se déplaçant avec précaution, Iris s'assit à côté de Jarid et posa sa main sur celle du jeune homme. Celui-ci se raidit, puis il enlaça ses doigts à ceux d'Iris. Ils restèrent ainsi quelques instants, immobiles et silencieux. Iris se sentit rougir un peu. Jarid avait-il compris qu'il s'agissait de leur nuit de noces ? Elle le trouvait attirant, mais cela ne signifiait pas que c'était réciproque. Comment pouvait-il être attiré par une femme qu'il ne connaissait pas, et qu'il ne pouvait pas voir ?

Jarid détacha sa main ; elle crut qu'il allait s'éloigner. Mais il ne fit que poser sa couronne sur le lit et prendre en coupe le visage d'Iris. Le cœur de celle-ci se mit à battre plus rapidement. Les doigts de Jarid étaient râpeux, couverts de callosités : des mains de travailleur, de paysan, non de prince. Iris sentait son compagnon en butte à des sentiments contradictoires. En l'espace de quelques jours, il avait quitté son père adoptif, retrouvé sa maison natale, été couronné roi et épousé une inconnue. Il y avait de quoi être pris de vertige...

Jarid expira lentement ; Iris n'entendit aucun bruit sortir de sa bouche, mais un courant tiède chatouilla sa joue. Puis, du bout des doigts, il se mit à parcourir le visage de sa femme, explorant ses moindres reliefs. Iris resta parfaitement immobile.

Le contact léger des doigts de Jarid faisait courir des frissons dans sa nuque. Lorsqu'il trouva la bouche d'Iris, Jarid sourit — et ce petit retroussement des commissures de ses lèvres illumina la pièce tout entière.

Iris ne savait comment se comporter. A titre d'essai, elle parcourut de l'extrémité du doigt le menton de Jarid. Celui-ci poussa un soupir inaudible, saisit la main d'Iris et la posa sur ses genoux. Puis il tâta, l'un après l'autre, les doigts de son épouse. Quand il arriva à l'anneau qui entourait son annulaire, un anneau serti de pierres précieuses, au motif reconnaissable entre tous, Jarid se raidit. Il n'avait pas passé cet anneau au doigt d'Iris ; l'évêque d'Orbe l'avait fait à sa place. Mais il le reconnaissait, et il ne semblait pas fâché qu'elle portât une bague de mariage issue du trésor de sa famille.

Il prit les deux mains d'Iris, les porta à sa bouche et baisa ses phalanges. Elle inspira profondément, consciente des émotions qui se bousculaient en lui : mélange troublant d'émerveillement, de sensualité, de sauvagerie et de force intérieure. Elle comprit également l'origine de ses incertitudes : à part sa mère, il n'avait jamais touché une femme. Iris non plus n'avait aucune expérience avec les hommes, sauf si l'on comptait le petit baiser sur la joue que lui avait donné un valet, l'année précédente.

Iris posa les mains sur les épaules de Jarid. Si seulement elle pouvait le comprendre

! Elle ressentait ses humeurs, rien de plus. D'une voix douce, elle dit :

— J'aimerais tant savoir ce que tu penses...

Jarid ne parut pas se douter qu'elle lui avait parlé. Il promenait son index sur l'oreille d'Iris, cherchant à la « voir »... et éveillant à son insu de drôles de sensations en elle. Timide mais curieuse, Iris referma la main autour du bras de Jarid. Sous sa tunique somptueuse, ses muscles étaient fermes et saillants.

Savait-il qu'il était aussi beau ? Contrairement à Muller, qui avait pleinement conscience de sa perfection dorée, Jarid ne semblait pas se douter de sa propre splendeur.

Subitement, appuyant les doigts d'Iris contre ses lèvres à lui, il articula un mot silencieux : « Reine ? »

Iris en eut le souffle coupé. Pouvaient-ils se parler ainsi ?

Avec douceur, elle mit les doigts de Jarid sur sa propre bouche, et répondit :

« Oui. »

Il frôla la lèvre inférieure de la jeune fille d'un geste tendre.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle. Avant l'accident, tu parlais, tu voyais, tu entendais. Comment as-tu perdu toutes ces facultés ?

Bien que les doigts de Jarid fussent encore posés sur les lèvres d'Iris, il n'eut pas l'air de comprendre ce qu'elle avait dit. Il se contenta de l'entourer de ses bras et de l'attirer doucement contre lui. Puis il posa sa joue contre le sommet du crâne d'Iris ; elle sentit son souffle dans ses cheveux. Il laissa sa

main errer dans son dos, parmi ses longues boucles, manifestement fasciné. Iris ferma les yeux, ravie et étonnée ; ses cheveux lui avaient toujours semblé plus désordonnés que séduisants.

Elle aurait aimé dire à Jarid combien le contact de ses mains lui plaisait — mais comment ? Elle mit les bras autour du cou de son époux et reposa la tête sur son épaule. Si seulement elle pouvait l'atteindre, éclairer l'obscurité qui l'habitait !

« Essaie », songea-t-elle.

De nouveau, elle tenta de projeter un sortilège de guérison. Pas un sortilège orange

— ils ne servaient qu'à apaiser la douleur —, mais un sortilège bleu, de ceux qui guérissaient les blessures. Iris n'avait jamais imaginé qu'elle pût avoir de telles capacités, mais elle mit ses doutes de côté et se concentra sur la forme ronde de la pièce pour focaliser sa magie.

Rien.

Une frustration bien familière s'empara d'elle. Rien n'avait changé ; elle était toujours aussi incapable d'utiliser ses pouvoirs. Pourtant, songea-t-elle, elle avait réussi quelques sortilèges, ces derniers jours : d'abord dans les bois avec Délia, puis de nouveau pendant le couronnement. Il fallait qu'elle retrouve l'état mental qui lui avait permis de projeter sa magie vers l'extérieur. Elle s'imagina entourée de verdure, bercée au creux du vallon qui était son refuge secret.

Le pouvoir s'éveilla en elle et prit la forme d'une chute d'eau rapide et scintillante.

Mais au lieu d'imprégner Jarid, elle l'éclaboussait et s'éloignait, tel un ruisseau dévié par un grand rocher.

Iris ressentit une douleur lancinante aux tempes : elle avait forcé ses limites. Elle dut relâcher sa concentration et laisser le sortilège se dissiper pour ne pas se blesser mentalement. Avait-elle échoué par manque d'habileté, ou bien parce que les défenses mentales de Jarid étaient trop solides ?

Jarid continuait à lui caresser le dos. Rien n'indiquait qu'il eût senti le sortilège d'Iris ; néanmoins, il semblait plus calme, plus serein. Son esprit brillait d'un éclat bien plus éblouissant que celui du soleil qu'il ne voyait pas. Prisonnier des ténèbres, il avait passé des années à développer cette lumière magique en lui, loin de toute influence extérieure. La pureté de son âme parut miraculeuse à Iris.

Elle frôla la joue de Jarid.

— Tu es beau, mon époux, dit-elle.

Un grand sourire s'afficha sur les lèvres de Jarid et transforma son visage. D'un coup, il n'était plus un homme des bois menaçant, mais un jeune homme de vingt ans, espiègle et insouciant. A croire qu'il avait compris le compliment d'Iris. Si cela avait été possible, évidemment, elle n'aurait jamais osé lui

dire qu'elle le trouvait beau.

D'un coup, une idée lui traversa l'esprit : si elle pouvait sentir les émotions de Jarid, la réciproque était sans doute vraie. Ah ! Comme c'était embarrassant ! En vain, elle tenta de dresser un rempart mental autour de ses pensées.

Le sourire de Jarid ne fit que s'agrandir... puis, du bout des doigts, il tambourina sur le dos de la main d'Iris.

Iris sursauta, puis se mit à rire.

— Bien sûr que je connais ce jeu, dit-elle. Nous y jouions tout le temps, au village.

Elle retourna les mains pour qu'il tapote ses paumes. C'était un jeu simplissime, qui consistait à empêcher son adversaire de toucher le dos de ses mains. Avec un grand sourire, Jarid retourna les mains d'Iris et tapota ses phalanges.

Iris enlaça ses doigts à ceux de Jarid, charmée qu'il connaisse ce jeu de campagnards. Évidemment, il avait passé la plus grande partie de sa vie à la montagne. L'homme qui l'avait recueilli le lui avait sans doute appris.

Les mains de Jarid se figèrent et son sourire disparut. Il esquissa des lèvres un mot silencieux :

« Stone ? »

— Quoi ? demanda Iris.

« Où est-il ? » demanda Jarid.

— Je ne comprends pas.

« Mon père. »

Une vague de tristesse déferla sur Iris.

— Je suis désolée, Jarid, dit-elle.

Il sembla confus. Pourtant, il devait savoir depuis longtemps que son père était mort... Un mage aussi puissant que Jarid avait dû ressentir sa mort de façon très intense, même s'il n'avait que six ans. Il était vraiment très difficile d'interpréter les émotions qu'elle sentait émaner de lui. Si seulement il pouvait parler...

Iris parcourut du doigt la cicatrice sous l'oreille de Jarid. Cette blessure pouvait éventuellement expliquer sa surdité, mais certainement pas le fait qu'il fût aveugle.

Elle prit le visage de Jarid en coupe et le tourna vers elle.

— Tu as des yeux magnifiques, dit-elle. Des *yeux parfaits*. Aucune cicatrice visible.

Est-ce donc ton âme qui est blessée, et qui t'empêche de voir et de parler ?

Jarid ne semblait pas avoir conscience qu'Iris s'adressait à lui. Il la serrait dans ses bras comme si elle était son unique point d'ancrage dans un univers incompréhensible.

Iris poussa un long soupir. Pourquoi ne parvenait-elle pas à l'aider ? Elle était prête à croire que Jarid possédait ces pouvoirs indigo que la légende accordait à la lignée des Aurelande, mais si c'était réellement le cas, il aurait pu se guérir lui-même. Sans doute n'était-elle pas en mesure de comprendre ces mystères. Elle-même avait passé des années sans pouvoir puiser dans ces pouvoirs magiques ; et s'il en était de même pour Jarid ? Elle devait le croire capable de se guérir, de retrouver ce qu'il avait perdu. Elle s'accrochait obstinément à cet espoir ténu.

Jarid ne semblait avoir aucune idée de la lumière qu'il irradiait. Il vivait dans les ténèbres de sa solitude, torturé par une profonde culpabilité. D'où venait-elle ? se demanda Iris. Qu'avait-il fait de mal ?

S'essayant à un nouveau sortilège guérisseur, elle utilisa toutes les formes de la pièce : boules sculptées dans les colonnes de lit, bougies en demi-sphères, mosaïques en forme d'étoile. Rien n'y fit. Sa magie glissait sur Jarid comme de l'eau sur une pierre.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, les larmes aux yeux. Pourquoi puis-je sentir tes émotions, mais pas éclairer ton esprit ?

Elle s'imagina la vue de Jarid revenant lentement, ses yeux s'emplissant de couleurs et de formes. *Aube argentée*, murmura-t-elle, *éclaircis sa vie ; espoir ténu, ouvre son cœur*.

Rien.

Iris appuya sa tête contre l'épaule de Jarid et laissa ses larmes couler sur son gilet.

— Regardez qui daigne se joindre à nous !

Nonchalamment appuyé contre une colonne de la salle de réception, Muller leva son verre en direction d'Iris.

— A notre nouvelle reine, dit-il.

Délia suivit son regard. A l'autre bout de la salle, Iris avait fait son entrée, entourée des quatre lieutenants de sa garde d'honneur.

Dans sa robe jaune d'or, ses boucles relevées sur la tête, la jeune reine était éblouissante, mais ses yeux s'étaient assombris.

— Et le plus étonnant, c'est qu'elle est seule ! ajouta Muller. Où peut bien se cacher notre nouveau roi ?

Délia s'étonna de l'amertume qui perçait dans la voix de Muller. Jusqu'à cet instant, il n'avait montré aucun regret d'avoir renoncé au trône.

— Vous n'étiez pas obligé de lui céder votre titre, dit-elle.

— Je n'en voulais pas, dit Muller, les yeux rivés sur Iris.

Délia le jaugea du regard, essayant de déchiffrer son humeur. Bien qu'elle fût une magicienne verte, ses capacités étaient davantage de l'ordre du jade que de l'émeraude

; dans le meilleur des cas, elle ne percevait chez les autres que des sentiments très diffus. Elle toucha le pentaèdre en jade qu'elle portait autour du cou : c'était la forme la plus complexe qu'elle fût capable d'utiliser.

Elle se concentra sur Muller, et perçut sa sincérité.

Il n'avait véritablement aucun désir de pouvoir, mais son renoncement au trône le perturbait plus qu'il ne l'avait laissé paraître. Délia aurait bien aimé savoir pourquoi.

Elle tenta de sonder plus profondément en lui, mais la taille réduite de son pendentif ne le lui permettait pas. L'espace d'un instant, elle essaya de se projeter dans la salle de réception, mais celle-ci, un parallélépipède rectangle, possédait six faces. Une de trop. Un élancement de douleur perça le crâne de Délia. Elle relâcha sa concentration et, à son grand soulagement, la douleur disparut. Elle ne s'était pas blessée.

Iris avançait dans la salle, Brant Firestoke à son côté. Ils s'arrêtaient à chaque instant pour échanger quelques mots avec les invités.

— Elle a besoin de votre aide, Muller, dit Délia à voix basse.

— De mon aide ? C'est un comble !

Muller serra le pied de son verre si fort que ses articulations blanchirent.

— Vous m'avez tous fait clairement comprendre que je n'avais pas les capacités requises pour régner.

Délia leva les yeux vers lui.

— Je n'ai jamais dit cela.

— Peut-être pas, rétorqua Muller en tapotant la tempe de Délia du bout de l'index.

Mais vous l'avez souvent pensé, chère maîtresse-magicienne.

Délia resta interloquée. Bien qu'elle eût effectivement douté des capacités de Muller, elle n'en avait parlé à personne, hormis Brant et Iris — et ces deux-là ne l'auraient jamais répété à Muller. Sans doute devinait-il, car il était incapable de lire dans les pensées d'autrui. Délia n'avait jamais perçu chez lui le moindre soupçon de magie.

Elle se réfugia dans le silence, ne voulant ni lui mentir, ni s'aliéner, ni miner sa confiance en lui. Le Val d'Aron avait besoin de Muller. Et Délia avait toujours eu de l'affection pour lui, depuis la première fois qu'elle l'avait vu, enfant, courir en riant dans l'herbe, coiffé de sa chevelure dorée.

Muller leva de nouveau son verre en direction d'Iris.

— Que son règne soit long et fructueux.

Il ne mentionna pas le nom de Jarid.

Chapitre 6 :

Rayonnement

Elle était partie.

Étendu sur le lit en costume d'apparat, Jarid luttait contre son désir de retrouver cette femme. Celle qui l'avait emmené ici, puis abandonné. A présent, quelqu'un d'autre se trouvait dans la pièce — un garde, peut-être même deux. Il percevait leurs esprits inconnus, et une odeur de métal huilé flottait dans l'air.

Difficile de croire que ces fous l'avaient couronné roi ! Même s'il avait disposé de tous ses sens, il n'aurait pas été digne de régner. Jarid referma les poings. Il fallait à tout prix qu'il s'échappe. Mais comment ? Et où pouvait-il se réfugier ? Sa cécité le retenait prisonnier mieux que toutes les chaînes du monde.

Divers indices lui avaient permis de reconnaître le château de son enfance : la courbure d'un couloir où il courait ; le relief de certaines mosaïques sur les murs ; le bruit du vent s'engouffrant par les fenêtres ouvertes ; les odeurs qui montaient des cuisines. Mais cela faisait quatorze ans qu'il avait quitté la demeure familiale. Les occupants du château lui étaient tous étrangers ; pour l'instant, il n'avait reconnu que Brant Firestoke. Peut-être aurait-il reconnu d'autres personnes, s'il avait pu les voir et entendre leurs voix, mais dans les circonstances, ils lui semblaient tous opaques et menaçants.

Que diable avaient-ils fait de Stone ? Pourquoi n'était-il pas ici ? Jarid avait besoin de lui. Le fait que ces étrangers l'aient séparé de son père adoptif renforçait sa méfiance. A vrai dire, cela lui donnait envie de se battre contre eux.

Cette femme, en revanche... Il essayait de garder ses distances, de douter d'elle, mais en réalité, il n'avait qu'une seule envie : être avec elle. Il aimait son parfum de linge propre et de fleurs sauvages.

Cette femme. *Sa* femme. Il avait une femme !

Elle ne devait pas être très attachée à lui, cependant, pour l'abandonner au début de leur nuit de noces. Au fond, il ne pouvait pas lui en vouloir ; qui voudrait se trouver soudain mariée à un étranger souffrant d'accès de folie violente ? Pourtant — c'était bien le plus incroyable —, il n'avait décelé aucune peur chez elle. Elle le trouvait lumineux ! Peut-être était-elle un peu dérangée, au fond... Quoiqu'elle donnât à Jarid l'impression d'une femme douce, au cœur chaleureux et au caractère bien trempé. Ce qui lui plaisait autant que ses courbes sensuelles et son visage en forme de cœur.

Il voulait qu'elle revienne. Il voulait la tenir contre lui, cette nuit. Au fil des années, son corps avait mûri, et une solitude physique, plus tenace que l'autre, s'était installée en lui. Jarid serra les dents. Ce confinement qu'on lui imposait était insupportable. Il avait besoin de l'herbe, des arbres, du grand air. Il se redressa et bascula les jambes vers le sol, se rappelant que ce lit était plus large et plus haut que sa paille chez Stone, mais il surestima la différence, et ses bottes s'abattirent sur le sol avec un grand fracas. Le choc se propagea dans ses jambes en vibrant. Les pensées somnolentes des gardes s'éveillèrent brusquement.

Jarid se mit debout et chercha à tâtons un soutien, mais au lieu de rencontrer la colonne de lit, il trouva — quoi ? Du cuir et du métal. Le torse d'un homme vêtu d'une cote de mailles ? Stone, bien sûr, ne possédait rien qui ressemblât à une armure, mais Jarid se rappelait vaguement celles de son enfance.

Il recula vivement, et trébucha sur un autre garde.

D'instinct, il décocha un coup de poing au hasard, touchant une troisième personne.

Des mains l'attrapèrent par les bras ; Jarid prit la position défensive que Stone lui avait apprise.

Prisonnier de l'obscurité, Jarid se battit féroce contre ses geôliers invisibles. Il lança de grands coups de poing, jeta un homme à terre, en plaqua un deuxième contre le mur. Mais ils l'emportèrent à la fin. Ils lui attachèrent les mains derrière le dos, bien qu'il fût leur roi. Les émotions qui flottaient dans la pièce s'étaient embrouillées ; d'autres personnes étaient entrées, trop nombreuses pour que Jarid pût les distinguer.

Il retroussa les lèvres et grogna.

Une main se posa sur sa joue.

Jarid se figea. Il reconnaissait cette main légère, ce sortilège apaisant. Mais il n'allait pas se laisser faire ! Il serait un Stone impassible... Malgré lui, les muscles de son bras se détendirent, rendant moins douloureux le frottement de la corde sur ses poignets.

De nouveau, les doigts légers frôlèrent ses lèvres. Jarid recula, gêné d'être touché de manière aussi intime devant des étrangers. En même temps, il avait envie de se cacher dans les bras d'Iris, de se réfugier dans son esprit serein...

Les sensations de la femme lui apparaissaient plus clairement que celles des autres : elle était très inquiète. Par-dessus tout, elle avait envie de le toucher. Une fois de plus, elle lui frôla les lèvres ; cette fois, Jarid comprit son intention. Elle cherchait à communiquer avec lui.

Libère-moi, mima-t-il.

Elle baissa la main. Jarid sentit une dispute s'engager entre elle et ses geôliers, lesquels refusaient obstinément de le détacher. Un nouveau sortilège apaisant flotta dans l'air ; il ne lui était pas destiné, mais aux gardes. C'était une drôle d'arme, ces sortilèges, peut-être plus efficace, dans les circonstances présentes, que les coups de poing.

On lui prit les bras. Jarid réprima sa panique instinctive, et s'intima de rester calme.

Sa femme se trouvait dans la pièce ; il ne devait pas perdre le contrôle de lui-même devant elle.

Un instant plus tard, il se félicita de cette décision, car les mains qui le retenaient avaient défait ses liens. Dès qu'il fut libre, il ramena ses mains devant son corps et se frotta les poignets.

La femme lui donna la main et l'emmena.

La voûte céleste était émaillée d'étoiles scintillantes, et la lune éclairait le paysage de ses lueurs argentées. Iris marchait à côté de Jarid, lequel s'accrochait à son bras pour descendre la pente devant le château. La nuit était agréablement fraîche. Six officiers les accompagnaient, cinq lieutenants et un capitaine. Derrière eux, à quelque distance, venait Brant Firestoke, qui avait refusé de perdre de vue les jeunes mariés.

Jarid avançait avec précaution, comme s'il évoluait au bord d'un précipice. Iris ferma un instant les yeux ; le relief si familier pour elle devint aussitôt méconnaissable, menaçant, et elle trébucha.

Ouvrant les yeux, elle murmura :

— Si seulement je pouvais t'éclairer, comme Chime sait éclairer les pièces !

A la surprise d'Iris, Jarid s'arrêta net et se tourna vers elle. Son visage s'adoucit et, l'espace d'un instant, il fut un jeune homme charmant et insouciant — celui qu'il aurait pu être si la vie ne lui avait pas imposé de si cruelles épreuves.

Où allons-nous ? articula-t-il.

Iris n'en avait pas la moindre idée. Elle avait seulement senti un besoin impérieux de fuir le château. Elle comprenait le malaise de Jarid face à ces longs couloirs et ces pièces somptueuses mais confinées. Elle aussi préférait les bois et les prés.

Subitement, elle eut une idée.

— Je vais t'emmener dans un endroit très spécial, dit-elle.

Jarid fronça les sourcils.

Elle articula plus lentement, appuyant les doigts de son mari contre ses lèvres.

— Nous allons dans les bois. Dans un endroit que j'aime.

Jarid paraissait toujours aussi perplexe, mais il acquiesça en hochant la tête, puis il traça, du bout des doigts, le contour des lèvres d'Iris. Une chaleur vive se diffusa à travers le corps de la jeune femme, et son désir l'embarrassa à cause de la proximité des gardes et de Brant. Elle abaissa la main de Jarid et enlaça ses doigts aux siens ; mais au lieu de s'offusquer, il serra doucement sa main, en un geste de complicité.

Puis ils repartirent tous deux, main dans la main, avançant avec prudence. Iris était flattée qu'il lui fit suffisamment confiance pour la suivre sans savoir où ils se dirigeaient.

Arrivés au pied de la colline, ils entrèrent dans les bois. Les grands arbres occultaient la lumière de la lune ; Iris s'arrêta un instant pour permettre à ses yeux de s'habituer à la pénombre. A côté d'elle, Jarid patientait, la tête inclinée comme s'il écoutait le murmure inaudible de la forêt.

D'un coup, Iris prit sa décision. Elle se tourna vers Brant, qui était appuyé au tronc mousseux d'un grand arbre.

— Ramenez vos hommes au château, dit-elle.

— Impossible, Majesté.

Sa façon de s'adresser à elle désarçonna Iris ; elle ne pouvait s'imaginer affublée d'un titre pareil. Mais il y avait une chose dont elle était certaine.

— Mon mari a besoin de savoir que les gardes sont partis.

— Il n'a aucun moyen de savoir qu'ils sont là, répliqua Brant d'un ton obstiné.

Iris lança un coup d'œil à Jarid. Il se tenait à un pas d'elle, silencieux ; sous la faible lumière qui filtrait entre les branches des arbres, son visage et ses yeux étaient sombres.

— Il le sait, dit-elle.

— C'est trop risqué, dit Brant.

— C'est le désir du roi, objecta Iris.

Elle prit le bras de Jarid, et il caressa sa main du pouce. Des bribes d'émotions lui parvinrent : il savait qu'elle avait pris parti pour lui. Cette confiance qu'il lui accordait était le plus beau des cadeaux : elle faisait entrevoir à Iris la possibilité de trouver enfin une place dans le monde.

— Il a besoin de savoir qu'il n'est pas retenu prisonnier, dit-elle. Comment peut-il se sentir libre quand des soldats armés surveillent chacun de ses mouvements ?

Brant se rembrunit.

— Nous faisons cela pour éviter qu'il ne se fasse mal... ou qu'il ne te fasse mal.

— Il n'y a aucun danger.

Résolue à persuader Brant, Iris chercha une forme qui pût l'aider à projeter un sortilège, mais il n'y avait aucun volume parfait ici. Rien que des arbres, des feuilles et des rochers. Son sortilège ricocha sur le sol et s'éparpilla. Mais la forêt et le ciel possédaient une force ancienne et profonde, qui résonnait plus intensément en Iris que celle de toutes les formes géométriques réunies. Son esprit se tendit vers la lune ; le disque lumineux n'était pas tout à fait plein, et sa surface marquée par des reliefs irréguliers, mais cela n'avait aucune importance.

L'astre lointain concentra le pouvoir d'Iris et le lui renvoya démultiplié, illuminé par une clarté éblouissante. Dirigant le sortilège vers Brant et ses hommes, Iris se représenta des scènes apaisantes : clairières arrosées de soleil, ruisseaux ondoyants, fleurs ondulant sous la brise...

Brant soupira.

— Iris, j'aimerais que tu cesses d'essayer de m'influencer par des sortilèges apaisants.

Le visage du conseiller s'adoucit un peu.

— Je vais te faire confiance, mais ce n'est pas à cause du sortilège que tu m'as jeté.

Ou plutôt, puisque tu as été capable de m'apaiser par un sortilège aussi puissant, j'espère que tu pourras en faire de même avec lui.

Brant jeta un regard en coin à Jarid.

— Je me demande s'il mesure la chance qu'il a de t'avoir épousée.

Iris pensa à la lumière intérieure de Jarid, à son espièglerie secrète, à la confiance qu'il lui avait accordée.

— Toute la chance est pour moi, dit-elle.

— Iris, murmura le vieux conseiller, tu es vraiment une perle.

Elle le dévisagea, stupéfaite d'avoir reçu pareil compliment de la part du seigneur Firestoke.

D'un coup, celui-ci redevint froid et pragmatique.

— Soyez de retour au château avant l'aube. Sinon, j'enverrai mes gardes vous ramener par la peau du cou.

— Nous serons là, promit-elle.

— Es-tu sûre de ce que tu fais, Iris ?

— Certaine.

— Vous seriez tout de même plus à l'aise dans le château.

Iris décela dans sa voix une note de gêne qu'elle ne comprenait pas.

— Cela nous calme, Jarid et moi, d'être au milieu des arbres.

— Vous ne voulez même pas une couverture ?

Comprenant enfin où voulait en venir le conseiller royal, Iris rougit. Ce n'était pas pour cela qu'elle avait demandé qu'on les laisse seuls.

— Non, merci.

Brant poussa un long soupir, puis fit un signe à ses hommes. Ils prirent congé en s'inclinant tour à tour devant Jarid et Iris. Celle-ci sentit leurs esprits s'éloigner en direction du château, puis disparaître tout à fait.

Jarid n'avait pas cillé. On aurait dit un animal sauvage attendant qu'un humain égaré sur son territoire disparaisse. Enfin, quand ils furent vraiment seuls, il se tourna vers Iris, l'air interrogateur. Iris lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Ils sont partis, dit-elle.

Il caressa encore ses lèvres, puis se pencha vers elle.

Elle ne comprit pas ce qu'il avait l'intention de faire. Puis leurs lèvres se touchèrent.

Un frisson la parcourut, mais elle demeura figée, incapable de réagir, tant sa surprise était grande. Elle crut qu'il allait éloigner ses lèvres, mais il les pressa plus fort contre celles d'Iris. Avec un soupir, elle ferma les yeux, mit les bras autour de la taille de son époux et s'abandonna à son étreinte.

Iris n'avait jamais cru que l'on pouvait sentir le cœur de son amant battre à travers ses vêtements, mais c'était vrai. Les pulsations fortes et régulières vibraient contre sa poitrine. Les mains de Jarid erraient dans le dos d'Iris, caressant ses vêtements et ses cheveux. Une fois de plus, Iris se rappela que le toucher était pour lui l'unique moyen de communiquer avec le monde extérieur.

Finalement, il recula un peu et déposa un baiser sur son front. Elle lui prit la main et l'amena jusqu'à

sa bouche pour lui parler.

— J'ai un cadeau pour toi, dit-elle.

Il parut perplexe ; elle sentit qu'il n'avait pas vraiment compris. Néanmoins, sans hésitation, il s'enfonça avec elle vers le cœur des bois. Ils avançaient plus lentement qu'avant, car les arbres de plus en plus touffus ne laissaient filtrer que très peu de lumière. A présent, Iris aussi devait prendre garde à ne pas trébucher. Mais elle ne craignait pas de se perdre : ici, dans cette forêt qu'elle connaissait si bien, elle aurait pu s'orienter les yeux fermés.

Dans l'esprit de Jarid, des sphères tournaient sur elles-mêmes en un ballet étincelant. Jamais il n'était parvenu à se les représenter avec une telle clarté ; à présent, leur beauté lui parut presque insupportable, et, pour la première fois, leur rotation trop rapide lui donna le tournis. Il repoussa les formes de son esprit et fit le vide en lui-même pour mieux se concentrer sur sa femme.

La brise fraîche apaisait son visage ; après la torpeur étouffante du château, c'était un soulagement de se retrouver dehors. S'il avait pu, il aurait chanté, tant sa liberté retrouvée le ravissait. A la montagne, il se promenait souvent seul ; il connaissait suffisamment les alentours pour s'orienter au vent et aux nombreux parfums qui flottaient dans l'air. Sa cabane lui manquait. Stone lui manquait aussi. Pourquoi avait-il disparu ? Si quelqu'un lui avait fait du mal, Jarid l'aurait certainement senti ; mais il s'était passé quelque chose, car Stone ne l'aurait jamais abandonné ainsi. Les gardes avaient dû l'empêcher de suivre leur convoi. Mais Jarid était bien décidé à retrouver son père adoptif.

Devant lui se dressait un rideau de végétation presque impénétrable. La femme lui prit la main pour l'encourager à traverser. Des ronces s'accrochèrent aux vêtements de Jarid, et il trébucha. Il était pris au piège, emprisonné ; il suffoquait...

La femme tira sur sa main, et ils débouchèrent tous deux dans un espace ouvert.

Jarid se figea sur place.

Des sphères !

Elles explosèrent dans son esprit, tournoyant à l'infini, étincelantes. Ébloui, il appuya les paumes sur ses tempes pour essayer d'atténuer l'intensité de ses visions.

Une fine brume aspergea son visage, indiquant une chute d'eau à proximité. Le parfum de l'eau fraîche flottait dans l'air : un lac, peut-être, ou plutôt un bassin ; l'endroit où ils se trouvaient lui donnait le sentiment d'un espace clos. Un parfum de fleurs-sortilèges chatouilla ses narines, et il aspira une grande bouffée d'air pur.

La femme lui reprit ses mains et les porta à ses lèvres. Ces lèvres que Jarid désirait embrasser, cette bouche à laquelle il eût aimé arracher des gémissements de plaisir même s'il ne pourrait jamais les entendre. Cette femme éveillait chez lui un désir dévorant, mais, pris dans le dédale de ses émotions muettes, il ne parvenait pas à se frayer un chemin jusqu'à elle.

Les lèvres de la femme remuèrent.

« Jarid, dit-elle. Mon cher époux. »

Le contact de ces lèvres sensuelles sur ses doigts mettait Jarid à la torture.

« Ton nom ? » mima-t-il.

Sentant la perplexité qui émanait d'elle, il répéta :

« Quel est ton nom ? »

« Iris. »

Iris. D'un coup, elle devint plus réelle, moins mystérieuse, teintée de couleurs senties plutôt que vues : émotions dorées, esprit lumineux, sérénité fraîche et vive comme l'herbe, amour infini, comme le bleu du ciel, et cette tristesse indigo qui l'envahissait si souvent.

Frustré par l'impossibilité de communiquer, et excité par le contact des lèvres d'Iris, Jarid l'attira contre lui, d'un geste plus rude qu'il ne l'aurait voulu. C'était le corps qui parlait : confusion et désir, amour et colère, tendresse et rudesse jaillissaient en lui, inextricablement mêlés. Les vêtements soyeux d'Iris le fascinaient, sa peau douce lui semblait irrésistible. Il la serrait trop fort, car il sentait l'inquiétude crépiter en elle, mais il était incapable de s'arrêter. Il voulait la posséder tout de suite... même s'il ne savait comment faire pour qu'elle le désire aussi.

D'un coup, les mains d'Iris se déplacèrent sur ses bras, lui prodiguant des caresses légères. Par petites vagues, un sortilège calmant déferla sur lui. Jarid prit une inspiration inégale et lutta pour se maîtriser. Au lieu de le fuir, ou de le combattre, elle lui offrait ce sortilège tendre et confiant. Preuve de confiance ultime, car elle n'avait aucun moyen de savoir qu'il ne lui ferait pas de mal.

Jarid tomba à genoux sur le sol, attirant Iris dans sa chute. L'herbe était fraîche et accueillante, l'air chargé du parfum lascif des fleurs-sortilèges. Une faim dévorante s'était emparée de lui ; il voulait serrer Iris jusqu'à la broyer. Elle se raidit et posa ses paumes contre ses épaules pour le repousser. Jarid savait qu'il devait arrêter. Il lui faisait peur.

Mais c'était si difficile de la laisser partir... Il se força à relâcher son étreinte, juste assez pour qu'elle pût sauter sur ses pieds et lui échapper. A son immense surprise, elle se contenta de se lover contre lui et de caresser doucement son bras.

Laisse-moi te prendre, songea-t-il. Même s'il avait pu parler, il ignorait tout des mots doux que les femmes attendaient des hommes. Ils étaient des étrangers l'un pour l'autre, et ce lien ténu qu'ils avaient forgé risquait de se briser si Jarid laissait apparaître sa véritable nature. Sa culpabilité refit brusquement surface, mais il la repoussa, refusant de la reconnaître. Pour une fois, cette nuit, il voulait l'oublier.

Iris lui caressait les épaules, le visage, le torse. Le parfum sensuel de sa peau excitait Jarid au point de lui faire perdre la raison ; son cœur s'emballait dangereusement. Elle tira sur la boucle de sa ceinture pour la détacher ; il l'attrapa par les poignets et la renversa sur l'herbe odorante. Avant qu'elle ait pu réagir, il s'étendit sur elle, caressant sa taille fine et ses seins généreux.

Elle se raidit, et Jarid craignit un instant d'être allé trop loin, trop vite. Mais non : elle répondait à ses caresses enfiévrées, hésitante mais sans trace de peur. Si elle n'avait acquiescé que par devoir, parce qu'elle était sa femme, Jarid l'aurait senti. A présent, au contraire, il percevait toute l'intensité de son excitation. Elle le désirait, lui, Jarid, et personne d'autre. Et la conscience de ce désir l'enflamma mieux que les caresses les plus expertes.

Il embrassa sa femme, pressa ses dents contre son cou, sentit sa peau céder sous la dureté de sa morsure. Il était trop grossier pour elle ; il devait sûrement y avoir des manières plus douces de posséder une femme. Mais son éducation d'ermite ne lui avait rien appris à ce sujet.

Le plus étrange, c'était qu'elle ne le trouvait pas repoussant. Qu'elle l'acceptât ainsi, en dépit de tout, donnait à Jarid une sensation de légèreté aérienne, presque de bonheur — une émotion qu'il avait quasiment oubliée. Peu lui importait, à cet instant, l'obscurité où il vivait ; il voyait Iris à travers ses mains, percevait toutes ses émotions lumineuses. Son silence non plus n'avait plus d'importance ; il lui parlait avec son corps.

De puissants sortilèges guérisseurs, chargés du pouvoir de cette sphère végétale, entourèrent Jarid et s'insinuèrent en lui. Iris avait déjà essayé ces sortilèges tout à l'heure, au château, mais il s'était protégé derrière son rempart mental. Ici, dans la sphère enchantée, ses défenses faiblirent et, après tant d'années, cédèrent enfin.

Ainsi s'unirent-ils enfin, bercés par une sphère vivante et magique, arrosés de brume légère. Le plaisir d'Iris vint répondre à celui de Jarid, et leurs humeurs se confondirent en même temps que leurs corps.

Bien plus tard, Jarid releva la tête. Il était étendu sur le côté, enlacé dans les bras tièdes d'Iris. Elle dormait, l'esprit tranquille, le corps doux et attirant. Jarid aurait dû être heureux, satisfait, comblé, même — mais son esprit volait en éclats, comme un lac gelé après un long hiver. La passion avait surgi en lui avec une énergie incontrôlable, et elle avait ravagé son esprit. Il ne trouvait aucun mot pour décrire ce qui lui arrivait ; il savait seulement qu'il se brisait. C'était donc cela, le prix à payer pour le plaisir qu'Iris lui avait donné : ses défenses étaient brisées. Il était complètement vulnérable.

La panique s'empara de lui. Jarid chercha ses vêtements à tâtons et se leva en tanguant. Le vallon sphérique vibrait d'énergie, concentrant son esprit au point qu'il craignait d'exploser, tant il contenait de pouvoir. Un souvenir lui revint avec vivacité : sa mère jetant son dernier sortilège. *Le pouvoir d'une vie*, avait-elle dit.

Jarid s'éloigna sans prendre la peine de boutonner sa chemise. De loin, il sentit Iris se réveiller : la satisfaction de la jeune fille laissa place à la confusion puis au désarroi.

Une branche lui piqua la main ; Jarid l'arracha et plongea dans le rideau d'arbres qui entourait le vallon. Il se débattit contre cette barrière végétale, sans prendre garde aux déchirures de ses vêtements et aux entailles sur son corps.

Puis il fut libre de nouveau de s'enfoncer dans la forêt, ses mains tendues frôlant les troncs râpeux des arbres, tandis qu'il fuyait devant l'insoutenable rayonnement de l'esprit d'Iris.

Chapitre 7 :

Le pouvoir d'une vie

Iris se laissa tomber sur un gros rocher au bord du ruisseau. Il y avait des heures qu'elle cherchait Jarid, et il restait introuvable. Ses larmes avaient séché, mais rien ne pouvait la consoler. Cette nuit, elle avait cru toucher le cœur de Jarid, mais apparemment, elle n'avait fait qu'aggraver la situation. A présent, il était seul, sans nourriture, ni abri ni vêtements chauds, incapable de demander de l'aide... et c'était sa faute. C'était elle qui avait insisté pour que Brant Firestoke et les gardes les laissent seuls ; à présent, elle devait rentrer au château et leur demander de l'aider à retrouver son époux, leur roi. Une trahison que Jarid ne lui pardonnerait sans doute jamais.

Cette nuit, il lui avait semblé trouver un endroit où ils pouvaient être ensemble, tous les deux, se sentir à leur place, découvrir ce qu'était l'amour...

Jarid l'avait émue comme personne auparavant.

Qu'elle fût une enfant illégitime, abandonnée à la naissance, que son nom, Larkspur, lui vînt d'une famille adoptive qui ne l'aimait pas, tout cela n'avait aucune importance pour lui. Jarid et elle vivaient chacun dans une solitude différente, mais un contact s'était établi entre eux, un lien de confiance... Un lien qu'elle allait devoir briser.

Peu à peu, les ombres sous les arbres pâlissaient. Bientôt, il ferait jour. Avec une grande lassitude, Iris se releva et reprit le chemin du château.

Jarid s'éveilla. S'était-il assoupi quelques instants, ou bien dormait-il depuis des heures ? L'air lui semblait différent ; le parfum des fleurs nocturnes s'était dissipé. Par la force de l'habitude, il ouvrit les yeux.

Vert.

Tout était vert.

Pendant un long moment, il demeura immobile et perplexe. L'obscurité était devenue verte. Il y avait quatorze ans qu'il n'avait vu aucune couleur, sauf celles de son imagination — et même celles-là s'étaient changées, au fil du temps, en différentes valeurs de gris. Voilà qu'à présent, tout était d'un vert éblouissant.

Peu à peu, il distingua des détails dans la tapisserie du vivant ; une brindille brune et noueuse piquée dans la mousse ; la terre sombre qui perçait sous le tapis de feuilles

; des gouttes de rosée ; une fleur-sortilège rouge, illuminée par la lumière nacrée qui précède l'aube.

Lentement, Jarid se leva. La pression grandissait dans sa poitrine, si forte et si douloureuse qu'il crut exploser. Il fit quelques pas au hasard, incrédule. Un sanglot gonfla dans sa gorge, mais aucun bruit n'en sortit. Le monde autour de lui demeurait silencieux, mais visible.

Jarid voyait de nouveau.

Autour de lui se dressaient de grands arbres chenus et mousseux. A ce camaïeu de vert, de gris et de brun, des fleurs-sortilèges apportaient ici un éclat de jaune, là une ombre violette, là une flamme orange. Renversant la tête, Jarid aperçut le ciel gris derrière les branches. Il s'avança vers un arbre et appuya la paume de ses mains contre le tronc. De petites bêtes détalèrent de sous l'écorce ; plus bas, une colonne de fourmis progressait lentement vers le haut de l'arbre.

Une goutte s'écrasa sur sa main ; il se rendit compte qu'il pleurait. Il repoussa l'arbre à deux mains et s'essuya les yeux sur sa manche déchirée. Il avait envie de rire, de crier, d'éclater de rire, mais aucun son ne venait. Ses émotions gonflaient en lui et s'évacuaient sous forme de larmes.

La traversée du bois fut un éblouissement de tous les instants. La moindre branche, la moindre feuille, la moindre petite bête lui paraissait enchantée. Se frayant un chemin entre les arbres, il gravit un petit tertre et déboucha sur un sommet dégagé.

Un vaste panorama s'ouvrit devant lui. Les bois et les prés s'étendaient à perte de vue ; là-bas, sur un monticule plus élevé, le château de Valastre dormait dans l'ombre, attendant l'arrivée des rayons qui le teinteraient d'or. Un flot de souvenirs déferla en Jarid, et ses yeux s'emplirent de nouveau de larmes.

Il connaissait cette vue ; il s'était souvent tenu sur ce tertre, enfant.

Au loin, une silhouette se dirigeait vers le château.

Une femme vêtue d'une robe jaune paille, qui marchait à pas lourds.

Iris.

L'appréhension et l'excitation se mêlèrent en lui. Ce ne pouvait être qu'elle : cette splendide chevelure bouclée qui volait dans la brise, Jarid l'avait touchée. D'après ses souvenirs, la plupart des femmes portaient leurs cheveux attachés sur la tête, mais ce n'était pas le cas d'Iris, et cela lui plaisait. Cette nuit, il avait craint qu'elle ne brise la glace autour de son cœur, et il l'avait fuie, car il ne voulait pas lui permettre de le blesser. Face à elle, toutes ses défenses étaient anéanties. Mais à présent, une seule idée l'obsédait : voir le visage de cette femme.

Jarid s'élança vers le pied de la colline, trébuchant sur des cailloux, tant il était peu habitué à se diriger à la vue. Autour de lui, des millions de détails réclamaient son attention ; comment les absorber tous ?

Un oiseau chanta.

D'autres lui répondirent. Bientôt les notes fusaiet de partout, annonçant l'arrivée du jour. L'herbe crissa sous les pieds de Jarid. Il pressa le pas, puis se mit à courir.

Il y eut un bruissement d'herbe ; une main se posa sur l'épaule d'Iris. Elle se retourna, effrayée.

— Jarid !

D'un geste impulsif, avant même de penser qu'il pourrait la repousser, elle se jeta à son cou. Il la prit dans ses bras, et ils restèrent ainsi, dans le petit jour gris qui précède l'aube, se serrant si fort qu'Iris peinait à respirer. C'était différent de leur étreinte de la nuit ; à présent, Jarid ne semblait pas désespéré, mais plein de joie.

Plus tard, sentant un rayon de soleil se poser sur son bras, Iris revint à la réalité.

S'arrachant aux bras de son époux, elle recula d'un pas et le regarda. Il soutint son regard, observant son visage comme s'il le caressait des yeux.

Iris cessa subitement de respirer. Il la *regardait*. Les lèvres de Jarid se retroussèrent légèrement. Puis il articula sans bruit :

— Tu es belle, Iris !

— Attendez, seigneur Firestoke !

Brant Firestoke se détourna du bataillon de soldats rassemblé dans l'entrée ; un page arrivait vers lui en courant, le visage empourpré.

— Qu'y a-t-il ? demanda Brant, peinant à contenir son impatience.

— Venez voir, Votre Excellence ! s'écria le garçon. Il faut que vous montiez sur la Promenade des Étoiles, tout de suite !

Brant faillit refuser : il devait se concentrer sur la disparition d'Iris et de Jarid. Mais il connaissait ce jeune page, d'ordinaire calme et sérieux, et son comportement inhabituel l'intrigua suffisamment pour qu'il accepte de le suivre.

Aménagée sur les dessus du grand rempart extérieur, la Promenade des Étoiles était ainsi nommée à cause de ses meurtrières en forme d'étoiles. Des archers s'y tapissaient pendant les batailles, et les guérisseuses les utilisaient pour diriger leurs sortilèges vers les blessés. Brant pria qu'on n'ait pas bientôt à y monter pour défendre Valastre contre les hordes des Harsdown.

Le page le conduisit vers un endroit d'où on voyait les prés, les bois, et le village de Valcrosse.

— Regardez, Votre Excellence !

Brant approcha son œil d'un trou en forme d'étoile : au loin, deux silhouettes, main dans la main, traversaient le pré qui menait au château.

C'était Iris et Jarid.

Brant poussa un long soupir.

— Merci, mon brave, dit-il.

Le jeune page avait-il perçu son immense soulagement ? Difficile, en des moments pareils, de garder le sang-froid pour lequel il était célèbre. Au réveil, ce matin, lorsqu'il avait constaté qu'Iris et Jarid n'étaient pas revenus, il avait été gagné par une terrible angoisse. Ce n'était pas uniquement l'avenir du Val d'Aron qui l'inquiétait —

même si c'était le plus important. Au cours de l'année passée, il s'était progressivement attaché à Iris ; elle lui rappelait sa fille. Et Jarid présentait une ressemblance troublante avec le défunt roi, auquel Brant avait voué un amour quasi fraternel.

Le conseiller pivota sur ses talons et descendit prévenir ses hommes. Au loin, il entendit des bruits de cuisine et des cris d'enfant. Le château s'éveillait. En arrivant au rez-de-chaussée, il trouva Jarid et Iris entourés des soldats du bataillon de recherche.

Les vêtements des mariés étaient dans un état lamentable, et une feuille s'accrochait encore aux cheveux d'Iris.

Brant ne put s'empêcher de sourire. Entièrement absorbés l'un par l'autre, les deux jeunes gens ne semblaient se rendre compte de rien. C'était curieux, certes, cette façon de se sauver dans les bois... Mais peu importait. La nature semblait les reconforter. En tout cas, à voir les sourires qu'ils arboraient, on ne pouvait douter du succès de leurs noces...

Brant se figea. Par tous les saints... ces deux-là se *regardaient* ! Jarid soutenait le regard d'Iris ! Les domestiques s'affairaient autour du couple, claquant de la langue, déplorant les dégâts causés à leurs vêtements, sans se douter du miracle qui s'était produit, puisque aucun d'entre eux ne savait que leur roi avait été aveugle.

— Qu'est-ce que cela signifie, Jarid ? dit une voix à l'autre bout de la salle.

Muller sortit de l'ombre près du grand escalier.

Le roi sursauta ; ses cheveux noirs cascadèrent sur ses épaules tandis qu'il se tournait vers son cousin.

Muller se figea, ébahi. Les domestiques s'éclipsèrent en silence.

— C'est impossible, dit Muller. Vous êtes aveugle !

— C'est un miracle ! expliqua Iris d'une voix brisée par l'émotion.

Muller se retourna vers elle.

— Comment est-ce arrivé ? demanda-t-il.

— Que voulez-vous dire ?

En voyant l'expression de Muller, Iris avait cessé de sourire. Le prince la fixa, cherchant ses mots.

— Tant que Jarid était incapable de régner, dit-il enfin, tout était pour le mieux. Mais maintenant.

Sa voix fut entrecoupée par l'émotion.

— Maintenant, il va régner, mais mal. Et entraîner notre royaume dans la ruine.

Iris dévisagea Muller sans le comprendre.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?

Jarid les observait, et son regard miraculeux allait de l'un à l'autre en s'assombrissant.

— Le destin se moque de nous, dit Muller avec amertume. Quoi que nous décidions, aussi bonnes que soient nos intentions, nous sommes condamnés.

— Je ne comprends pas...

Iris s'interrompit en voyant Jarid partir à grands pas vers l'escalier de sortie. Elle s'élança derrière lui en courant, et le rattrapa enfin à la moitié de l'escalier. Lorsqu'elle lui prit le bras pour l'arrêter, il se retourna vers elle, le poing levé, et, l'espace d'un instant, elle crut qu'il allait la frapper. Puis il tendit le doigt vers Muller, qui se tenait au pied de l'escalier.

— Mon cousin a raison, dit Jarid d'une voix éraillée. Demandez donc à Stone.

Les marches menant aux sous-sols du château étaient couvertes de poussière. Jarid ouvrait la marche, suivi de son escorte armée ; puis venaient Iris, Brant et Muller, et d'autres soldats encore. Iris était hors d'elle. Elle n'était pas d'un naturel violent, mais cela la démangeait d'administrer une bonne paire de gifles à Brant Firestoke.

Non seulement il avait ordonné à ses hommes de ramener le père adoptif de Jarid au château, dans le plus grand secret, mais en plus, il l'avait enfermé dans les geôles souterraines. Jarid ne pourrait jamais le leur pardonner. Pour l'heure, il s'était complètement replié sur lui-même.

— Vous n'aviez pas le droit de faire cela, chuchota-t-elle à Brant.

— C'était parfaitement justifié, au contraire.

Les yeux de Brant étaient froids et durs comme du granit.

— Cet homme a enlevé l'héritier du Val d'Aron, dit-il.

— Il a veillé sur Jarid comme si c'était son propre fils.

— Il a tué ses parents.

— Quoi ?

Iris avait haussé la voix ; plusieurs gardes se retournèrent. Brant fronça les sourcils jusqu'à ce qu'ils détournent le regard. Puis, d'une voix à peine audible, il ajouta :

— Tu as très bien compris.

— Je croyais que le carrosse avait été attaqué par des brigands.

— C'est exact.

— Stone était parmi eux ?

— Oui.

— Comment le savez-vous ?

— Ce « Stone », dit le conseiller, correspond à la description faite par les deux gardes qui escortaient le carrosse. Les brigands les ont assommés avant d'attaquer le convoi.

— Vous ne pouvez être certain qu'il s'agit du même homme, quatorze ans après les faits.

— Mes hommes l'ont interrogé, et il a tout avoué.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

— Je ne voulais pas que Jarid l'apprenne, dit Brant. Cela risquait de le perturber davantage. Et à cause du lien que tu as immédiatement noué avec lui, je ne pouvais pas prendre le risque de t'en parler. Je suis désolé.

— C'est un beau gâchis..., soupira Iris.

Elle lança un regard en direction de Jarid ; même de dos, il paraissait tendu et furieux. Savait-il que son père adoptif avait joué un rôle dans l'attaque du carrosse ?

Probablement, car il ne semblait pas surpris que Stone se trouve en prison. Comment avait-il pu vivre tant d'années avec un homme impliqué dans le meurtre de ses parents

? C'avait dû être un cauchemar !

Au pied de l'escalier, ils entrèrent dans une grande salle éclairée par des torches. Le chef des gardes prit un trousseau de clés à un clou et s'avança vers une lourde porte.

Jarid se rangea à côté des deux autres gardes, si droit et si raide qu'Iris craignait qu'il ne se brise en morceaux. Comment allait-il réagir en voyant pour la première fois le visage de l'homme qui avait ruiné sa vie ? Stone avait peut-être eu le temps, en quatorze ans, d'expier ses péchés, mais il ne pourrait jamais rendre à Jarid ce qu'il lui avait pris : son enfance, ses parents.

Quand enfin la porte de la cellule bascula sur ses gonds, les deux gardes entrèrent l'un après l'autre. Mais au lieu de les suivre, Jarid se retourna vers ceux qui se trouvaient derrière lui. Lorsqu'il tendit la main à Iris, le pouls de la jeune fille s'accéléra. Depuis la scène avec Muller, ce matin, c'était la première fois qu'il lui adressait un signe de reconnaissance.

Iris s'avança vers Jarid pour lui prendre la main.

Le visage de son époux était marqué par de profonds sillons, anormaux chez quelqu'un de son âge. Une souffrance si écrasante émanait de lui qu'Iris la sentait pénétrer en elle par tous les pores de sa peau.

Ils entrèrent dans une petite cellule propre et vide, sans aucun meuble ni agrément, à part un pot de chambre dans un coin. Iris avait cru se trouver dans les souterrains, mais le château devait être construit sur une pente, car à l'autre bout de la cellule, un rayon de soleil entrait par la fenêtre à barreaux.

Un rebord en pierre aménagé dans le mur de droite servait de chaise, de table et de lit. Un homme y était assis, et affichait l'expression à la fois résignée et pétrifiée des condamnés à mort. Iris le reconnut : c'était Stone. Celui-ci ne dissimula pas sa joie de voir apparaître Jarid. Iris projeta sa magie dans la forme parallélépipédique de la cellule, et lut clairement dans l'esprit du vieux prisonnier : il aimait tendrement son fils adoptif, et craignait de le perdre à jamais.

Le visage impassible, Jarid s'avança vers Stone, puis, sous le regard ébahi de toute l'assistance, s'agenouilla devant lui.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura Stone d'une voix presque inaudible. Tu t'agenouilles devant moi ? Sûrement pas !

Il se parlait à lui-même plutôt qu'à Jarid ; visiblement, il ne s'attendait pas à ce que celui-ci pût l'entendre.

Jarid releva la tête.

— Mais si, père, dit-il de sa voix rauque.

Stone se figea, brusquement saisi.

— Dani ? bégaya-t-il. Que... par quel miracle...

— *Dani* ? répéta Jarid d'une voix brisée. C'est ainsi que tu m'appelais ?

— Je... oui... Ah ! mon fils !

— Sa Majesté n'est pas votre fils, dit Brant Firestoke d'un ton digne.

— Sa *Majesté* ? dit Stone en redressant subitement la tête.

« Par tous les saints ! » jura Iris à part elle. Ils ne lui avaient donc rien dit ? N'avait-il jamais su la vérité ? Cela semblait peu plausible. La nouvelle de la mort des héritiers royaux s'était rapidement propagée à travers le pays : même Iris en avait entendu parler dans son village de montagne. Comment Stone n'avait-il pas fait le rapprochement avec le carrosse qu'il avait attaqué ?

Puis, se rappelant l'endroit isolé où vivait cet homme, à de nombreux jours de marche du moindre hameau, Iris lui accorda le bénéfice du doute. Mais pourquoi avait-il caché Jarid pendant tant d'années ? Pour se protéger de la justice ?

— Vous avez bien entendu, dit Muller à Stone. Cette nuit-là, vous avez assassiné l'héritier du trône du Val d'Aron.

Jarid se releva brusquement. Il remua les lèvres, mais aucun son n'en sortit. Chacun restait silencieux pendant qu'il luttait pour faire ce qui était si naturel aux autres : parler.

— Stone n'a pas tué mes parents, dit-il finalement. C'est Murk qui a fait dérailler le carrosse.

— Oui, mais j'étais là, dit Stone en se levant à son tour, le visage empreint de compassion et de regret. Je suis responsable, moi aussi, de ce qui est arrivé.

Jarid leva la main comme pour toucher le visage de l'homme qui avait si longtemps veillé sur lui.

— Tes crimes, et même ceux de Murk, sont bien moins graves que le mien.

— Non, dit Stone à voix très basse. C'est faux.

— Stone...

— *Stone* ? C'est ainsi que tu m'appelais ?

Jarid hocha la tête.

— A cause de ta force. Par contraste avec Murk.

— Je ne comprends pas, se plaignit Muller. Qui est ce Murk ?

Jarid tenta de répondre, mais ne put que secouer la tête en silence.

— C'est Murk qui a organisé l'attaque du carrosse, dit Stone. C'était l'autre brigand.

— Vous vous êtes bien gardé de nous parler de lui, n'est-ce pas ? Vous le protégez encore !

— Oui, murmura Stone en fixant Muller.

— C'est faux, dit Iris. Vous avez gardé le silence pour protéger Jarid.

— Jarid ? répéta Stone, perplexe.

— Mon époux. Le roi.

Stone se tourna vers son ancien protégé, l'air plus éberlué que jamais.

— Tu as épousé cette jeune femme ? demanda-t-il.

Jarid hocha la tête.

— C'est une bonne chose, dit Stone.

Son expression s'adoucit, puis il ajouta avec une pointe de regret :

— Tu t'appelles donc Jarid...

— Oui.

— Je suis désolé, dit Stone. Je ne connaissais pas ton vrai nom.

— Ne sois pas désolé, dit Jarid en posant la main sur son bras. Tu m'as...

— De quoi parlait Iris, intervint Muller, quand elle a dit que vous aviez gardé le silence pour protéger Jarid ? Quels mensonges avez-vous racontés à mon cousin ?

— Je ne lui ai rien raconté du tout, répondit Stone d'une voix douce. Ce n'est pas faute d'avoir essayé, notez... Pendant quatorze ans, je n'ai fait que ça. Seulement, le gamin n'entendait rien. Que vouliez-vous que je lui dise ? Qu'il s'était puni pour un crime dont il n'était pas responsable ? Je le lui ai dit, figurez-vous ; mais il ne l'a jamais entendu.

— Je ne suis pas un gamin ! s'indigna Jarid.

— Assez, assez, coupa Brant. Où est ce Murk ?

— Disparu, répondit Jarid d'une voix rugueuse.

— Disparu ? répéta Muller, le front plissé. Comment cela ?

Au lieu de répondre, Jarid leur tourna le dos et alla se planter devant la fenêtre. Iris avait envie d'aller le retrouver pour essayer de le consoler, mais elle n'osait pas le déranger dans son chagrin.

— Je ne peux pas vous amener jusqu'à Murk, dit Stone. Je regrette.

La mâchoire de Muller se contracta.

— Vous allez nous dire où se cache votre complice.

— Impossible.

— Nous avons été patients avec vous, déclara Brant. Mais notre patience a des limites. Dans votre propre intérêt, parlez !

Stone pâlit, mais n'ajouta pas un mot.

— Emmenez-le à la salle d'interrogatoire, dit Brant aux gardes.

— Non ! s'exclama Jarid en se retournant.

L'intensité de sa voix était troublante.

— Pourquoi, cousin ? demanda Muller. Au nom du ciel, pourquoi ?

— Vous connaissez la légende des mages indigo, je suppose, dit Jarid avec effort.

— Bien sûr, rétorqua Muller.

Brant posa sur Jarid un regard perçant.

— Il n'y a jamais eu de mages indigo dans le Val d'Aron.

— Ma mère, dit simplement Jarid.

— C'est impossible, répliqua Brant. J'ai bien connu votre mère. Elle n'était pas une magicienne indigo.

— Officiellement, non, intervint une voix derrière eux. Mais j'ai toujours cru deviner des signes de son pouvoir.

Iris se retourna vivement. Délia se tenait sur le seuil de la porte, ses cheveux gris ébouriffés, ses joues rougies par le vent.

— La légende des mages indigo, poursuivait-elle, veut que le pouvoir de ces mages soit à la mesure de leur vie. Ces mages ne peuvent apaiser que les douleurs qu'ils pourraient eux-mêmes surmonter ; ils ne guérissent que les blessures auxquelles ils survivraient. Ils ne ressentent que les émotions qu'ils connaissent

— Le pouvoir d'une vie, dit Jarid, les yeux baissés.

Iris commençait à entrevoir la vérité.

— Un mage indigo peut sauver une vie, et une seule, car lui-même n'en possède qu'une.

— Votre mère vous a sauvé, cette nuit-là, n'est-ce pas ? demanda Délia à Jarid.

— Elle est morte pour que je puisse survivre, répondit-il d'une voix dure.

— Vous n'êtes pas responsable de sa mort, déclara Délia.

— Vous auriez dû le ramener chez lui ! Tempêta Muller à l'intention de Stone.

Comment avez-vous pu l'élever dans ce taudis ?

— Il ne savait pas qui j'étais, dit Jarid.

Iris lança un regard inquiet en direction de son époux. Quelque chose le troublait, quelque chose d'autre que la mort de ses parents... Mais quoi ?

— Vous auriez pu vous renseigner, déclara Brant à Stone. Vous avez préféré vous protéger vous-même.

— C'est vrai, dit Stone, je le reconnais.

— menteur, reprit Jarid, le visage crispé par la douleur. *Tu mens !*

— Ne nous disputons pas, fils, dit Stone. C'est du passé, maintenant.

— Non ! s'exclama Jarid d'une voix déchirée. Ils doivent connaître la vérité.

— Quelle vérité ? demanda Muller.

— La vérité au sujet de Murk, répondit Jarid, et de moi.

— Dani, arrête ! souffla Stone.

— Je ne sais ce que vous avez fait, dit Brant à l'intention du prisonnier, mais vous n'allez pas nous le cacher longtemps.

— Silence, ordonna Jarid.

Face à eux, à contre-jour, il paraissait plus grand que d'habitude, presque menaçant.

Il plia les coudes et tourna les paumes vers le haut. Puis cela commença.

Ses paumes en coupe se remplirent de lumière, comme s'il avait tenu une sphère incandescente dans chacune d'elles. Éclairé par en dessous, son visage était hanté et effrayant. A mesure que les lumières rouges s'intensifièrent, l'obscurité se fit dans le reste de la cellule.

— Un mage rouge ? murmura Délia à l'oreille d'Iris.

— Je le crois bien plus puissant.

Jarid continuait à fixer Brant du regard. Dans la petite cellule, une chaleur étouffante régnait. Les sphères lumineuses changèrent de couleur. Lorsqu'elles virèrent au doré, les courbatures qu'Iris avait gardées de sa nuit passée dans la forêt disparurent sans laisser de trace. Les sphères devinrent jaunes ; son regret de ne pas connaître ses véritables parents s'apaisa. Lorsqu'elles passèrent au vert, Iris vit avec une clarté déchirante l'intensité de la haine que Jarid se vouait à lui-même. D'où lui venait-elle, cette haine ? A quoi était-elle due ? Mais les sphères ne cessaient de tourner ; déjà elles se teintaient de bleu. Les égratignures sur les bras d'Iris disparurent.

Les sphères devinrent indigo.

Les yeux d'Iris se remplirent de larmes quand elle comprit jusqu'où Jarid pouvait aller. Il avait en lui le pouvoir de guérir les blessures de l'âme — en tout cas celles des autres. Pourtant, malgré la beauté éblouissante du sortilège indigo, Iris lui résista.

Elle voulait vaincre ses démons elle-même, non à l'aide de la magie.

Les sphères foncèrent encore.

Elles étaient violettes.

— Par tous les saints du paradis..., souffla Délia.

— Le pouvoir d'une vie, dit Jarid. Le pouvoir de la donner — ou de la prendre.

Il tendit le bras vers Brant, sa paume remplie de lumière violette.

— J'ai pris Murk, dit-il.

Brant le dévisagea, les yeux écarquillés.

— Je ne comprends pas.

— Cette nuit-là, dit Jarid, quand il a tué mes parents, j'ai tendu mon esprit vers lui, et je l'ai tué.

Chapitre 8 :

Prince d'Ombre et de Lumière

Délia alluma toutes les bougies de la maison. Il y en avait une pour chaque sorte de magie : rouge, orange, jaune, vert, bleu, indigo. Iris se laissa tomber sur une chaise devant la table ronde et fixa une bougie indigo.

— Dans l'arc-en-ciel, dit-elle, le violet vient après l'indigo.

— C'est vrai, reconnut Délia d'un ton las.

Elle s'installa en face de son ancienne élève. Son visage était sombre, éteint, comme si elle n'avait pas encore digéré ce qui s'était passé dans la cellule de Stone.

— Un mage indigo n'aurait pas pu tuer Murk, dit Iris. Et Jarid n'avait que *six ans*.

— Oui, dit Délia sur un ton absent. Le sortilège que sa mère avait projeté dans la boule l'a probablement aidé à le tuer.

— Je n'avais jamais entendu parler de magie violette. J'ai encore du mal à croire qu'elle existe.

— Elle m'effraie, dit Délia en frissonnant.

— Il ne l'utiliserait pas pour faire du mal.

Iris cherchait autant à s'en convaincre qu'à rassurer Délia.

— Tous les pouvoirs ont un côté obscur, rétorqua Délia. Les guérisseurs peuvent aussi blesser.

— Mais ça n'arrive jamais.

— Tu te trompes, Iris.

Délia se frotta les yeux.

— C'est très rare, je te l'accorde. Très peu d'entre nous utilisent ce pouvoir pour faire le mal, car cela rejaillirait sur nous. Un guérisseur qui fait souffrir quelqu'un ressent toute la douleur qu'il inflige. C'est assez dissuasif. Mais à l'âge de six ans, Jarid ne savait rien de ses dons, ni des conséquences qu'il y aurait à les utiliser de cette manière.

— Il les connaît, à présent, murmura Iris.

— Le plus étonnant, c'est qu'il ait survécu, dit Délia.

— Je crois qu'il a bien failli mourir.

Délia acquiesça.

— S'il avait voulu mettre son pouvoir au service du mal, il aurait pu le faire depuis longtemps, au lieu de mettre son esprit sous verrou.

— Quoi ?

— Jarid s'est rendu sourd, muet et aveugle pour se punir de son crime.

Le cœur d'Iris se serra douloureusement ; elle savait d'instinct que Délia avait raison.

— Grâce à toi, dit la maîtresse-magicienne, il commence à guérir.

— Mes pouvoirs ne sont rien, à côté des siens. Nous sommes tous insignifiants, par rapport à lui.

Iris songea au cadeau de mariage qu'il lui avait offert : cette sphère invisible, ce sortilège de bonne volonté qu'elle avait absorbé.

— Je ne crois même pas qu'il ait besoin de formes concrètes pour jeter ses sortilèges.

Il lui suffit de les imaginer.

— Et pourtant, il refuse d'utiliser ses pouvoirs.

Iris revit le jeune roi, les mains rayonnant de lumière mauve, le regard hanté, avouer le meurtre qu'il avait commis...

— Si seulement je pouvais lui parler, soupira-t-elle.

— Il est toujours enfermé dans la tour ? Demanda Délia.

— Personne ne peut l'approcher, répondit Iris en grimaçant. Quant à Muller, ce n'est guère mieux.

— Je ne comprends pas ce garçon, soupira Délia. Il a quasiment supplié Jarid de prendre la couronne lorsqu'il le croyait incapable de régner. Et maintenant que Jarid est guéri, Muller ne veut plus en entendre parler.

— Jarid a tué un homme.

— Muller ne le savait pas, jusqu'à ce matin.

Iris réfléchit aux différentes émotions qu'elle avait perçues chez le prince blond.

— Au début, Muller croyait vraiment que Jarid serait un meilleur roi que lui.

— Cela n'a pas de sens. Muller a passé des années à se préparer à gouverner. Il est forcément plus compétent que Jarid.

Le visage de Délia se plissa ; d'un coup, Iris remarqua les petites rides qui marquaient son visage.

— En toute logique, il aurait dû se battre pour conserver son titre

— Il n'en voulait pas, répondit Iris machinalement.

— Je n'en suis plus si certaine.

Iris expira lentement. Elle non plus n'en était pas convaincue.

« Le prince solaire », pensa Iris.

Perché sur un petit monticule, Muller contemplait la vallée et le village de Valcrosse. Vêtu d'un pantalon blanc immaculé, de bottes dorées et d'une cape également dorée, il était éblouissant. Ses cheveux volaient au vent, son profil noble se découpait contre le ciel bleu, et ses traits étaient si parfaits qu'ils semblaient, comme d'habitude, presque irréels.

Quand Iris s'approcha, il sursauta, puis, la reconnaissant, se détendit et s'inclina devant elle.

— Bonjour, Majesté.

Ce renversement de situation perturba Iris. Il y avait seulement quelques jours, Muller la tutoyait, et c'était elle qui s'inclinait devant lui.

— Bonjour, Muller. Quelle belle vue !

— Vu de loin, oui. Un peu comme notre famille royale. De l'extérieur, nous sommes resplendissants ; à l'intérieur, tout est pourri.

— Muller ! Ce n'est pas vrai !

— Ah non ? demanda-t-il en serrant les poings. Vous avez entendu ce qu'a dit Jarid, pourtant. C'est un meurtrier.

— C'était un enfant, et on l'a poussé à l'acte.

— Et s'il se sent de nouveau provoqué ?

— Bon sang, Muller, tu as vu ce qu'il a fait pour expier sa faute ? Il s'est privé d'ouïe, de vue et de parole. Il...

Sa voix s'érailla, et elle chercha ses mots.

— Il a senti Murk mourir. Imagine-toi ce que cela doit faire, quand on a six ans ! Et même à cet âge-là, il savait qu'il avait commis un crime. Si on ne l'avait pas retrouvé, il aurait passé le reste de sa vie à se punir pour le meurtre de l'homme qui a tué ses parents, et qui allait le tuer, lui aussi. Je pense qu'il a assez souffert.

— Au début, dit Muller d'une voix tremblante, quand je ne savais rien de lui, je pensais que ce serait une bonne idée de lui céder le trône. J'en étais convaincu. Puis nous avons découvert qu'il était incapable de régner. Au fond, cela n'avait pas d'importance — vous vous seriez parfaitement acquittée de ses devoirs. Et d'un seul coup, le voilà miraculeusement guéri. Et nous nous retrouvons avec un homme capable de régner, mais incapable d'être un bon roi.

— C'est mieux que de ne pas avoir de roi.

— Et c'était sans compter avec le reste ! Notre roi est une abomination de la nature.

Un mage assassin.

Iris ne parvenait pas à démêler les sentiments confus de Muller ; elle manquait d'une forme pour canaliser son pouvoir. Un instant, elle tenta de se projeter vers le soleil, mais celui-ci était trop lointain, trop abstrait. Elle se força à se concentrer malgré tout... et d'un coup, ce fut comme si elle avait forcé un barrage. Son sortilège s'épanouit et les sentiments de Muller lui apparurent clairement.

L'idée que Jarid règne sur le Val d'Aron lui inspirait une terreur profonde.

Impossible de mettre cela sur le compte du perfectionnisme maladif de Muller — il y avait autre chose, mais Iris n'arrivait pas à remonter à la source du problème.

— Aucun d'entre nous n'est parfait, Muller. Moi, par exemple : regarde-moi.

Il leva les mains, puis les laissa retomber avec cette grâce naturelle qu'il n'assumait pas.

— Je sais que c'est difficile à croire, Iris, mais un jour, vous serez une grande magicienne. Saphir, peut-être même indigo. Vous serez plus puissante que Délia, que Chime, et même que la mère de Jarid.

— Délia avait dit que je ne dépasserais jamais l'émeraude.

— Je sais. Elle avait tort.

Les propos du prince firent à Iris l'effet d'un coup de poing.

— Vous saviez que je possédais de tels pouvoirs, et vous ne m'en avez jamais parlé ?

— Délia n'aurait pas aimé que je m'en mêle. De toutes façons, elle ne m'aurait pas cru. Elle est persuadée que je n'ai aucun don.

Il haussa les épaules, faussement nonchalant.

— Vous auriez pu me le dire à moi, Muller.

D'un coup, les pièces du puzzle se mirent en place.

— Sauf que dans ce cas, vous auriez dû m'épouser. Alors que c'est Chime que vous aimez.

— Oui, dit simplement Muller.

— Vous ne craigniez pas qu'on découvre un jour mes pouvoirs ?

— Une fois que Chime et moi aurions été mariés, cela n'aurait plus eu d'importance.

De toute façon, vous avez retrouvé Jarid.

Iris laissa échapper une grande expiration.

— Voilà pourquoi vous m'avez envoyé le chercher.

— En partie, oui.

D'un geste du bras, Muller engloba le paysage devant eux.

— Mais ce que j'ai dit tout à l'heure est également vrai. Le Val d'Aron a besoin de vous, Iris. Moi, je n'aurais apporté que du malheur à notre peuple.

— Comment avez-vous pu renoncer au pouvoir aussi facilement ?

Muller eut un petit rire amer, et se baissa pour ramasser une pierre.

— De quelle forme est cet objet, Iris ?

— Euh... ovale, plus ou moins.

C'était une pierre cassée, avec un rebord rugueux.

— Une forme imparfaite, dit Muller.

— Très.

— Pouvez-vous l'utiliser à des fins magiques ?

Iris tenta de se concentrer sur la pierre, mais au lieu de canaliser son pouvoir, l'objet dispersa son sortilège comme un rocher brisant une grande vague.

— Non.

Elle lui rendit la pierre.

— Évidemment, dit-il. Aucun mage normal n'y arrive.

Muller contempla la pierre ; son front se plissa un peu.

— Muller ? dit Iris.

Il avait une expression de concentration intense, exactement comme Délia lorsqu'elle était sur le point de jeter un sortilège.

Subitement, une étincelle vola, et la pierre vira au rouge incandescent. Muller la lâcha précipitamment ; elle alla ricocher sur l'herbe en grésillant.

Iris en resta bouche bée.

— Qu'avez-vous fait ? Demanda-t-elle. Peu à peu, la pierre cessa de rougeoyer pour reprendre sa couleur normale.

— Voilà, dit Muller d'un ton dur, voilà mon pouvoir.

— Mais... mais vous n'êtes pas...

— Pas un mage ? C'est ce que pense Délia, en effet. Pour la bonne raison qu'elle est incapable de percevoir des « dons » aussi tordus que les miens. Je ne peux projeter mon pouvoir que dans des formes imparfaites.

Il donna un coup de pied au caillou sur le sol.

— Vous voulez un sortilège rouge ? Voilà le mieux que je puisse faire. Ma magie ne donne jamais les résultats escomptés. Elle déforme tout. Pourtant, j'ai en moi la force des mages d'Aurelande : verte, peut-être même bleue. Avec moi à sa barre, le Val d'Aron irait tout droit vers sa destruction.

— Ah ! dit Iris, sidérée.

Pas étonnant, songea-t-elle, que Muller redoutât tant de monter sur le trône. Pour un royaume qui devait son indépendance à sa seule magie, cette distorsion du pouvoir serait inévitablement fatale. Le prince tendit le doigt : au loin, une silhouette de femme se découpait contre le ciel. Elle se dirigeait vers eux ; à mesure qu'elle approchait, Iris distingua sa robe blanche et sa beauté éthérée, parfaite, presque insoutenable. Comme celle de Muller.

— Ma promise, dit-il.

— Est-elle au courant ?

— Oui. Elle m'est d'un grand secours.

Il se tut un instant, puis ajouta :

— Mais nous ne pouvons pas nous leurrer. Nous sommes tous deux défectueux.

— Défectueux ? De quoi parlez-vous, Muller ?

— Pourquoi croyez-vous que Chime n'arrive pas à maîtriser son pouvoir ? Ni l'un ni l'autre, nous ne serons jamais acclamés pour nos dons... mais nous nous complétons.

Iris commençait à entrevoir les raisons pour lesquelles Chime et Muller accordaient tant d'importance à leur apparence extérieure. Cela les aidait à supporter ce qu'ils percevaient comme des défauts terribles.

— Les acclamations ne signifient rien, dit-elle. Un amour tel que le vôtre, dans lequel deux êtres se complètent, cela n'a pas de prix.

Muller fit une grimace douloureuse.

— Vous êtes trop idéaliste, Iris.

— Parfois, l'idéalisme, c'est la seule chose qui nous reste, dit Iris en regardant Chime s'avancer vers eux. Jarid et moi, nous ne connaissons rien des devoirs qui nous attendent. Nous sommes tous imparfaits, Muller, mais si nous unissons nos forces, nous pourrions peut-être réussir là où un seul de nous aurait échoué.

Elle se tourna vers lui.

— Aidez-nous. Permettez-moi de dire à Jarid que vous resterez. Nous avons besoin de vous, et de Chime aussi.

Muller resta un long moment silencieux, son regard fixé sur sa fiancée. A l'instant où Iris perdait espoir, il se retourna vers elle.

— Je parlerai à Chime, dit-il avec un petit sourire las. Mais je ne sais si nous pourrions vous être d'une grande utilité.

— Merci, murmura-t-elle.

La vérité, c'était qu'Iris aussi doutait de son utilité. Jarid s'était replié sur lui-même et refusait tout contact humain. Elle ne savait comment percer les défenses qu'il avait érigées. Or, sans lui, le Val d'Aron n'avait pas le moindre avenir.

Jarid était adossé au mur de la petite chambre dans la tour. C'était un mur courbe, couvert de mosaïques multicolores. Il se faisait l'impression d'un jouet rangé dans une boîte. Il pouvait se projeter dans les carreaux de la mosaïque, dans les murs de la pièce, dans la lampe-sphère, même dans les escaliers en spirale de l'autre côté de la porte. Le pouvoir bouillonnait dans ses veines, ce

maudit pouvoir éveillé par sa femme et ses doigts magiques.

Iris...

Jarid plia les genoux, croisa les bras et y posa sa tête. Il ne cessait de repenser à l'instant où il avait vu, pour la première fois, le visage de Stone. Un visage buriné par les éléments, usé par les années et la fatigue. Un visage aimé.

Jarid avait ordonné aux gardes de libérer Stone et de l'installer dans les appartements d'invité du château. Après s'être assuré qu'on lui avait obéi, il s'était réfugié ici. Mais il ne pouvait fuir la vérité.

Tous la connaissaient, à présent ; tous savaient que leur roi était un assassin. Toute la journée, il avait revécu en pensée la mort de Murk ; les souvenirs défilaient devant ses yeux, impossibles à réprimer.

Cette nuit-là, quatorze ans auparavant, il avait bien cru mourir. Il avait survécu, mais il était terni à jamais. La meilleure chose qu'il avait à faire, c'était de retourner vivre avec Stone dans la montagne, et de finir sa vie en ermite. L'idée de quitter Iris lui était insupportable, mais il ne pouvait l'emmener, sous peine de la détruire. Et s'il restait ici, il détruirait le Val d'Aron.

Il y eut un coup discret à la porte.

Jarid ne réagit pas, mais il ne pouvait feindre de ne pas avoir entendu. Et il lui était impossible d'ignorer les flots de compassion qui lui parvenaient à travers la porte.

Cette porte aurait dû estomper les émotions d'Iris, mais Jarid les percevait aussi clairement que si elle s'était tenue devant lui. Pour le trouver, l'esprit d'Iris avait enjambé des rivières, des montagnes, la moitié du royaume ; rien n'avait pu l'arrêter.

A présent, elle faisait partie de lui, au point que Jarid craignait de se briser lorsqu'il la quitterait.

La porte s'ouvrit. D'instinct, Jarid adopta une posture défensive. Iris apparut sur le seuil. Derrière elle se pressaient les gardes, les mains sur leurs épées, prêts à défendre leur reine contre son époux.

Iris se retourna vers eux.

— Vous pouvez m'attendre ici, dit-elle.

— Mais, Majesté... vous..., bégaya le chef des gardes.

— Je tiens à parler à mon mari en privé, répondit-elle fermement.

L'homme ne parut pas convaincu.

— Vous avez entendu ce qu'a dit ma femme, déclara Jarid de sa voix rauque.

Avec une réticence à peine dissimulée, le garde referma la porte. Jarid voulut dire à Iris de repartir,

elle aussi, mais aucun mot ne sortit de sa bouche.

Sa présence l'envoûtait. Il voulait rester toujours avec elle...

Non... Il s'égarait. Il tendit la main, paume levée, comme pour la repousser.

— Je ne te crois pas, murmura-t-elle.

— Il faut que tu partes.

— Non, mon amour.

— Tu ne peux pas m'aimer, s'exclama Jarid.

— Ah, ne me dis pas ce que je dois ressentir ! Je me sens plus proche de toi que de n'importe qui, Jarid. Depuis que je t'ai rencontré, c'est comme si j'avais trouvé une place dans ce monde, un chez-moi. Peut-être que nous ne sommes pas encore capables de nous aimer ; après tout, nous sommes des étrangers l'un pour l'autre. Mais laisse-nous au moins une chance de nous connaître !

Comme il aurait aimé acquiescer ! Il voulait lui donner tout ce qu'elle demandait : une famille, une place dans le monde, *un* mari qui l'aimait. Elle méritait tout cela, et bien plus. Mais il n'avait rien d'autre à lui offrir qu'un cœur torturé.

La présence d'Iris réduisait ses défenses à néant.

C'était à peine s'il pouvait se retenir de la prendre dans ses bras. Il était tiraillé entre des sentiments contradictoires : le désir de la croire, la conviction de ne pas mériter ce qu'elle lui offrait, le plaisir qu'il éprouvait à la voir devant lui, à entendre sa voix, à percevoir ses sentiments. Elle doutait fortement d'elle-même... Ce qui était absurde.

Comment pouvait-elle se croire indésirable ? Ses cheveux somptueux étaient traversés de reflets roux et or, son visage radieux et nimbé de rosé, comme si elle avait couru pour le retrouver. Ses courbes sensuelles rappelèrent à Jarid leur nuit de noces, et son cœur se mit à battre plus vite.

— Je ne peux pas te donner une vie de joie et de bonheur comme celle que tu mérites.

— Jarid, si tu pars, je ne pourrai pas le supporter...

C'en était trop. Tout en s'intimant de la repousser, il l'attira dans ses bras et posa sa tête contre elle.

— Iris...

— Est-ce donc si affreux, d'épouser quelqu'un comme moi ?

— C'est un miracle, Iris. Mais tu me mets à nu.

Iris posa sa tête sur l'épaule de Jarid.

— C'est une bonne chose, dit-elle. Cela veut dire que tu guéris.

— J'ai bien peur que cela ne m'achève.

— Je ne crois pas. C'est vin peu douloureux, voilà tout.

— N'oublie jamais ce que je suis.

— Tu es Jarid, roi du Val d'Aron.

— Je suis un monstre.

— Tu es une merveille, dit Iris en le regardant droit dans les yeux.

Les mains de Jarid se resserrèrent dans son dos.

— Muller a raison, dit-il. Il est plus digne que moi de monter sur le trône.

— Il n'a jamais dit cela.

— Il ne veut pas que je porte la couronne.

— Il la désire encore moins pour lui-même.

— Je n'en crois pas un mot.

— Je t'assure que c'est vrai, dit-elle en posant les mains sur la poitrine de Jarid.

Muller est un mage, mais son pouvoir est tordu, incontrôlable. Toi, tu as peur de tuer quelqu'un parce que tu possèdes des pouvoirs immenses. Lui a peur de tuer parce que ses sortilèges déforment tout ce qu'ils touchent.

Jarid la dévisagea, abasourdi.

— Muller est un mage ? répéta-t-il enfin.

— Je ne dois le révéler à personne, à part toi.

Jarid appuya son front contre celui d'Iris.

— Il peut apprendre à contrôler ses sortilèges.

— Il dit que c'est impossible.

— Je ne peux pas accepter la couronne.

— Elle est déjà à toi.

— Je vais abdiquer.

— Non, reprit Iris d'une voix douce. Tu te trompes, Jarid. Sans obscurité, la lumière n'existerait pas. Le bien n'est pas l'absence de mal ; c'est seulement notre capacité à surmonter l'ombre qui habite en nous. Si tu étais réellement mauvais, tu ne te serais pas châtié pendant toutes ces années. Que tu contiennes à la fois le bien et le mal ne fait pas de toi un monstre, mais seulement un homme.

— Je dois partir, dit-il, terrifié par l'issue qu'elle lui offrait. Je dois te quitter.

— Je ne m'en remettrai jamais.

Jarid l'attira tout près de lui pour ne pas avoir à soutenir son regard. Il n'osait pas lui dévoiler son cœur, lui dire qu'il avait peur de l'aimer, car en l'aimant, il s'exposait à la perdre.

— Un jour ou l'autre, reprit Iris d'une voix tendre, nous quitterons tous ce monde.

Mais cela ne nous empêche pas de donner nos cœurs à ceux que nous aimons, sinon la vie n'aurait aucun sens.

Il essaya de se dire qu'en abandonnant Iris, il la protégerait, mais la vie sans elle lui paraissait insoutenable. A l'intérieur de lui, tout craquait et se fendait ; de grandes plaques de glace se brisaient, emportés par le courant ; ses remparts s'écroulaient dans un nuage de poussière.

— Laisse-les s'écrouler, murmura Iris.

— Je ne sais pas t'aimer, dit Jarid d'une voix entrecoupée.

Elle posa sa main sur la joue de son époux.

— Nous apprendrons ensemble, dit-elle.

Il y eut un long silence. Enfin, Jarid prit une profonde inspiration, et prononça les mots qui le terrifiaient et le transportaient à la fois.

— D'accord, dit-il. Je reste.

Épilogue

Chime courait le long du sentier pour rejoindre Muller, son époux. Assise au sommet de la colline, Iris les observait tous deux. Plus loin, debout sur un petit promontoire, Jarid contemplait le paysage de collines rousses, de prés et de bois. Iris n'avait pas la moindre idée de ce à quoi il pensait ; même lorsqu'elle sentait ses humeurs, elle peinait à les interpréter. En tout cas, quelles que fussent aujourd'hui les pensées du roi, elles étaient calmes et sereines.

Au cours du printemps et de l'été, Jarid avait progressivement cessé de se torturer.

Il ne permettrait sans doute jamais à sa culpabilité de disparaître, mais les mois passés au château de Valastre semblaient l'avoir rendue moins vive. Il avait même demandé à Stone de rester, et lui avait donné des terres au sud du village de Valcrosse.

Iris commençait à mieux connaître son mari. A bien des égards, il restait l'orphelin qu'elle avait rencontré quelques mois auparavant. En dépit de ses prodigieuses facultés d'apprentissage, il ne parlait que rarement. Ses pouvoirs magiques, en revanche, étaient inégalés. Les quatorze années qu'il avait passées à les affiner par la méditation avaient fait de lui le plus grand mage de toute l'histoire du royaume. Par le passé, les reines du Val d'Aron s'étaient toujours occupées de magie, laissant à leur époux le soin de diriger le royaume, mais à présent, les rôles étaient inversés. Jarid n'avait aucun désir de gouverner, mais il passait des journées entières à élaborer des sortilèges. Ensemble, Iris et lui pouvaient donner au Val d'Aron la force de résister aux Harsdown. Apprendre à régner n'était pas une tâche aisée, mais, à la grande surprise d'Iris, cela lui convenait. Elle commençait même à devenir disciplinée !

C'était incroyable : elle s'était découvert des talents utiles au royaume, et elle avait trouvé sa place à Valastre, au côté de Jarid.

Tous deux passaient la plus grande partie de leur temps à étudier avec Muller et Chime. Mais aujourd'hui, exceptionnellement, ils s'étaient accordé quelques instants de liberté, simplement pour profiter du soleil.

Comme s'il avait lu dans les pensées d'Iris, Jarid se retourna, les cheveux volant au vent, et lui fit signe de le rejoindre. Ravie, Iris se leva, savourant la vue de cet homme qui signifiait tant pour elle. Ils s'assirent côte à côte au bord du promontoire rocheux et laissèrent leurs regards vaguer sur le paysage. Au fond de la vallée, on apercevait les toits de chaume de Valcrosse. Plus près d'eux, au pied de la colline, Muller et Chime déambulaient au soleil, main dans la main.

— Ils sont heureux, dit Jarid.

— Oui...

« Et toi, es-tu heureux ? » voulut-elle demander.

Mais elle se retint. Le soir où Jarid avait accepté de rester à Valastre, elle s'était juré de ne jamais lui forcer la main. Depuis, elle avait fait de son mieux pour tenir cette promesse.

Jarid lui prit la main.

— Iris...

— Oui?

Il caressa la main de sa femme.

— Une belle journée, dit-il.

— Magnifique.

Iris s'étonna ; il était rare que Jarid bavardât ainsi, sans avoir quelque chose de précis à dire.

— Ce sera toujours difficile pour moi, dit-il.

— Quoi donc ?

— La conversation.

Iris rougit un peu.

— Mes pensées sont-elles si transparentes, pour toi ?

— Pas toutes. Seulement quelques-unes.

Il lui frôla la joue.

— Tu dois parfois te sentir seule avec moi.

— Tu te trompes. Tu as rempli ma vie.

Depuis l'arrivée de Jarid au château, Iris ne s'était plus jamais sentie seule.

Vulnérable, plutôt...Lorsqu'on aimait quelqu'un, le risque de le perdre était terrifiant.

Mais cela valait cent fois mieux que la solitude. Le vide qui l'avait habitée depuis l'enfance se remplissait peu à peu.

— Le silence n'est pas l'absence, dit-elle.

— J'ai du mal à dire ce que je ressens.

Iris referma sa main autour de celle de Jarid.

— C'est toi que je veux, dit-elle. Pas des mots.

« C'est ton amour », faillit-elle ajouter, mais elle savait qu'elle n'avait pas le droit de dire cela. Ils s'étaient mariés sans se connaître ; qu'il fût satisfait de cette union était un miracle en soi.

Jarid tourna la paume d'Iris vers le ciel et la soutint par en dessous, comme s'ils tenaient à bout de bras une sphère invisible.

— Regarde, dit-il.

Une sphère apparut dans la main d'Iris, rayonnant d'une lumière violette. La couleur de Jarid.

Le cœur d'Iris se mit à battre plus fort. Cette petite sphère pouvait écraser n'importe quel mage du royaume.

— Elle est belle, dit Iris. Belle et effrayante à la fois.

— C'est la tienne.

— La mienne ?

Personne ne connaissait encore la couleur de la magie d'Iris.

Dans sa main, la sphère se mit à tourner, et le violet disparut, laissant place à des couleurs mêlées. Elles tourbillonnaient et s'enlaçaient en une ronde enchantée.

Iris s'émerveilla de ce spectacle.

— C'est impossible, dit-elle. Les mages n'ont qu'une seule couleur...

— Sauf toi. Tu es différente. Tu réunis toutes les magies en toi.

Jarid leva leurs deux mains, offrant la sphère au soleil, au ciel et à la terre.

Sous le regard ébahi d'Iris, la sphère translucide se mit à grandir. Bientôt elle décolla de leurs mains et flotta dans l'air devant eux. A travers sa surface étincelante, Iris apercevait le paysage, déformé par la courbe de la sphère. Puis celle-ci s'éloigna doucement, portée par la brise légère en direction du village. Elle dériva au-dessus des champs, laissant derrière elle une traînée de couleurs. Elle s'éloigna encore, et encore...

Puis elle disparut. Un immense arc-en-ciel s'étendait au-dessus du paysage. C'était impossible, par une journée aussi radieuse ; il n'y avait pas un nuage à l'horizon. Et pourtant, l'arc-en-ciel était bien là, vif et joyeux, comme une immense bannière déployée au-dessus de Valcrosse.

— Un cadeau pour notre peuple, dit Jarid. Après l'orage, la lumière et la consolation.

Les yeux d'Iris se remplirent de larmes.

— C'est très beau, dit-elle.

— Oui, dit Jarid sur un ton curieux. Je l'aime passionnément.

Iris se tourna vers lui, et croisa son regard.

— Quoi donc ? demanda-t-elle.

Il posa sa main sur la joue d'Iris ; sa paume picotait encore du pouvoir de la sphère.

— Toi, dit-il. Je t'aime.

L'espace d'un instant, Iris ne put parler.

— Je t'aime aussi, mon amour, dit-elle enfin.

Puis ils ne dirent plus rien. Ils restèrent ainsi, à contempler le paysage enchanteur qui s'étalait à leurs pieds, chacun se réfugiant en l'autre et se prélassant dans la douce chaleur de leurs dons partagés.